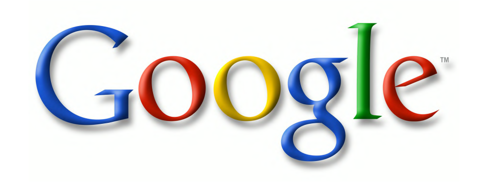
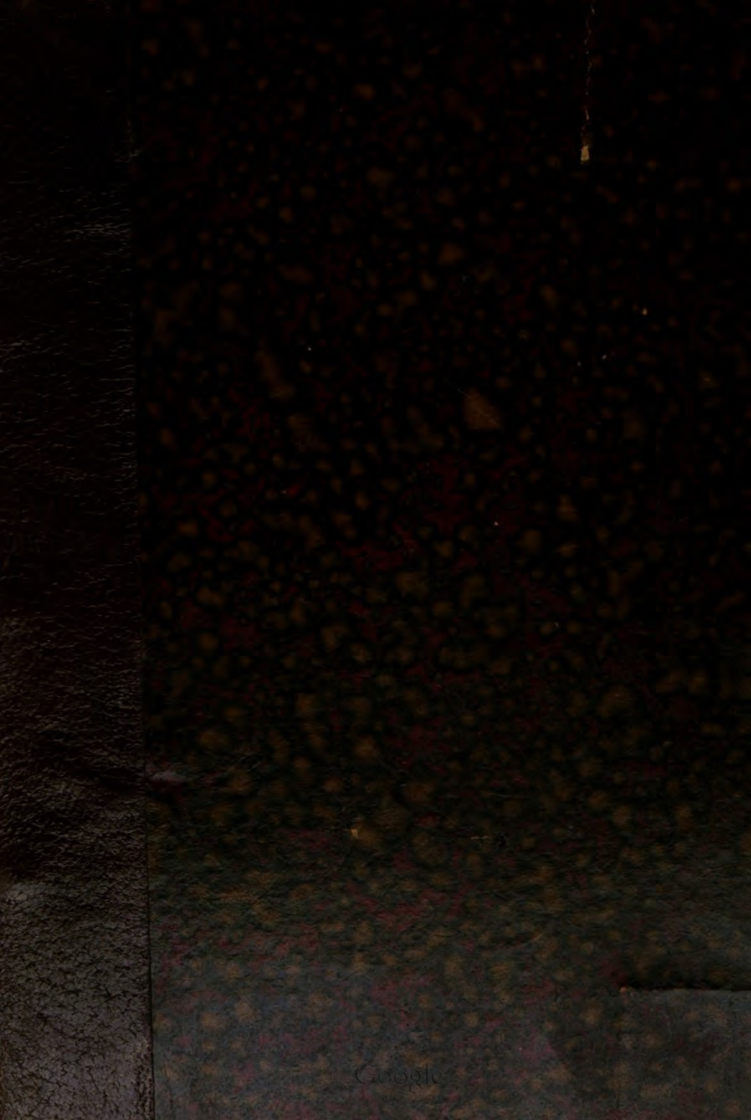

Google









HISTOIRE
DE SAINT LOYS,
ROI DE FRANCE.



HISTOIRE

DE SAINT LOYS,

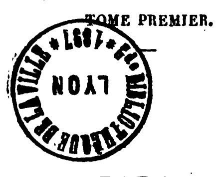
ROI DE FRANCE;

PAR JEHAN, SIRE DE JOINVILLE;

REVUE SUR TOUS LES MANUSCRITS ET LES IMPRIMÉS

PAR FRANCISQUE MICHEL.

TOME PREMIER.



PARIS.
DE L'IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

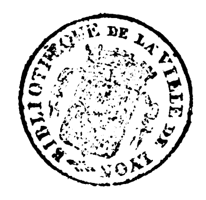
1830.

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.

IIIe SECTION.
HISTOIRE ET MÉMOIRES
HISTORIQUES.



IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
Rue Palatine, n. 5, à Paris.

HISTOIRE
DE SAINT LOYS,
ROI DE FRANCE;

PAR JEHAN SIRE DE JOINVILLE;

REVUE SUR TOUS LES MANUSCRITS ET LES IMPRIMÉS

PAR M. FR. MICHEL.

TOME PREMIER.



Imprimerie de Béthune.

PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE FÉROU, N° 28;

MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;

BRICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

1830.



AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Voici une nouvelle édition des *Mémoires de Jehan, sire de Joinville ;* nous avons mis tous nos soins à la parfaite conformité de son texte avec celui du meilleur des deux manuscrits, à profiter des variantes de l'autre ainsi que de celles des imprimés, enfin à accompagner le tout de notes exactes, courtes et cependant substantielles ; mais avant de parler de notre travail, il nous paraît convenable de parler de celui de chacun de nos devanciers.

La première édition des *Mémoires du sire de Joinville* fut imprimée et publiée

en un volume in-4°, en 1547, à Poitiers, chez de Marnef, par Antoine-Pierre de Rieux, d'après un manuscrit trouvé à Beaufort-en-Vallée, au milieu de vieux registres du roi René de Sicile. L'éditeur en mit le style en *françoys*, et dédia son livre à François Ier. Le privilége est daté de 1545.

L'édition suivante, Paris, Guillemot, 1609, 1 vol., petit in-12, n'est pas meilleure que celle de Poitiers.

En 1617, Claude Menard, lieutenant en la prevôté d'Angers, amateur des antiquités françaises, trouva parmi les papiers échappés aux ravages des monastères pendant les guerres civiles du XVIe siècle, un autre manuscrit des *Mémoires du sire de Joinville*. Après en avoir corrigé le style, il le publia la même année en un volume in-folio.

En 1668, Charles du Fresne du Cange,

déjà connu par une excellente édition des mémoires du maréchal Geoffroy de Villehardouin, en publia une autre de ceux du sire de Joinville. N'ayant pas de nouveau manuscrit, il fut réduit à comparer avec une scrupuleuse attention les versions de P. de Rieux et de Menard : ce qu'il fit en signalant leurs erreurs et leurs contradictions ; et, au demeurant, il donna un texte clair, précis, plus complet que chacun des précédents, et en rapport avec le caractère des écrits de l'époque de Louis IX. Il joignit à ces *Mémoires* des dissertations fort curieuses sur les mœurs, les usages, les coutumes et les institutions du XIII[e] siècle, qui font encore autorité parmi les savants, *le conseil de Pierre de Fontaines* et un extrait de *la branche aux royaux lignages* de Guillaume Guïart.

En 1750, la Bibliothèque royale acquit

à Lucques un nouveau manuscrit des *Mémoires du sire de Joinville*, qui avait appartenu à Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, premier duc de Guise, comme le témoignent ses armoiries, placées au bas du recto du cinquième feuillet [1]. La version de ce manuscrit ayant été visiblement altérée et mise en français du XV[e] siècle, il n'en fut fait aucun usage.

En 1746, le maréchal de Saxe ayant enlevé de la bibliothèque de Bruxelles un autre manuscrit in-4° des mêmes *Mémoires* [2],

[1] Ce manuscrit in-folio se trouve dans le Supplément au fonds du Roi, sous le n° 206.

[2] Ce manuscrit faisait partie des *librairies de Bourgogne*, d'après les extraits d'Achille Godefroy, garde des archives de Bruxelles en 1748 et en 1796; cependant on ne le retrouve pas dans les inventaires originaux. (Voy. la *Bibliothèque*

il fut acquis par MM. Mellot, Sallier et Caperonnier, gardes de la Bibliothèque royale, qui en publièrent, en 1761, une belle édition in-folio, imprimée à l'Imprimerie royale, d'après ce manuscrit. Les éditeurs joignirent à ces *Mémoires* les *Annales du règne de saint Louis*, par le bénédictin Guillaume de Nangis, la vie de ce roi, par le confesseur de la reine Marguerite son épouse, et la relation des miracles qui se seraient opérés après sa mort, et enfin les extraits des manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, relatifs aux croisades de saint Louis, par Cardonne,

protypographique de M. J. Barrois, Paris, Treuttel et Wurtz, 1830, in-4°, appendice, p. 316, n° 2231.

Ce manuscrit est maintenant conservé à la Bibliothèque royale, dans le fonds du Roi, sous le n° 267.

secrétaire interprète du Roi pour les langues orientales. Cette bonne édition n'est cependant pas aussi bonne qu'elle aurait pu l'être.

En 1785, M. Perrin, éditeur de la *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1785-1806, 72 vol. in-8°, fit réimprimer la version de Du Cange avec ses dissertations. Cette édition des *Mémoires du sire de Joinville* occupe les tomes 1er et 2e et une partie du 3e.

M. Th. Johnes, traducteur des Chroniques de Froissart et de Monstrelet a aussi donné la traduction anglaise des *Mémoires du sire de Joinville*, Hafod, 1807, 2 vol. gr. in-4° ou in-8°.

En 1824, l'éditeur de la *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe-Au-*

guste, *jusqu'au commencement du* XIII[e] *siècle*, M. Petitot consacra son second volume aux *Mémoires du sire de Joinville*; mais il eut le tort de reproduire la version de du Cange, devenue inutile depuis celle de l'édition de 1761. Il fit précéder les *Mémoires* d'un excellent *Tableau du règne de saint Louis*, et termina son édition par des variantes tirées des éditions antérieures, et par cinq des *Extraits* de Cardonne.

Telles sont les principales éditions qui ont précédé celle que nous donnons aujourd'hui.

Pour la faire, nous avons copié avec une scrupuleuse exactitude le manuscrit de Bruxelles, en comparant quelquefois sa version avec celles du manuscrit de Lucques et des éditions précédentes. Nous avons fait suivre le texte de notes, parmi lesquelles celles relatives à tout ce

qui touche l'Orient sont dues au savant M. Reinaud, qui a déjà une si grande part à notre reconnaissance.

Cette édition sera terminée par les *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades de saint Louis*, dont nous devons la reproduction ici à la générosité du même auteur ; par plusieurs pièces inédites, fort curieuses, touchant saint Louis et son époque ; enfin par une autre pièce relative au sire de Joinville, que M. de Monmerqué, conseiller à la cour royale de Paris, si connu par ses excellents travaux sur l'histoire de France et sur les lettres de madame de Sévigné, a bien voulu nous donner, comme marque de la bienveillance dont il nous honore.

FRANCISQUE MICHEL.

NOTICE

SUR JEHAN, SIRE DE JOINVILLE.

Jehan, sire de Joinville, naquit en 1223 ou 1224 [1]. Sa famille, une des plus anciennes et des plus distinguées de la Champagne, y répandait un grand éclat dans le xiiie siècle; et vers le commencement du siècle précédent, l'un des aïeux du sire de Joinville, Etienne de Vaux, était un des barons les plus considérables de cette province. Il devint même très-puissant par son mariage avec la comtesse de Joigny, qui lui apporta en dot ce fief et plusieurs autres seigneuries. Ce fut Étienne de Vaux qui jeta les premiers fondements du château de Joinville. Les vertus guerrières, le dévouement au prince, à la patrie, étaient l'apanage de cette famille. Outre l'illustration que Jehan de Joinville a donnée à toute sa maison, son oncle, sous le règne de Philippe-Auguste, avait glorieusement combattu dans l'armée du comte de Flandre, avec lequel il marcha à la conquête de Constantinople, et son

(1) Suivant Du Cange.

père, pendant la minorité de saint Louis, s'était fait remarquer par la courageuse résistance qu'il opposa aux efforts combinés de presque tous les seigneurs de France, qui cherchaient à se rendre maîtres de la ville de Troyes.

Riche d'un si brillant héritage de renommée, notre héros s'avança dans la carrière qu'il parcourut si dignement. Gai, aimable, plein de franchise, le sire de Joinville, en son enfance, fut attaché, selon l'usage du temps, à Thibaut IV, comte palatin de Champagne et de Brie, et roi de Navarre, le prince le plus spirituel de son siècle, ami des arts, des lettres, leur noble protecteur, et qui lui-même était célèbre par son goût pour la poésie et la musique. Dans cette cour polie, le sire de Joinville « apprit à donner à ses pensées une expression vive, enjouée, piquante, » une naïveté enchanteresse, qui ajoutent tant de prix à sa narration. Privé de son père à l'âge de seize ans (en 1239), il devint éperdument amoureux d'une jeune personne, belle, mais peu riche; et, consultant plus sa passion que ses intérêts, il épousa la jeune Alix de Grand-Pré, qui n'avait que seize ans. Thibaut, désirant fixer le sire de Joinville auprès de lui, et augmenter la faveur dont il l'environnait, voulut lui faire obtenir la charge de sénéchal, dont son père était pourvu,

et celle de grand-maître de la maison des comtes de Champagne.

Thibaut IV, devenu par héritage roi de Navarre *, avait, dans un moment de ferveur, fait publier une croisade; il s'y était engagé en personne avec beaucoup de seigneurs ses vassaux. Manquant de navires, forcés d'aller par terre, de souffrir toutes les privations, épuisés par la fatigue, ils arrivèrent peu nombreux devant Jaffa, qui fut leur unique conquête, et dont ils ne restèrent pas long-temps possesseurs; forcé de l'abandonner, Thibaut rentra en France avec quelques-uns de ses officiers seulement, les autres étant morts.

On ne s'aperçut pas que cet événement fit sur Louis IX l'impression à laquelle on s'attendait. Il ne donna que quelques larmes à la fin déplorable de ces braves défenseurs de la foi chrétienne, mais il nourrissait dans son cœur le désir de venger leur mort. Frappé d'une maladie grave, et au moment où tout espoir de guérison semblait perdu, il fit, en présence de toute sa cour, le serment de prendre la croix, si Dieu daignait conserver ses jours. La santé de Louis

* Il avait succédé à Sanche-le-Fort, son oncle maternel, au mois d'avril de l'an 1234.

se rétablit en peu de temps, et il songea à l'accomplissement de son vœu. Il crut d'abord pouvoir exciter un enthousiasme général, « et jeter, pour ainsi dire, toute l'Europe en masse sur l'Asie ; » mais les autres princes n'ayant pas répondu à l'appel de Louis, ce prince, réduit à ses propres forces, n'en voulut pas moins poursuivre l'exécution de son entreprise. Alphonse, comte de Toulouse, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, ses frères, partagent son ardeur et sa résolution, ils se croisent. A l'exemple de la reine Marguerite, qui prend aussi la croix, Jeanne, épouse d'Alphonse, d'autres dames d'une illustre naissance, des évêques, des abbés, un grand nombre de seigneurs suivent le mouvement général.

« Il y en avait cependant, même parmi les courtisans, qui répugnaient de s'engager à une expédition lointaine. Louis, dans les grandes fêtes, assistait à l'office divin avec toute sa cour. Nos rois étaient encore en usage de distribuer, pendant ces jours solennels, ce qu'on appelait des *livrées*, espèces de capes uniformes qu'on revêtait par-dessus ses habits. Le Roi, pour la messe de minuit, à Noël, fit broder des croix sur ces casaques. Il eut soin qu'il y eût peu de lumière dans l'endroit où on les délivrerait. Ils

endossèrent tous celle qu'on leur présentait, sans se douter de la ruse; mais, au premier rayon de lumière, chacun aperçut sur l'épaule de celui qui le précédait, le signe qu'il présentait lui-même à celui qui le suivait. Ils prirent gaiement le parti de le regarder comme un véritable engagement. Ils donnèrent au Roi le nom de *pêcheur d'hommes*, et allèrent en foule le féliciter du succès de sa pêche. Plusieurs ayant représenté qu'ils n'avaient pas d'argent pour faire leurs équipages, le Roi leur en fournit, partie comme prêt, partie comme don. On les excita à vendre des terres et des châteaux; le clergé, les moines acquirent plusieurs de ces domaines. Les bourgeois des villes, enrichis par le commerce, réduits auparavant à ne pouvoir acquérir que des terres chargées de redevances onéreuses envers la noblesse, commencèrent à s'affranchir. Le Roi lui-même acheta des possessions utiles des seigneurs qu'il voulait mettre en état de faire le voyage [1]. Il fit prêter serment de fidélité à ses enfants par les seigneurs qui restaient, nomma Blanche de Castille, sa mère, régente,

(1) On remarque qu'il acheta principalement les possessions des seigneurs qui pouvaient causer du trouble pendant son absence. D'où l'on a conclu que cette entreprise fut autant l'ouvrage de la politique que de la dévotion.

avec les pouvoirs les plus étendus, et partit [1].

Nous avons rapporté ces détails, parce que ce fut à cette époque et dans ces circonstances que Jehan de Joinville eut occasion de s'approcher du roi dont il a écrit l'histoire, et qu'alors il connaissait à peine. Agé de vingt-deux ans, plein d'une ardeur guerrière, impatient de s'illustrer et de servir sa religion, en allant combattre les Infidèles et conquérir les Saints Lieux, il ne fut pas le dernier à céder à l'élan général et à prendre la croix. Mais sa mère vivait encore, et jouissait de la plus grande partie des biens de la famille. Le sire de Joinville fut donc réduit à engager ses terres, et celles qui venaient du père de son épouse, pour fournir aux frais du voyage; et il n'hésita pas un instant. Il fit plus encore: non content d'aller de sa personne servir son prince et son Dieu, il voulut leur offrir d'autres défenseurs, et prit à sa solde dix chevaliers, sans trop s'inquiéter comment il pourrait suffire à la dépense que devait entraîner un pareil armement. Quand sa résolution, invariablement prise, fut au moment d'être mise à exécution, quand tous les préparatifs du départ furent faits, il assembla ses vassaux qui vinrent le joindre, la

(1) Histoire de France d'Anquetil.

veille de Pâques, le jour même où il lui naquit un fils. La semaine se passa en fêtes, en réjouissances, il donna des repas splendides auxquels assistèrent tous les gens riches du pays, ses jeunes compagnons, et où régnait la franche gaîté. Enfin le moment où il devait les quitter étant arrivé : « Sachez, leur dit-il, que je m'en vais outre mer; le voyage sera long; peut-être ne devez-vous jamais me revoir : Dieu en ordonnera. Mais s'il en est un seul parmi vous à qui j'aie, même involontairement, fait le moindre tort, causé le plus léger dommage, qui se croie enfin en droit de se plaindre de moi, qu'il se présente, je veux tout réparer. » Il se retira aussitôt pour leur laisser le temps de réfléchir, de rappeler à leur mémoire les griefs qu'ils pourraient avoir à alléguer contre lui. « Je ne veux pas, disait-il, emporter un seul denier à tort. » Certain que personne n'avait à se plaindre de lui, le sire de Joinville n'éprouva plus que l'impatience d'arriver au terme de son voyage.

Le Roi, avant son départ, avait mandé tous ses barons à Paris, et exigea qu'ils jurassent foi et hommage à ses enfans; le sire de Joinville est sommé de prêter ce serment. Il refuse, parce qu'il est homme-lige, non du roi de France, mais du comte de Champagne. Il envoie alors chercher l'abbé

de Cheminon, qui lui ceint son écharpe, et des mains duquel il reçoit le bourdon. Il quitte alors le château de Joinville pour n'y plus rentrer que lorsque les armes du roi de France auront triomphé, et que Louis aura accompli la mission qu'il a jurée. Le bourdon à la main, il visite plusieurs villages environnants. Il se rend, pieds nus, et revêtu d'un sac de pénitent, à Blicourt, à Saint-Urban, et autres lieux dépendant de ses domaines. En quittant ce dernier village, il est obligé de passer non loin de son château. Il s'arrête un instant, ses yeux se portent involontairement vers le manoir de ses ancêtres; son âme est émue, de tendres souvenirs se réveillent en lui, mais aussitôt il détourne la vue.

Nos pélerins guerriers poursuivent gaiement leur route, et s'arrêtent pour dîner à la Fontaine l'Archevêque; là, ils reçoivent divers présents de l'abbé Saint-Urban; puis ils prennent congé de lui, et se rendent à Auxonne, de là à Lyon, à Arles-le-Blanc, et arrivent à Marseille vers le milieu du mois d'août. C'est dans cette ville qu'ils s'embarquent pour l'île de Chypre, rendez-vous général des Croisés, où régnait Henri de Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Des magasins immenses avaient été formés dans cette île.

On sait que Jehan de Joinville avait fait de

grands sacrifices pour son voyage d'outre-mer, et que de toute sa fortune il lui restait à peine 1,200 livres de rente. Arrivé dans l'île de Chypre, et quand il eut payé son passage et celui de ses chevaliers, il vit avec regret qu'il lui serait impossible de pourvoir plus long-temps à l'entretien de sa petite armée. « *Je n'avoie plus*, dit-il, *que douze vins livres tournois d'or ou d'argent quand je eus payé ma nef.* » Plusieurs de ses chevaliers le menaçaient déjà de l'abandonner, s'il ne tenait les engagements qu'il avait pris avec eux. Déconcerté un instant par cette menace, mais toujours plein de confiance en la Providence, il les exhorta à prendre patience; et lorsque le Roi fut informé de la circonstance difficile où se trouvait le noble chevalier, il le manda près de lui, et accepta les propositions que le sire de Joinville lui fit de prendre à sa solde les chevaliers qu'il avait conduits dans les rangs des Croisés. Il entra aussi au service du prince dont il ne tarda pas à mériter les faveurs et les bonnes grâces.

« Cette union, dit un des savans biographes du sire de Joinville [1], qui nous rappelle, sous plus d'un rapport, celle de Henri IV et de Sully,

(1) M. Petitot.

différait cependant en ce que Joinville paraissait doué de cet enjouement plein d'agrément et de liberté avec lequel nous aimons à nous représenter le Béarnais, et que Louis montrait, au contraire, cette gravité, cette sagesse profonde qui caractérisaient le ministre de Henri. Il s'établit entre le Roi et Joinville une familiarité dont celui-ci n'abusa jamais. Il savait revêtir des formes les plus piquantes, les avis les plus sérieux; et ses saillies, aussi naïves qu'innocentes, étaient la plus douce distraction d'un prince que sa piété ne sauvait pas toujours de la mélancolie. Il était bien vu de la reine Marguerite, dont l'esprit avait des rapports avec le sien; et la position qu'avait prise un homme de ce caractère à la cour de saint Louis, forme la partie la plus curieuse et la plus singulière de ses mémoires. »

Tout était prêt pour une attaque, mais on n'avait pas encore décidé sur quel point elle serait dirigée. Enfin, après un conseil tenu à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, on pensa qu'il fallait d'abord vaincre le sultan d'Égypte, qui était maître de Jérusalem, afin de s'établir plus solidement en Palestine. Cet avis prévalut, et obtint l'assentiment de Louis, qui partit de Nicosie, en mai 1249, ayant pour auxiliaire Guil-

laume de Villehardouin, chevalier, maréchal de Champagne et de Romanie, qui se montra jaloux de partager les périls et la gloire que promettait cette grande entreprise. On mit à la voile ; et la flotte, battue quelques instants par la tempête, arriva devant Damiette. L'armée des Sarrasins était rangée sur le rivage. D'après les ordres du Roi, la descente s'opère à l'instant. « Nous serons invincibles, dit Louis, en s'adressant aux chefs qui l'environnaient, si la cause chrétienne nous rend inséparables. Abordons hardiment, quelle que soit la résistance des ennemis. Ne considérez pas ma personne : c'est dans l'armée bien unie que se trouvent le Roi et l'Église. Je ne suis qu'un homme dont Dieu peut, d'un souffle, éteindre l'existence. Tous les événemens possibles nous seront favorables : si nous succombons, nous sommes martyrs ; si nous sommes vainqueurs, Dieu est glorifié, et la gloire de la France augmentée. Dieu qui prévoit tout, ne m'a pas envoyé ici en vain ; il a sans doute quelque grand dessein. Combattons pour lui, il triomphera pour nous, non pour notre gloire, mais pour la sienne. »

Marchons au combat ! tel est le cri qui se fait entendre dans tous les rangs. Louis est à la tête de ses troupes, et le sire de Joinville près du monar-

que. Les Sarrazins sont attaqués, vaincus, mis en fuite; Louis, surpassant les plus braves en vaillance, décide la victoire, s'empare des retranchements, reste maître de la rive occidentale du Nil; et bientôt la terreur qui saisit les Sarrazins lui livre Damiette que l'armée musulmane, en se retirant, avait livrée aux flammes. Les Français arrivent assez à temps pour arrêter les progrès de ce vaste incendie, et Louis entre dans la ville en humble pélerin plutôt qu'en triomphateur. « Cette même armée qui, la veille, combattant à grands cris, répandait de tous côtés le sang et la terreur, s'avance alors lentement, et dans un religieux silence qui n'est interrompu que par le chant des prêtres. A sa tête marche le saint Roi nu-pieds, suivi de la reine Marguerite, du roi de Chypre, du légat romain, du patriarche de Jérusalem et des principaux chefs de la croisade. Abaissant tous leur front victorieux devant l'étendard de la croix, ils font retentir le chant du *Te Deum* dans la mosquée des Musulmans, que le clergé purifie et change en temple chrétien [1]. » Tant de triomphes obtenus en si peu de jours par le Roi, répandirent au loin l'éclat de son nom. Mais le séjour de Damiette devint funeste à l'armée française : l'inaction enfanta la licence, et des désordres sans

(1) Ségur, *Histoire de France*.

nombre amenèrent d'affreux désastres. On n'avait pas d'ailleurs la moindre connaissance des contrées où l'on portait les armes ; et le sultan d'Égypte, rassuré par le repos inattendu que le Roi lui laissait, ordonne de recommencer les hostilités. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les Français, grâce aux secours qu'ils reçoivent, se voient en état de poursuivre leur périlleuse entreprise, et le siége du Caire est résolu. L'armée part de Damiette ; mais à chaque pas elle rencontre des obstacles ; partout elle trouve les Musulmans prêts à lui offrir le combat. Enfin, le Roi arrivé près de Mansourah, veut franchir le Thanis *; les Infidèles sont encore devant lui, arrêtant sans cesse ou ralentissant les travaux qu'il ordonne. La nuit même n'apporte aucune trêve aux combats qu'on se livre. Les Infidèles font usage du feu grégeois qui, lancé avec force, incendie les bâtiments, pénètre jusque dans les armures, et consume les hommes et les chevaux. Le sire de Joinville, dans cette occasion périlleuse, montra autant de sang-froid que de courage. Attaqué vivement par les Sarrazins, désespérant d'être secouru, percé de traits, menacé

* C'est le nom que donnent les historiens occidentaux au canal d'Aschmoum-Thénah.

de périr par le feu grégeois, il s'entretenait gaiement avec le comte de Soissons, son jeune ami. « J'espère, lui disait-il, que nous pourrons quelque jour raconter les désastres de cette journée en chambre devant les dames. » Une action plus terrible, plus décisive succède enfin, les Musulmans éprouvent une entière défaite; et, dans cette sanglante journée, le comte de Poitiers, le sire de Joinville surtout, se distinguèrent par de brillants faits d'armes. Toute l'armée passe le fleuve, guidée par le comte d'Artois. Le jeune prince, oubliant que le Roi avoit exigé qu'on ne poursuivît pas l'ennemi avant que lui-même n'eût passé le fleuve, et emporté par son impétueux courage, vole à la poursuite des Sarrasins, les disperse et se rend maître de leur camp. «Mais le bandeau de la gloire et celui de la fortune ferment ses yeux, il va perdre par imprudence le fruit de la victoire.» Les Musulmans s'apercevant qu'ils n'ont à combattre qu'une poignée de Français, frémissent de rage et de honte et se rallient; le comte d'Artois et les braves qu'il commande, tombent sous leurs coups. Louis, instruit trop tard du péril de son frère, ordonne au connétable Archambault de Bourbon de voler à son secours. Le sire de Joinville, à la tête des troupes qui marchaient sous les ordres de celui-ci, parvient à arrêter par un choc vigoureux la fougue

des Musulmans ; tout cède à sa valeur, à son intrépidité. Mais au moment où il venait de percer d'un coup d'épée un soldat sarrasin, lui-même est renversé, foulé aux pieds par les escadrons ennemis; un combat à outrance s'engage; Louis, le casque en tête et l'épée à la main, se jette dans la mêlée; deux Sarrasins saisissent les rênes de son cheval, Louis les écrase à coups de masse d'armes et d'épée. Le courage des Français se change en furie, les Infidèles cherchent leur salut dans la fuite; mais il n'était pas un vainqueur dont le sang ne rougît la plaine. Le sire de Joinville, dans cette glorieuse journée, avait reçu cinq blessures. Vainement alors on fit sentir au Roi la nécessité de retourner à Damiette. Ce prince rejeta le conseil de la prudence. Cependant on était instruit déjà que le sultan d'Egypte Almoadan venait d'arriver au camp des Sarrasins, à la tête de troupes innombrables qu'il amenait d'Asie; et, diminuée par les nombreux combats qu'elle avait eus à soutenir, l'armée des croisés se voyait encore attaquée par un fléau plus terrible que la guerre. Les cadavres amoncelés sur les rives du Nil, corrompus par les rayons du soleil, produisaient des exhalaisons qui empoisonnaient les eaux et les aliments; une fièvre brûlante et mortelle, que ne pouvait vaincre tous les efforts de

l'art, exerçait ses ravages dans les rangs français. La mort moissonnait chaque jour les défenseurs de la croix. Le sire de Joinville, qu'on voit, dans tout le cours de cette expédition, céder au malheur avec une résignation attendrissante, et se résoudre gaiement au sort que le ciel lui réserve, atteint lui-même de la maladie contagieuse qui enlevait chaque jour quelques-uns de ses compagnons d'armes, fait célébrer la messe dans sa chambre par son chapelain, qui lui-même était prêt à devenir victime de la contagion. Voyant cet homme près de s'évanouir, il le soutient, cherche à ranimer son courage, afin qu'il lui reste assez de forces pour achever le saint sacrifice, « et ainsi acheva-t-il de célébrer sa messe et onques puis ne chanta et mourut. » Et pour surcroît de malheur, un convoi que la Reine, qui était restée à Damiette, envoyait à son époux, tombe au pouvoir des Sarrasins. Louis, dans cette extrémité, se vit donc forcé de proposer la paix; mais Almoadan exigea que le Roi lui-même restât en ôtage. Ce prince était prêt à se sacrifier; l'armée rejeta avec horreur la proposition qu'Almoadan imposait, et il fallut se résoudre à la retraite. A chaque pas on était obligé de combattre. Vainement on presse Louis de s'embarquer avec le légat et

les évêques pour Damiette. Devoré par la fièvre, ne pouvant pas supporter la plus légère armure, il refuse; il veut marcher avec les débris de son armée. Arrivé à Sarmozac, épuisé de fatigue, il est obligé de s'y arrêter. Les Musulmans entrent en foule dans la ville. L'intrépide Gaucher de Chastillon seul défend la personne du Roi, mais il périt lui-même à la tête de ses braves chevaliers. Le sire de Joinville, dans le combat, est près de recevoir un coup mortel, lorsqu'un Sarrasin, admirant la bravoure que déployait ce brave chevalier, et éprouvant pour lui un sentiment de compassion, s'approche en lui disant : « Si tu veux sauver tes jours, dis aux Musulmans qui t'environnent, que tu es cousin du Roi de France. » Joinville suivit ce conseil salutaire, et il échappa à la mort. Le nombre des ennemis augmente : le Roi, ses frères, les princes, les seigneurs, les chevaliers, les soldats sont prisonniers, et menés en triomphe à Mansourah; mais bientôt un traité, conclu entre Almoadan et le Roi, mit fin à la captivité de ce prince et de ses compagnons d'armes, et Almoadan à son tour eut à se défendre des complots des Emirs, qui l'atteignirent au moment où il traversait le Nil à la nage pour échapper à leur fureur. Le sire de Joinville, alors embarqué

sur une galère, fut témoin de la mort d'Almoadan, et dut croire un instant qu'il allait, ainsi que les chevaliers qui l'accompagnaient, partager le sort de ce chef des Musulmans; car les meurtriers, ivres de sang et de carnage, se jetèrent sur la galère où se trouvait le sénéchal. Certains qu'ils touchaient aux derniers moments de leur vie, et pressés par la nécessité de se préparer saintement à une vie nouvelle, ces nobles chevaliers se confessent les uns aux autres. Le sire de Joinville, qui ne se rappelait pas avoir commis de péchés, et à qui sa conscience ne faisait aucun reproche, ne pensait qu'à recevoir avec résignation le coup mortel. Il s'agenouille aux pieds d'un Sarrasin, lui tend le cou, et lui dit en faisant le signe de la croix : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Le connétable de Chypre se confesse au sire de Joinville, qui lui donne l'absolution. Le péril passé, les barbares, surpris et vaincus par la grandeur d'âme et la pieuse résignation du Roi, ratifièrent le traité fait par Almoadan; on prétend même qu'ils eurent, un instant, la pensée de le choisir pour sultan. C'est à cette occasion que Louis disait à Joinville : « Croyez-vous que j'aurais accepté la couronne d'Égypte? — Non, répondit le sénéchal, car vous auriez agi comme un vrai fou, en

vous fiant à ces gens qui viennent d'occir leur seigneur. »

Le lendemain du jour où le traité fut ratifié, comme on délivrait aux Sarrasins la somme stipulée, on vient avertir le Roi qu'il y manquait plus de 30,000 liv. Le sire de Joinville conseille de les emprunter au grand-maître du Temple, qui s'y refuse. Outré de cette conduite, il propose d'aller les prendre lui-même, avec la permission du Roi, dans les coffres du Temple. On s'y oppose; il va les briser à coups de hache, lorsque le Grand-Maître voyant qu'il chercherait en vain à mettre obstacle à l'exécution des ordres du Roi, et à l'impatience de celui qui en était chargé, lui remet les clefs. La somme fut prise, et portée à Louis. Ce prince qui chaque jour rendait plus de justice au dévouement du Sénéchal de Champagne, et pour lequel il éprouvait une affection sincère, ne négligeait aucune occasion de le rapprocher de sa personne : sa présence et ses conseils lui devenaient nécessaires. Mécontent de ce que son ami était resté trois jours sans venir le voir, il lui en fit de tendres reproches. « Si vous avez à cœur, chevalier, lui dit-il, de me plaire, vous mangerez à ma table soir et matin. »

Le Roi, arrivé à Saint-Jean-d'Acre, tint con-

seil pour savoir s'il devait rester en Palestine, ou retourner en France où l'appelaient de puissants intérêts. Quelques seigneurs penchèrent pour ce dernier parti. Un seul, Guy d'Ibelin, comte de Jaffa, soutint qu'il serait honteux pour le Roi de retourner vaincu dans sa patrie. Le sire de Joinville, appelé le dernier à donner son avis, s'exprime ainsi : « Votre trésor particulier, Sire, n'est pas encore entamé ; ouvrez-le, promettez une paie suffisante, et vous trouverez en Grèce, en Morée et outre-mer, autant de chevaliers et de gens d'armes que vous en désirerez. »

Le Roi congédia l'assemblée, et ne prit aucune résolution. Tous les seigneurs, en sortant du conseil, accablèrent de railleries amères le pauvre sire de Joinville, en lui disant que ce serait en effet une folie de la part du monarque de ne pas préférer l'opinion d'un si puissant conseiller à celle de tous ses barons.

Louis, contre sa coutume, ne parla point au sire de Joinville, quand il le vit. Le sénéchal se croyait déjà disgracié. Triste et pensif, il s'était arrêté près d'une fenêtre : plongé dans de sombres réflexions, il formait le projet de quitter la cour, et de se retirer auprès du prince d'Antioche, son parent, lorsqu'il sentit quelqu'un qui, s'appuyant sur ses épaules, lui pressait la tête entre ses deux mains.

Pensant que c'était le sire de Nemours, l'un de ses plus impitoyables railleurs, il le conjura de le laisser en paix; mais comme il tournait le visage vers lui, il sentit des doigts qui lui fermaient les yeux, et reconnut, au frottement d'une grosse émeraude, que c'était la main du Roi.

« Venez çà, sire de Joinville, lui dit ce prince, Comment avez-vous été assez hardi pour me donner un avis contraire aux conseils des plus grands personnages de France, et de me proposer, vous qui êtes si jeune, de demeurer en cette terre [1].

— Sire, répondit Joinville, si mon conseil est bon, suivez-le; s'il ne l'est pas, que votre majesté l'oublie. — Eh bien! ajouta le roi, si je restais, est-ce que vous demeureriez avec moi? — Oui certes, répondit Joinville. — Je vous sais bon gré, mon ami, continua Louis, de m'avoir conseillé de rester en Palestine, mais gardez-vous de le dire à personne. » Le sire de Joinville, transporté de joie, tombe aux pieds de son souverain, qui, pour lui donner un gage de sa satisfaction, lui accorda une rente de 200 liv. en fief et hommage libre, à prendre sur son tré-

(1) Ségur, *Histoire de France.*

sor. Le Roi, ainsi qu'il l'avait fait entendre au sire de Joinville, n'adopta pas l'avis des barons français. Il resta en Palestine; la guerre continua, et les Français profitèrent de quelques instants de repos, qu'ils durent à la division qui existait entre les Sarrasins d'Égypte et de Syrie, pour ravitailler les places dont ils étaient encore maîtres. Dès la reprise des hostilités, le sire de Joinville se signala au siége de Césarée. Peu de temps après, et lorsque le Roi était à Jaffa, ce monarque reçut la triste nouvelle de la mort de la Reine régente. Louis fut inconsolable de la perte de sa mère. Non-seulement elle affligeait son cœur, mais elle lui donnait encore de vives inquiétudes sur le sort et la tranquillité de la France. Il prit donc le parti de retourner dans son royaume. Le sire de Joinville fut chargé de conduire la reine Marguerite et ses enfants de Sidon à Tyr, et s'embarqua ensuite sur le bâtiment que montait le Roi. Ce prince lui ayant fait remarquer que le jour de son départ était celui de sa naissance, « la rencontre est heureuse, dit le Sénéchal; car c'est vraiment renaître une seconde fois que d'échapper sain et sauf d'une terre si périlleuse. » Après une traversée pénible, les Croisés débarquèrent enfin sur les côtes de Provence, et Louis fut rendu à ses peuples. C'est

particulièrement dans le cours de cette longue traversée que le sire de Joinville s'étudia à recueillir une foule de détails curieux sur la vie privée de saint Louis, qu'il raconte avec tant de charmes. L'abbé de Cluny étant venu à la rencontre du Roi, le pria d'accepter deux chevaux magnifiques qu'il lui amenait, et de lui accorder pour le lendemain une audience particulière. Le Roi y consentit, et après cette entrevue qui dura très-long-temps : « N'est-il pas vrai, sire, dit le sire de Joinville, que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à vous le faire écouter si longuement ? — Cela se peut, répond le Roi. — Eh bien jugez par là, reprend le chevalier, de ce que feront les gens de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas de rien recevoir ; car, vous le voyez, dès qu'on reçoit un don, on en écoute plus volontiers. Louis rit de cette leçon naïve, et ne l'oublia pas ; car plus tard il défendit aux fonctionnaires publics d'accepter des dons et des indemnités. Lorsqu'il n'y eut plus de périls à craindre pour son roi, le sire de Joinville, satisfait d'avoir partagé ceux que ce prince avait courus sur une terre étrangère, sollicita et obtint la permission d'aller revoir la demeure de ses pères, et de jouir du bonheur d'embrasser sa femme et ses enfants, dont il avoit été séparé

pendant six ans. Après avoir donné quelques jours à la tendresse, il rejoignit le Roi à Soissons. Le bon sénéchal allait souvent à son château de Joinville, mais il passait la majeure partie de l'année à la cour auprès du Roi, qui ne pouvait se passer de ses sages conseils, de sa tendre amitié. C'était lui que ce prince chargeait ordinairement d'aller recevoir les requêtes qu'on lui présentait. Saint Louis rendait-il la justice dans son palais, le sire de Joinville prenait place à côté du Monarque. Quand le Roi eut tout réglé pour l'administration intérieure de ses états, et augmenté la législation d'une foule d'ordonnances, il manda tous les barons de son royaume pour se rendre avec lui à Paris, pendant le carême. Le sénéchal de Champagne, alors retenu dans son château par le mauvais état de sa santé, ne crut pas pouvoir répondre à l'invitation du Roi; mais ce prince lui fit dire qu'il avait à sa cour des gens assez habiles pour le guérir, et que, s'il l'aimait, il ne tarderait pas à venir. Le bon Sénéchal obéit, sans deviner toutefois quel était le motif de cette convocation extraordinaire. Mais, le jour de la fête de Notre-Dame, s'étant endormi à matines, il crut voir le Roi à genoux devant un autel, et plusieurs prélats qui s'empressaient de le revêtir d'une chasuble rouge de serge de Rheims. A

peine éveillé, il va trouver son chapelain, homme très-sage et très-instruit, et lui raconte sa vision. Ce songe, lui répond le prêtre, est une réalité. Demain le Roi doit se croiser : la chasuble rouge que vous avez vue, sire de Joinville, ajoute-t-il, signifie la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, rougie par le précieux sang qu'il répandit pour nous. » Ce qu'avait prédit le chapelain arriva en effet. Le Roi s'était décidé à entreprendre une seconde croisade. Il presse vivement le roi de Navarre et son sénéchal de Champagne de se joindre à eux. « Je ne saurais, lui répondit le sire de Joinville, pour se dispenser de les accompagner; pendant mon voyage d'outre mer, vos gens et vos officiers ont trop tourmenté mes vassaux; à mon retour ils étaient ruinés. Je ne veux pas les exposer une seconde fois à un pareil malheur qu'un second pélerinage rendrait inévitable. » Le sire de Joinville venait d'ailleurs de contracter un second mariage avec Alix de Resnel.

Louis, tout en regrettant de n'avoir pas près de lui un serviteur aussi fidèle, ne lui sut pas mauvais gré de son refus; et la douleur du sire de Joinville fut profonde, lorsqu'il apprit que la France avait à pleurer la mort de son roi. Il s'empressa de déposer comme témoin dans l'en-

quête qui fut faite pour sa canonisation. Il éleva dans son château une chapelle sous l'invocation de son maître et de son ami, et y fonda une messe perpétuelle.

Philippe-le-Hardi ne crut pouvoir mieux faire, en succédant à saint Louis, que d'honorer le Sénéchal de la même confiance, en lui laissant le gouvernement du comté de Champagne pendant le voyage qu'il fut obligé de faire en Aragon, comme tuteur de Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Champagne, fille unique de Henri, successeur de Thibaut IV. Deux ans après, Philippe-le-Bel parvint au trône. Le sire de Joinville, dont les mœurs étaient austères, et dont les courtisans affectaient de déprécier le mérite, peut-être parce que le Roi lui-même était loin de témoigner à ce brave chevalier la considération dont ses prédécesseurs l'avaient environné, le sire de Joinville parut rarement à la cour de ce monarque, où le luxe et le faste qui y régnaient blessaient ses regards. Révolté de voir ce prince accabler ses sujets d'impôts énormes, dont la nécessité même n'autorisait pas la création, et, sous le prétexte insidieux de favoriser la liberté des peuples, placer la France sous le pouvoir arbitraire, le Sénéchal, jusqu'alors serviteur aussi fidèle que dévoué,

porta le mécontentement jusqu'à entrer dans une ligue formée contre ce prince, vers la fin de de son règne. Louis X, qui lui succéda, fit droit aux réclamations que son père avoit constamment refusé d'écouter; et, ayant, dans la même année, sommé la noblesse de se joindre à lui pour combattre les Flamands, le Sénéchal dévoré de nouveau par ce zèle ardent qu'il avait toujours fait éclater pour le service du Roi, sans consulter sa faiblesse ni son âge (il avait alors quatre-vingt-douze ans), et, ne prenant conseil que de son courage, saisit ses armes et écrivit au Roi la lettre suivante, monument précieux de style, où l'on voit le ton que prenaient les grands Vassaux avec le roi de France.

« A son bon amey seigneur, le roy de France et de Navarre.

» A son bon seigneur Loys, par la grace Dieu, roy de France et de Navarre, Jehans sire de Joinville, ses sénéchaus de Champaigne, salut et son servise appareilié (1). Chiers sire, il est bien voirs (2), ainsis comes mandey le m'avez que on disoit que vous estiés appaisiés as Flamans, et par ce, sire, que nous cuidiens que voirs fust, nous n'aviens fait point d'aparoyl (3) pour aleir à

(1) Il est prêt à le servir.— (2) *Voirs* : vrai. — (3) *Aparoyl* : préparatifs.

vostre mendement; et de ce, sire, que vous m'avez mendey que vous serez à Arras pour vous edrecier des tors (1) que li Flamainc vous font, il moy semble, sire, que vous faites bien, et Dex (2) vous en soit en aiide, et de ce que vous m'avez mendey, que ge (3) et ma gent fussiens à Othie à la moiennetey (4) dou moys de joing, sire, savoir vous fez, que ce ne puet estre bonnement; quar vos lettres me vinrent le secont dimange de joing, et vinrent huit jours devant la recepte de vos lettres, et plus tost que je pourray ma gent seront aparilié pour aleir où il vous plaira. Sire, ne vous desplaise de ce que je, au premier parlir, ne vous ay appalley que bon signour; quar autrement ne l'ai-je fait à mes signeurs les autres roys qui ont estey devant vous, cuy Dex absoyle (5). Nostre Sires soit garde de vous »

» Donney le secont dimange dou moys de joing que vostre lettre me fut apourtée l'an 1315.»

C'est la dernière action militaire remarquable de sa vie; et ce fut sans doute aussi au retour de cette expédition qu'il termina ses *Mémoires*, commencés à la sollicitation de l'épouse de Phi-

(1) Vous venger des torts. — (2) *Dex* : Dieu. — (3) *Ge* : moi. — (4) *Moiennetey* : la moitié. — (5) Que Dieu absolve.

lippe le Bel, mère de Louis-le-Hutin. Ces mémoires, précieux sous le rapport de l'érudition, ne le sont pas moins sous celui de la littérature. Il est peu d'ouvrages dont la lecture offre plus de charmes et d'intérêt. L'auteur s'y peint lui-même avec une vérité, une ingénuité admirables; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer et aimer en lui, du courtisan aimable, du vaillant guerrier, de l'ami dévoué, du sujet fidèle, ou du chrétien rempli de ferveur. Le mélange d'enjoûment, de sagesse et de résignation qui règne dans toutes les actions, dans tous les écrits du Sénéchal, ajoute surtout à la partie de son ouvrage qui concerne la première croisade, un attrait particulier qu'on ne retrouve, au même degré, dans aucun autre historien.

Suivant les traditions les plus certaines, ou du moins les plus vraisemblables, le sire de Joinville, environné de l'éclat de toute la cour, vénéré de ses enfants, tendrement chéri d'Alix de Resnel comme il l'avait été d'Alix de Grand-Pré, cessa de vivre en 1319. Il avait alors plus de quatre-vingt-quinze ans, et fut enterré dans l'église Saint-Laurent de Joinville, où son effigie est sculptée sur son tombeau. Voici l'épitaphe qu'on a trouvée, et que quelques savants,

entre autres les Bénédictins, se sont obstinés à regarder comme apocryphe :

Quisquis es, aut civis, aut viator,
Adsta ut lugeas, ut legas.
Nosti quem nunquàm vidisti,
Terris datum anno Domini 1224, cœlo natum 1319,
Nomine, virtute, scriptis, fama nondùm mortuum,
Polo immortalem, utique solo,
Dominum Joannem de Joinville,
Magnum olim Campaniæ seneschallum,
In bello fortissimum, in pace æquissimum,
In utroque maximum,
Nunc ossa et cineres.
Tanti viri animum in cœlis viventem Immortales amant,
Corpus in terris superstites mortales colunt;
Ingenium candidum, affabile et amabile,
Ludovico regi sanctissimo gratissimum,
Principibus laudatissimum,
Galliæ utilissimum, patriæ suæ perhonorificentissimum,
Immortales amant, mortales colunt, omnes honorant.
Nos zonâ sancti Josephi a Terrâ Sanctâ asportatâ
ab eo feliciter donati,
Domino subditi, cives nostrati, amici numerario,
Inclytis corporis ejus exuviis, cinerumque reliquiis
Ruiturum nunquàm amoris fidelissimi, amantissimæque fidei
monumentum.
III. M. LL. PP. S.
Plura ne explora, sed plora et ora, ac ibi obiturus (1).

(1) Cette épitaphe fut trouvée dans la sépulture du sire de Joinville en 1629, au côté droit du grand autel de l'église Saint-Laurent, située dans l'intérieur du château de Joinville.

HISTOIRE

DE

SAINT LOYS.

1[1]



HISTOIRE

DE

SAINT LOYS.

A son bon seigneur Looys *, filz du roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne et de Brie conte Palazin, Jehan sire de Joinville **, son

* Louis-le-Hutin, qui n'était alors que roi de Navarre, et qui parvint à la couronne de France, après la mort de Philippe-le-Bel, son père, arrivée en 1314.

** Entre les familles qui ont tenu les premiers rangs à la cour des comtes de Champagne, celle de Joinville fut l'une des plus illustres, tant par l'antiquité de son extraction que par la no-

seneschal de Champaigne, salut et amour et honneur et son servise appareillé. Chier sire, je vous foiz [1] à savoir que ma dame la royne vostre mère *, qui moult m'amoit, à cui Dieu bonne merci face [2], me pria si a certes comme elle pot [3] que je li feisse faire un livre des saintes paroles et des bons faiz nostre roy [4] Saint Looys, et je les y oi en couvenant [5] et à l'aide de Dieu le livre est assouvi en deux parties.

La première partie si devise [6] comment il se gouverna tout son tens selonc Dieu

blesse de ses alliances. Wassebourg et des Rosiers la font descendre de Geoffroy, neveu du grand-duc de Bouillon, qui eut pour partage la seigneurie de Joinville, petite ville de Champagne, située sur la rivière de Marne, entre Chaumont et Saint-Dizier.

* Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, morte en 1304.

[1] *Foiz* : fais. — [2] A qui Dieu fasse pardon. — [3] Aussi instamment qu'elle put.— [4] Et des bons faits de notre roi. — [5] Et je les lui promis. — [6] *Devise* : parle.

et selonc l'Église, et au profit de son règne.

La seconde partie du livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes. Sire, pource qu'il est escript : fai premier ce qu'il afiert [1] à Dieu, et il te adrescera toutes tes autres besoignes, ai je fait escrire ce qui afiert aus troiz choses desus dites; c'est à savoir : ce qui affiert au profit des ames et des cors, et ce qui affiert au gouvernement du peuple.

Et ces autres choses ai je fait escrire aussi à l'ouneur du vrai cors saint, pource que par ces choses desus dites en pourra veoir tout cler, que onques home lay [2] de nostre temps ne vesqui si saintement de tout son temps, dès le commencement de son règne jusques à la fin de sa vie. A la fin de sa vie ne fus je mie; maiz le conte Pierre d'Alançon son filz y fu, qui moult m'aima, qui me recorda [3] la belle fin que

[1] *Ce qu'il affiert :* ce qui a rapport. — [2] *Lay :* laïc. — [3] *Recorda :* raconta.

il fist, que vous trouverez escripte en la fin de cest livre; et de ce me semble il que en ne li fist mie assez [1], quant en ne le mist ou nombre des martirs, pour les grans peinnes que il souffri ou [2] pelerinage de la Croiz, par l'espace de vj ans que je fu en sa compaignie, et pource meismement que il ensuit Nostre Seigneur ou fait de la Croiz. Car ce Diex morut en la croiz, aussi fist-il; car croisiez estoit il quant il fut à Thunes [3].

Le secont livre nous parlera de ses granz chevaleries et de ses granz hardemens, lesquiex [4] sont tiex que je li vi quatre foiz mettre son cors en aventure de mort, aussi comme vous orrez ci après, pour espargnier le doumage de son peuple.

Le premier fait là où il mist son cors en avanture de mort, ce fu à l'ariver que nous feimes devant Damiete, là où tout

[1] On ne l'exalta pas assez. — [2] *Ou* : au. — [3] Tunis. — [4] *Lesquiex sont tiex* : lesquels sont tels.

son conseil li loa [1], ainsi comme je l'entendi, que il demourast en sa neif, tant que il veist [2] que sa chevalerie feroit, qui alloit à terre. La reson pour quoy en [3] en li loa ces choses si estoit tele, que, se il arrivoit avec eulz, et sa gent estoient occis et il avec, la besoigne seroit perdue ; et se il demouroit en sa neif, par son corps peust-il recouvrer à reconquerre la terre de Égypte, et il ne voult nullui croire, ains [4] sailli en la mer, tout armé, l'escu au col, le glaive ou poing, et fu des premiers à terre.

Le seconde foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, si fu tele, que au partir qu'il fist de Laumasourre [5] pour venir à Damiete, son conseil li loa, si comme l'en me donna à entendre, que il s'en venist à Damiete en galies [6]; et ce conseil li fu donné si comme l'en dit pour ce que, se il

[1] *Li loa :* le loua. — [2] Suppléez *ce* — [3] *En :* on. — [4] Et il ne voulut croire personne, mais sauta, etc. — [5] Mansourah. — [6] *Galie :* galère, navire.

li mescheoit de sa gent, par son cors les peust delivrer de prison. Et especialment ce conseil li fu donné par le meschief de son cors où il estoit par pluseurs maladies qui estoient teles : car il avoit double tierceinne [1] et menoison [2] moult fort, et la maladie de l'ost [3] en la bouche et ès jambes. Il ne voult onques nullui croire; ainçois dist que son peuple ne lairoit il jà [4], mez feroit tele fin comme il feroient. Si li en avint ainsi, que par la menoison qu'il avoit, que il li convint le soir couper le fons de ses baiez [5], et par la force de la maladie de l'ost se pena il le soir par pluseurs foiz, aussi comme vous orrez ci-après.

La tierce foiz qu'il mist son corps en avanture de mort, ce fu quant il demoura un an en la sainte terre, après ce que ses

[1] La fièvre double tierce. — [2] *Menoison* : diarrhée. — [3] *Ost* : armée. — [4] Mais il dit qu'il ne aisserait jamais son peuple, etc. [5] Lisez : *brayes*.

frères en furent venuz. En grant avanture de mort fumes lors; car quant le roi fu demouré en Acre, pour un home à armes que il avoit en sa compaignie, ceulz d'Acre en avoit bien xxx, quant la ville fu prise. Car je ne sai autre reson pour quoy les Turz ne nous vindrent prenre [1] en la ville, fors que pour l'amour que Dieu avoit au roy, qui la poour [2] metoit ou cuer à nos ennemis, pour quoy il ne nous osassent venir courre sus. Et de ce est escript : Se tu creins Dieu, si te creindront toutes les riens [3] qui te verront. Et ceste demourée [4] fist il tout contre son conseil, si comme vous orrez [5] ci-après. Son cors mist il en avanture pour le peuple de la terre garantir, qui eust été perdu dès lors, se il ne se feust lors reniez.

Le quart fait là où il mist son cors en

[1] *Prenre :* prendre.— [2] *Poour :* peur.— [3] *Riens :* choses. — [4] *Demourée :* séjour. — [5] *Orrez :* entendrez.

avanture de mort; ce fu quant nous revenismes d'outremer et venismes devant l'ille de Cypre, là où nostre neif hurta si malement que la terre là où elle hurta, enporta iij toises du tyson [1] sur quoy nostre neif estoit fondée. Après ce le roi envoia querre quatorze mestres nothonniers [2], que de celle neif, que d'autres qui estoient en sa compaignie, pour li conseiller que il feroit; et touz li loèrent, si comme vous orrez ci-après, que il entrast en une autre neif; car ils ne veoient pas comment la neif peust soufrir les copz [3] des ondes, pource que les clous de quoy les planches de la neif estoient atachiez, estoient touz eloschez [4]. Et moustrèrent au roy l'exemplaire [5] du péril de la nef, pour ce que à l'aler que nous feismes outre mer, une nef en semblable fait avoit esté perie, et je vi la femme et l'enfant chiez [6] le conte de

[1] *Tyson* : poutre. — [2] Suppléez : *tant*. — [3] *Copz* : coups. — [4] *Eloschez* : arrachés. — [5] *Exemplaire* : exemple. — [6] *Chiez* : chez.

Joyngny, qui seulz de ceste nef eschapèrent.

A ce respondi le roy : « Seigneur, je » voi que se je descens de ceste nef, que » elle sera de refus, et voy que il a céans » viij c personnes et plus; et pour ce que » chascun aime autretant [1] sa vie comme » je faiz la moie [2], n'oseroit nulz demourer » en ceste nef, ainçois demourroient en » Cypre; par quoy, se Dieu plait, je ne met- » trai jà [3] tant de gent comme il a céans en » peril de mort; ainçois demourrai céans » pour mon peuple sauver ». Et Dieu à cui il s'atendoit, nous saulva en péril de mer bien x semainnes, et venimes à bon port, si comme vous orrez ci-après. Or avint ainsi que Olivier de Termes, qui bien et viguereusement c'estoit maintenu outre mer, lessa le roy et demoura en Cypre, lequel nous ne veismes puis, d'an et demi

[1] *Autretant* : autant. — [2] *Moie* : mienne. — [3] Je ne mettrai jamais.

après. Aussi destourna le roy le doumage de viij c personnes qui estoient en la nef.

En la darenière [1] partie de cest livre parlerons de sa fin, comment il trespassa saintement.

Or diz je à vous, mon Seigneur le roy de Navarre, que je promis à ma dame la royne vostre mère, à cui Diex [2] bone merci face, que je feroie cest livre; et pour moy aquitier de ma promesse, l'ai je fait. Et pour ce que ne voi nullui qui si bien le doie [3] avoir comme vous qui estes ses hoirs [4], le vous envoie je, pource que vous et vostre frère et les autres qui l'orront, y puissent prenre bon exemple, et les exemples mettre à œuvre, par quoy Dieu leur en sache gré.

En nom de Dieu le tout puissant, je, Jehan sire de Joyngville, séneschal de

[1] *Darenière* : dernière. — [2] *Diex* : Dieu. — [3] *Doie* : doive. — [4] *Hoirs* : héritier.

Champaigne, faiz escrire la vie nostre Saint Looys, ce que je vi et oy par l'espace de vj anz, que je fu en sa compaignie ou pelerinage d'outre mer, et puis que nous revenimes. Et avant que je vous conte de ses grans faiz et de sa chevalerie, vous conterai je que je vi et oy de ses saintes paroles et de ses bons enseignemens, pour ce qu'il soient trouvez l'un après l'autre, pour edefier ceulz qui les orront. Ce saint home ama Dieu de tout son cuer et ensuivi ses oeuvres; et y apparut en ce que, aussi comme Dieu morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist il son cors en avanture par pluseurs foiz pour l'amour que il avoit à son peuple, et s'en feust bien soufers, se il vousist, si comme vous orrez ci-après. L'amour qu'il avoit à son peuple parut à ce qu'il dist à son ainsné filz * en une moult grant maladie que il

* Louis, qui mourut âgé de seize ans, en 1260.

ot [1] à Fontenne Bliaut : « Biau filz, fist il, » je te pri que tu te faces amer au peuple » de ton royaume; car vraiement je ame- » roie miex que un Escot venist d'Escosse » et gouvernast le peuple du royaume bien » et loialment, que que tu le gouvernasses » mal apertement ». Le saint ama tant vérité que neis aus Sarrazins ne voult il pas mentir de ce que il leur avoit en convenant, si comme vous orrez ci après. De la bouche fu il si sobre, que onques jour de ma vie je ne li oy deviser nulles viandes [2], aussi comme maint richez homes font; ainçois manjoit pacientment ce que ses queus [3] li appareilloient devant li. En ses paroles fu il attrempez [4]; car onques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne onques ne li oy nommer le dyable, lequel nous est bien espandu par le royaume : ce que je croy qui ne plait mie à Dieu. Son vin

[1] *Il ot :* il eut. — [2] Je ne l'entendis parler d'aucunes viandes. — [3] *Queus :* cuisiniers. — [4] *Attrempez :* modéré.

trempoit par mesure, selonc ce qu'il véoit que le vin le pooit [1] soufrir. Il me demanda en Cypre pour quoy je ne metoie de l'yaue en mon vin, et je li diz que ce me fesoient les phisiciens [2] qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle [3], et que je n'en avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me décevoient; car, se je ne l'apprenoie en ma joenesce, et je le vouloie temprer en ma vieillesce, les goutes et les maladies de fourcelle me prenroient, que jamez n'auroie santé; et se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesce, je m'enyvreroie touz les soirs; et ce estoit trop laide chose de vaillant home de soy enyvrer.

Il me demanda se je vouloie estre honorez en ce siècle et avoir paradis à la mort, et je li diz : oyl [4]. Et il me dit : « Don» ques vous gardez que vous ne faites ne

[1] *Pooit* : pouvait. — [2] *Phisiciens* : médecins. — [3] *Fourcelle* : estomac. — [4] *Oyl* : oui.

» ne dites à vostre escient nulle riens, que
» se tout le monde le savoit, que vous ne
» peussiez congnoistre, je ai ce fait, je ai
» ce dit. »

Il me dit que je me gardasse que je ne desmentisse, ne ne desdeisse nullui de ce que il diroit devant moy, puis que je n'i auroie ne péchié ne doumage ou souffrir, pource que les dures paroles meuvent les mellées dont mil homes sont mors.

Il disoit que l'en devoit son cors vestir et armer en tele manière, que les preudeshomes [1] de cest siècle ne deissent que il en feist trop, ne que les joénes [2] homes ne deissent que il feist pou [3]. Et ceste chose me ramenti [4] le père le roy qui orendroit est, pour les cotes * brodéez à

[1] *Preudeshomes :* gens sages. — [2] *Joenes :* jeunes. — [3] *Pou :* peu. — [4] *Me ramenti :* me rappelai.

* La cotte d'arme a été le vêtement le plus ordinaire des anciens Gaulois; il était appelé par eux *sagum*, d'où nous avons emprunté le mot

armer que en fait hui et le jour, et li disoie que onques en la voie d'outremer là où je fuz, je n'i vi cottes brodées, ne les roy ne les autrui [1]. Et il me dit qu'il avoit tiex atours brodez de ses armes, qui li avoient cousté viij cent livres de Parisis. Et je li diz que il les eust miex emploïés se il les eust donnez pour Dieu, et eust fait ses atours de bon cendal [2] enforcié de ses armes, si comme son père faisoit.

Il m'apela une foiz et me dist : « Je n'ose » parler à vous pour le soutil [3] senz dont

de *saye* ou de *sayon*. Sa forme était comme celle des tuniques de nos diacres. Les barons et les chevaliers les portaient ordinairement de draps d'or et d'argent fourrés d'hermine, de vair, etc. L'abus qui se glissa avec le temps de ces sortes d'habillements vint à un tel excès, particulièrement dans les voyages d'outremer, qu'on en interdit l'usage. Saint Louis lui-même s'abstint en Palestine de porter l'écarlate, le vair et l'hermine, selon le témoignage du sire de Joinville.

[1] Ni celles du roi ni celles des autres. — [2] *Cendal* : taffetas, étoffe de soie. — [3] *Soutil* : subtil.

» vous estes de chose qui touche à Dieu ;
» et pource ai je appelé ses frères [1] qui ci
» sont, que je vous weil faire une demande.
» La demande fu tele : Seneschal, fist il,
» quel chose est Dieu ? et je li diz : Sire,
» ce est si bonne chose que meilleur ne peut
» estre. Vraiement, fist il, c'est bien res-
» pondu ; que ceste response que vous
» avez faite, est escripte en cest livre que
» je tieing en ma main. Or vous demande
» je, fist il, lequel vous ameries miex, ou
» que vous feussiés mesiaus [2], ou que vous
» eussiez fait un peschié mortel ». Et je, qui onques ne li menti, li respondi que je en ameroie miex avoir fait xxx, que estre mesiaus. Et quant les frères s'en furent partis, il m'appela tout seulet me fist seoir à ses piez, et me dit : « Comment me deistes
» vous hier ce ? » Et je li diz que encore li disoie je, et il me dit : « Vous deistes comme

[1] *Ses frères* : ces moines.
[2] *Mesiaus* : lépreux.

» hastis musarz [1]; car nulle si laide me-
» zelerie n'est comme d'estre en pechié
» mortel, pource que l'ame qui est en
» pechié mortel est semblable au dya-
» ble; par quoy nulle si laide meselerie ne
» peut estre. Et bien est voir [2] que quant
» l'omme meurt, il est guerie de la mese-
» leric du cors; mès quant l'omme qui a
» fait le pechié mortel meurt, il ne sceit
» pas, ne n'est certeins que il ait eu tele
» repentance que Dieu li ait pardonné;
» par quoy grant poour doit avoir que
» celle mezelerie li dure tant comme Diex
» yert [3] en paradis. Ci vous pri, fist il, tant
» comme je puis, que vous metex votre
» cuer à ce, pour l'amour de Dieu et de
» moi, que vous amissiez miex [4] que tout
» meschief avenit au cors, de mezelerie et
» de toute maladie, que ce que le pechié
» mortel venist à l'ame de vous. »

[1] Vous parlez comme un étourdi qui précipite, etc. — [2] *Voir :* vrai. — [3] *Yert :* sera. — [4] *Miex :* mieux.

Il me demanda se je lavoie les piez aux povres le jour du grant jeudi [1] « Sire, dis » je, en maleur, les piez de ces vilains ne » laverai je jà. Vraiement, fist il, ce fu mal » dit; car vous ne devez mie avoir en » desdaing ce que Dieu fist pour nostre en- » seignement. Si vous pri je pour l'amour » de Dieu, premier, et pour l'amour de moy, » que vous les acoustumez à laver. »

Il ama tant toutes manières de gens qui Dieu créoient et amoient, que il donna la connestablie de France à monseigneur Gilles le Brun * qui n'estoit pas du royaume

[1] Du jeudi saint.

* C'était le surnom de Gilles, seigneur de Trasegnies, connétable de Flandre, qui mourut dans l'expédition de Constantinople, l'an 1204, selon Villehardouin. Saint Louis éleva Gilles Le Brun, son fils, à la dignité de connétable après la mort d'Imbert de Beaujeu. Claude Menard, ainsi que d'autres, d'après Du Tillet, se sont mépris quand ils ont avancé que Gilles de Trasegnies le père était de la famille de Lusignan, à cause du surnom de *Le Brun*, qui y fut

de France, pource qu'il estoit de grant renommée de croire Dieu et amer. Et je croy vraiement que tel fu il.

Maistre Robert de Cerbone * pour la grant renommée que il avoit d'estre preudomme, il le faisoit manger à sa table. Un jour avint que il manjoit delez [1] moy l'un à l'autre; et nous reprist et dit : « Parlés » haut, fist il, car voz compaignons cui- » dent que vous mesdisiés d'eulz. Se vous » parlés au manger de chose qui vous doie » plaire, si dites haut; ou, se ce non, si » vous taisiés. » Quant le roy estoit en joie, si me disoit : Séneschal, or me dites

commun et familier, mais il est probable que ce fut plutôt un sobriquet venant de la couleur de ses cheveux, qui servit à le distinguer de son père, qui portait le même nom que lui.

* Fondateur du collége de Sorbonne, ainsi appelé de son nom; nous avons de lui quelques petits traités au 3e tome de la Bibliothèque des Pères.

[1] *Delez* : près de.

les raisons pour quoy preudomme * vaut miex que beguin. Lors si encommençoit la tençon [1] de moy et de maistre Robert. Quant nous avions grant piesce desputé, si rendoit sa sentence et disoit ainsi : « Maistre Robert, je vourroie [2] avoir le » nom de preudomme, mès que je le feusse, » et tout le remenant [3] vous demourast; » car preudomme est si grant chose et si » bonne chose, que, neis au nommer, » emplist il la bouche.

» Au contraire, disoit-il, que male chose » estoit de prendre de l'autrui; car le rendre » estoit si grief, que, neis au nommer, le ren-

* Saint Louis mettait de la différence entre *preudhomme* et *preuhomme*, en ce que le premier signifiait un homme prudent, de bonne conscience et craignant Dieu, et que *preuhomme* était un homme preux. Saint Louis s'est donc arrêté à la signification que ce mot avait de son temps, ou plutôt a regardé à la manière dont il se prononçait.

[1] *Tençon* : dispute.— [2] *Je vourroie* : je voudrais. — [3] *Remenant* : reste.

» dre escorchoit la gorge par les erres [1] qui y » sont, lesquiex sénefient [2] les ratiaus au dia- » ble, qui touz jours tire arière vers li ceulz » qui l'autrui chastel weulent rendre. Et si » soutilment le fait le dyable, car aus grans » usuriers et aus granz robeurs [3], les at- » tice il si que leur fait donner pour Dieu » ce que il devroient rendre. » Il me dist que je deisse au roi Tibaut * de par li, que il se preist garde à la meson des Prees- cheurs de Provins que il faisoit, que il n'encombrast l'ame de li pour les granz deniers que il y metoit. Car les sages homes, tandis que il vivent, doivent faire du leur aussi comme executeurz en de- vroient faire, c'est à savoir que les bons executeurz desfont premièrement les tors faiz au mort, et rendent l'autrui chatel, et du remenant de l'avoir au mort font aumosnes.

[1] Les *rr*. — [2] *Senefier* : signifier. — [3] *Robeur* : voleur.

* Thibaut II, roi de Navarre, qui avait épousé Isabelle, fille de saint Louis.

Le saint Roy fu à Corbeil à une Penthecouste, là où il ot quatrevins chevaliers. Le roy descendi après manger ou prael [1] * desouz la chapelle, et parloit à l'uys de la porte au conte de Bretaigne **, le père au duc qui ore [2] est, que Dieu gart. Là me vint querre [3] mestre Robert de Cerbon, et me prist par le cor de mon mantel et me mena au roy, et tuit [4] li autre chevalier vindrent après nous. Lors demandai je à mestre Robert : mestre Robert, que me voulez-vous? Et me dist : « Je vous » veil demander se le roy se séoit en cest

[1] *Prael :* préau.

* C'était alors une coutume générale que d'aller après le repas faire une promenade en un *prael* ou en un *vergier*. Cet usage se trouve mentionné dans tous les romans de chevalerie et dans une foule de fabliaux.

** Jean I, du nom duquel il est parlé en plusieurs endroits de cette histoire, décédé le 8 octobre 1285.

[2] *Ore :* maintenant. — [3] *Querre :* chercher. — [4] *Tuit :* tous.

» prael, et vous vous aliez seoir sur son » banc plus haut que li, se en vous en de- » vroit bien blasmer. Et je li diz que oil. » Et il me dit : Dont faites vous bien à blas- » mer, quant vous êtes plus noblement » vestu que le roy ; car vous vous vestez de » vair * et de vert : ce que li roys ne fait » pas. Et je li diz : Mestre Robert, salve » vostre grâce [1], je ne foiz mie à blasmer, » se je me vest de vert et de vair ; car cest » abit me lessa mon père et ma mère ; mès » vous faites à blasmer, car vous estes filz » de vilain et de vilainne, et avez lessié l'a- » bit vostre père et vostre mère, et estes » vestu de plus riche camelin que le roy » n'est. Et lors je pris le pan de son seur- » cot ** et du seurcot le roy, et li diz : Or » esgardez se je di voir. » Et lors le roy

*Fourrure de diverses couleurs. Du latin *varius*.

[1] Sauf votre grâce.

** Le surcot était une espèce d'habit ou de robe sans manches, commun aux hommes et aux femmes.

entreprist à deffendre mestre Robert de paroles, de tout son pooir [1].

Après ces choses mon seigneur li roys appella mon seigneur Phelippe * son filz, le père au roy qui ore est, et le roy Tybaut, et s'assist à l'uys de son oratoire et mist la main à terre, et dist : « Séez vous » ci bien près de moy, pource que en ne » nous oie [2]. Ha ! Sire, firent il, nous ne » nous oserions asseoir ci près de vous. Et » il me dist : Séneschal, séez vous ci. » Et si fiz je si près de li, que ma robe touchoit à la seue [3]; et il les fist asseoir après moy et leur dit : « Grant mal apert avez fait, » quant vous estes mes filz, et n'avez fait » au premier coup tout ce que je vous ai » commandé, et gardés que il ne vous » avieingne [4] jamais. » Et il dirent que non

[1] *Pooir :* pouvoir.

* Philippe, qui régna après son père, sous le nom de *Philippe-le-Bel.*

[2] Pour qu'on ne vous entende. — [3] *Seue :* sienne. — [4] *Avieingne :* arrive.

feroient il. Et lors me dit que il nous appelez pour li confesser à moy de ce que à tort avoit deffendu à mestre Robert et contre moy. « Mès, fist il, je le vi si esbahi, que il avoit bien mestier [1] que je » li aidasse. Et toutes voiz [2] ne vous tenez » pas à chose que je en deisse pour mestre » Robert deffendre; car, aussi comme le » séneschal dit, vous vous devez bien ves- » tir et nettement, pource que vos femmes » vous en ameront miex, et vostre gent » vous en priseront plus. Car, ce dit le » sage, en se doit assemer [3] en robes et » en armes en tel manière, que les preu- » deshommes de cest siècle ne dient que » on en face trop, ne les joenes gens de » cest siècle ne dient que en en face pou. »

Ci-après orrez un enseignement que il me fist en la mer, quant nous revenions d'outremer. Il avint que nostre nef hurta

[1] *Mestier* : besoin. — [2] *Toutes voiz :* toutes fois.
[3] *Assemer* : orner.

devant l'ille de Cypre par un vent qui a non guerbin [1], qui n'est mie des iiij mestres venz [2]. Et de ce coup que nostre nef prist, furent li notonnier si desperez que il dessiroient [3] leur robes et leur barbes. Le roy sailli de son lit tout deschaus [4], car nuit estoit, une cote sanz plus vestue, et se ala mettre en croiz devant le cors nostre Seigneur, comme cil qui n'atendoit que la mort. Lendemain que ce nous fu avenu, m'apela le roi tout seul, et me dit : « Séneschal, ore nous a » moustré Dieu une partie de son pooir ; » car un de ses petiz venz, que à peinne le » sceit on nommer, deut avoir le roy de » France, ses enfans et sa femme et ses » gens noiés. Or dit saint Anciaumes que » ce sont des menaces nostre Seigneur, » aussi comme se Diex vousist [5] dire : or

[1] *Guerbin*, en italien, *garbino*, vent du sud-ouest. — [2] *Mestres venz* : vents des quatre points cardinaux. — [3] *Dessiroient* : déchiraient. — [4] *Deschaus* : déchaussé. — [5] *Vousist* : voulût.

» vous eusse je bien mors, se je vousisse [1].
» Sire Dieu fait li Sains, pour quoy nous
» menaces tu? car ès menaces que tu nous
» faiz, ce n'est pour ton preu [2] ne pour
» ton avantage; car se tu nous avoies touz
» perdus, si ne seroies tu jà plus povre,
» ne plus riche. Donc n'est ce pas pour
» ton preu la menace que tu nous as faite,
» mès pour nostre profit, se nous le savons
» mettre à oeuvre. A oeuvre devons nous
» mettre ceste menace que Dieu nous a
» faite, en tele manière que, se nous sen-
» tons que nous aions en nos cuers et en
» nos cors chose qui desplèse à Dieu, oster
» le devons hastivement; et quanque [3]
» nous cuiderons qui li plèse, nous nous
» devons esforcier hastivement du prenre;
» et, se nous le faisons ainsinc [4], nostre
» sire nous donra [5] plus de bien en cest

[1] Variante : *Or vous eûsse-je bien tous tués, si j'eusse voulu.* — [2] *Preu* : proffit. — [3] *Quanque* : toutes choses que. — [4] *Ainsinc* : ainsi. — [5] *donra* : donnera.

» siècle et en l'autre, que nous ne saurions » deviser. Et, se nous ne le faison ainsi, il » fera aussi comme le bon seigneur doit » faire à son mauvais sergant [1]; car après » la menace, quant le mauvais sergant ne » se veut amender, le seigneur [2] fiert ou » de mort ou de autres greingneurs mes- » chéances [3] qui piz valent que mort. » Si y preingne garde li roys qui ore est, car il est eschapé de aussi grant péril ou de plus que nous ne feimes : Si s'amende de ses mesfaits en tel manière que Dieu ne fière en li ne en ses choses cruelment.

Le saint roy se esforça de tout son pooir, par ses paroles, de moy faire croire fermement en la loy crestienne que Dieu nous a donnée, aussi comme vous orrez ci après. Il disoit que nous devions croire si fermement les articles de la foy, que pour mort ne pour meschief qui avenist [4]

[1] *Sergant :* serviteur. -- [2] *fiert :* frappe. — [3] Plus grands malheurs. — [4] *Avenist :* arrivât.

au cors, que nous n'aiens nulle volenté d'aler encontre par parole ne par fait. Et disoit que l'ennemi [1] est si soutilz, que, quant les gens se meurent, il se travaille tant [2] comme il peut, que il les puisse faire mourir en aucune doutance [3] des poins de la foy; car il voit que les bones oeuvres que l'omme a faites, ne li peut il tollir [4], et voit que il l'a perdu, se il meurt en vraie foy. Et pour ce se doit on garder et en tele manière deffende de cest agait [5], que en die à l'ennemi, quant il envoic tele temptacion : va t'en. Doit on dire à l'ennemi : tu ne me tempteras jà à ce que je ne croie fermement touz les articles de la foy; mès, se tu me fesoies touz les membres tranchier, si weil je vivre et morir en cesti point : et qui ainsi le fait, il vaint l'ennemi de son baston et de ses espées dont l'ennemi le vouloit occirre.

[1] L'ennemi : *le diable.* —[2] Il s'efforce tant qu'il peut pour, etc. —[3] *En aucune doutance :* en quelque doute. —[4] *Tollir :* enlever—[5] *Agait :* piége, embûche.

Il disoit que foy et créance estoit une chose où nous devions bien croire fermement, encore n'en feussiens nous certeins mez que par oïr dire. Sus ce point, il me fist une demande : comment mon père avoit non; et je li diz que il avoit non Symon. Et il me dit comment je le savoie; et je li diz que je en cuidoie estre certein et le créoie [1] fermement, pource que ma mère l'avoit tesmoingné. « Donc devez vous croire » fermement touz les articles de la foy, » les quiex les apostres tesmoingnent, aussi » comme vous oez [2] chanter au dymanche » en la Credo. »

Il me dist que l'évesque Guillaume de Paris * li avoit conté, que un grant mestre de divinité estoit venu à li et li avoit dit que il vouloit parler à li; et il li dist :

[1] *Créoie* : croyais. — [2] *Vous oez* : vous entendez.

* Celui dont nous avons quelques écrits, et sous lequel la question de la pluralité des bénéces fut agitée.

mestre, dites vostre volenté; et quant le mestre cuidoit [1] parler à l'évesque, et commença à plorer trop fort. Et l'évesque li dit : « Màistre, dites, ne vous déconfortés pas; car nulz ne peut tant péchier » que Dieu ne peut plus pardonner. Et je » vous di, sire, dit li mestres, je n'en puis » mais, se je pleure; car je cuide estre » mescréant, pource que je ne puis mon » cuer ahurter [2] à ce que je croie ou sacrement de l'autel, ainsi comme sainte » Esglise l'enseigne, et si sai bien que ce » est des temptacions l'ennemi. Mestre, fist » li évesques, or me dites, quant l'ennemi » vous envoie ceste temptacion, se elle vous » plet. Et le mestre dit : sire, mès m'ennuie » tant comme il | me peut ennuier. Or » vous demande je, fist l'évesque, se vous » prenriés ne or ne argent par quoy vous » regeissiez [3] de votre bouche nulle riens qui

[1] *Cuidoit* : pensait. — [2] *Ahurter* : forcer. — [3] *Regeissiez* : avouez.

» feust contre le sacrement de l'autel, ne con-
» tre les autres sains sacremens de l'Eglise.
» Je, sire, fist li mestre, sachiez que il n'est
» nulle riens ou monde que j'en preissc,
» ainçois ameroie miex que en m'arachast
» touz les membres du cors, que je le re-
» geisse. Or vous dirai je autre chose, fist
» l'évesque; vous savez que le roy de France
» guerroie au roy d'Engleterre, et savez
» que le chastiau qui est plus en la marche [1*]
» de eulz ij, c'est la Rochelle en Poitou.
» Or vous weil faire une demande, que,
» se li roys vous avoit baillé la Rochelle à
» garder qui est en la marche, et il m'eust
» baillé le chastel de Montlaon [2], à garder,
» qui est ou cuer de France et en terre
» de paix; auquel ly roys devrait savoir
» meilleur gré en la fin de sa guerre,

[1] *Marche* : frontière.

[*] Ceux qui gardaient les frontières étaient appelés *marchis* ou *marquis*.

[2] Montlhéry.

» ou à vous qui auriés gardé la Rochelle
» sanz perdre, ou à moi qui li auroie gardé
» le chastel de Monlaon sanz perdre. En
» non Dieu, sire, fist le mestre, à moy qui
» auroie gardé la Rochelle sanz perdre.
» Mestre, dit l'évesque, je vous di que mon
» cuer est semblable au chastel de Mont-
» leheri; car nulle tamptacion ne nulle doute
» je n'ai du sacrement de l'autel : pour la-
» quel chose je vous di que pour un gré
» que Dieu me scet de ce que je le croy
» fermement et en paix, vous en scet Dieu
» quatre, pource que vous li gardez vostre
» cuer en la guerre de tribulacion, et avez
» si bonne volenté envers li, que vous pour
» nulle riens terrienne [1], ne pour meschief
» que on feist du cors, ne le relenquiriés [2] :
» dont je vous di que soiés tous aese; que
» vostre estat plet miex à nostre Seigneur
» en ce cas, que ne fait le mien. » Quant le

[1] *Terrienne* : terrestre. — [2] *Relenquiriés* : abandonneriez.

mestre oy ce, il s'agenoilla devant l'évesque et se tint bin pour poiez [1].

Le saint roy me conta que pluseurs gent des Aubigois [2] vindrent au conte de Monfort, qui lors gardoit la terre de Aubijois pour le roy, et li distrent que il venist veoir le cors de nostre Seigneur, qui estoit devenuz en sanc et en char [3] entre les mains au prestre. Et il leur dist : « Alez le veoir, » vous qui le créez; car je le croi fermement, aussi comme sainte Esglise nous » raconte le sacrement de l'autel. Et savez » vous que je y gaignerai, fist le conte, de » ce que je le croy en ceste mortel vie, » aussi comme sainte esglise le nous en» enseigne; je en aurai une couronne es » ciex [4] plus que les angres [5] qui le voient « face à face, par quoy il couvient que il » le croient. * »

[1] *Poiez* : payé, récompensé. — [2] *Aubigois* : albigeois. — [3] *Char* : chair. — [4] *Ciex* : cieux. — [5] *Angres* : anges.

* Jean Villani attribue ce trait à saint Louis lui-même. Voyez sa *Chronique*, livre VI, chap. 7.

Il me conta que il ot une grande desputaison [1] de clers et de juis [2] ou moustier de Clygni. Là ot un chevalier à qui l'abbé avait donné le pain léens [3] pour Dieu, et requist à l'abbé que il li lessast dire la première parole; et en li otria [4] à peinne. Et lors il se leva et s'apuia sur sa croce [5], et dit que l'en li feist venir le plus grant clerc et le plus grant mestre des juis, et si firent il; et li fist une demande qui fu tele : « Mestre, fist le chevalier, je vous demande » se vous créez que la Vierge Marie, qui » Dieu porta en ses flans et en ses bras, » enfantast vierge, et que elle soit mère de » Dieu. » Et le juif respondi que de tout ce ne croit il rien. Et le chevalier li respondi, que moult avoit fait que fol, quant il ne la créoit, ne ne l'amoit, et estoit entré en son moustier et en sa meson. Et

[1] *Desputaison :* dispute. — [2] *De clers et de juis ou moustier de Clygni :* de prêtres et de juifs au monastère de Cluny. — [3] *Léens :* là. — [4] *En li otria :* on lui accorda.— [5] *Croce :* croix, béquille.

vraiement, fist le chevalier, vous le comparrez [1], et lors il hauça sa potence [2] et feri [3] le juif lès l'oye [4] et le porta par terre. Et les juis tournèrent en fuie, [5] et enportèrent leur mestre tout blecié; et ainsi demoura la desputaison. Lors vint l'abbé au chevalier, et li dist que il avoit fait grant folie. Et le chevalier dit que encore avoit il fait greingneur [6] folie, d'assembler tele desputaison; car avant que la desputaison feust menée à fin, avoit il séans grant foison de bons Crestiens, qui s'en feussent parti touz mescréanz, par ce que il n'eussent mie bien entendu les juis.

« Aussi vous dis-je, fist li roys, que » nulz, se il n'est très bon clerc, ne doit » desputer à eulz; mès l'omme lay, quant » il ot [7] mesdire de la loy crestienne, ne » doit pas desfendre la loy crestienne; ne

[1] *Comparrez* : paierez. — [2] *Potence* : béquille. — [3] *Feri* : frappa. — [4] *Lès l'oye* : près l'oreille. — [5] *Fuie* : fuite. — [6] *Greingneur* : plus grande. — [7] *Ot* : entend.

» mais de l'espée de quoy il doit donner » par mi le ventre dedens, tant comme elle » y peut entrer *.»

Le gouvernement de sa terre fu tele, que touz les jours il ooit à note ses heures [1], et une messe de *requiem* sanz note : et puis la messe du jour ou du saint, se il y cheoit, à note [2].

Touz les jours il se reposoit, après manger, en son lit; et quant il avoit dormi et reposé, si disoit en sa chambre premierement des mors [3] entre li et et un de ses chapelains, avant que il oît ses vespres. Le soir ooit ses complies.

Un cordelier vint à li au chastel de Yères, là où nous descendimes de mer; et pour enseigner le roy, dit en son ser-

* Dans cet endroit, saint Louis ne se montre pas au-dessus de son siècle. L'abbé, se conformant au véritable esprit de la religion, lui est bien supérieur.

[1] Il entendait les offices qu'on chantait. — [2] *Note* : chant. — [3] L'office des morts.

mon, qu'il avoit leu la Bible et les livres qui parlent des princes mescréans; et disoit que il ne trouvoit ne ès créans, ne ès mescréans, que onques réaume se perdist, ne chanjast de seigneurie à autre, mez que par defaute de droit. « Or se preingne » garde, fist-il, le roy qui s'en va en France, » que il face bon droit et hastif à son peu- » ple, par quoy nostre sire li seuffre [1] son » royaume à tenir en paix tout le cours de » sa vie. » En dit que ce enseignoit le roy, gist à Marseille là où nostre Seigneur fait pour li maint bel miracle; et ne voult onques demourer avec le roy, pour prière que il li sceut faire, que une seule journée.

Le roy n'oublia pas cest enseignement; ainçois [2] gouverna sa terre bien et loialment et selonc Dieu, si comme vous orrez ci après. Il avoit sa besoingne atirée en tele manière, que monseigneur de Néelle *

[1] *Seuffre :* souffre. — [2] *Ainçois :* mais.

* Simon, fils de Raoul de Clermont, seigneur

et le bon conte de Soissons * et nous autres qui estions entour li, qui avions oies nos messes, alions oir les plez ** de la porte, que en appelle maintenant les requestes. Et quant il revenoit du moustier, il nous envoioit querre, et s'asseoit au pié de son lit, et nous fesoit touz asseoir entour li, et nous demandoit se il y avoit

d'Ailly, et de Gertrude, héritière de Nesle; il fut régent du royaume de France, conjointement avec Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, l'an 1269, pendant le second voyage de saint Louis en Terre Sainte.

* Jean, IIe du nom, surnommé *le Bègue*, fils de Raoul de Nesle, comte de Soissons, et de Yolande de Joinville, sa seconde femme, et par conséquent, cousin-germain de notre sire de Joinville.

** Dans les premiers temps de la monarchie, nos rois envoyaient dans toutes les provinces de leurs états des intendants de justice, nommés *missi dominici*, qui examinaient les jugements, réformaient les abus, et recevaient les plaintes des sujets du prince; à l'imitation des Hébreux, ils tenaient leurs assises et leurs plaids

nulz à délivrer [1] que en ne peust delivrer sanz li; et nous li nommiens, et il les faisoit envoier querre, et il leur demandoit: « Pour quoy ne prenez vous ce que nos » gens vons offrent? Et ils disoient, Sire, » que il nous offrent pou. Et il leur disoit » en tel manière : Vous devriez bien ce » prenre qui le vous voudroit faire. » Et se

dans les champs, dans les rues, dans les lieux publics, devant les portes et dans les cimetières des églises; ce qui fut depuis défendu par nos rois dans leurs capitulaires, à l'égard des lieux sacrés; et enfin devant les portes des châteaux et des villes, ainsi qu'on peut le voir dans une charte du cartulaire de l'abbaye de Vendôme : *Perrexit illùc prior noster, ivitque placitum in castro Kaynaldi, antè portam ipsius castri quæ est à meridie, ubi interrogatus ille quarè saisisset plaixitium nostrum, respondit*, etc. (Tabul. vindoc. Thuani, ch. 32.) C'est ce que saint Louis et nos rois pratiquaient ordinairement, lorsqu'ils voulaient écouter les plaintes de leurs sujets et leur rendre la justice, ainsi que nous le verrons dans le cours de cette histoire, d'après le tableau qu'en a fait le sire de Joinville.

[1] *Délivrer :* expédier.

travailloit ainsi le saint home à son pooir, comment il les metroit en droite voie et resonnable.

Maintes fois avint que en esté il aloit seoir au boiz de Vinciennes[1], après sa messe, et se acostoioit[2] à j chesne et nous fesoit seoir entour li; et touz ceulz qui avoient à faire venoient parler à li, sans destourbier[3] de huissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche : a yl ci nullui qui ait partie? Et cil se levoient qui partie avoient, et lors il disoit : taisiez vous touz et en vous deliverra l'un après l'autre. Et lors il appeloit mon seigneur Pierre de Fonteinnes * et mon seigneur Geffroy de

[1] *Vinciennes* : Vincennes. — [2] *Se acostoioit à* : se mettait à côté de. — [3] *Destourbier* : empêchement.

* Ce jurisconsulte, gentil-homme de Vermandois, est nommé en plusieurs arrêts et assemblées tenues sous le règne de saint Louis, entre les maîtres du parlement, dans les mémoires de Du Tillet et de Miraumont : c'est lui qui est auteur du traité de questions et de décisions de

Villete [1], et disoit à l'un d'eulz : delivrez moy ceste partie. Et quant il veoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui parloient pour autrui, il meismes l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune foiz en esté, que pour délivrer sa gent, il venoit au jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyreteinne [1] sanz manches, un mantel de cendal noir entour son col, moult bien pigné [2] et sanz coife, et un chapel de paon blanc [3] sur sa teste, et faisoit estendre tapis pour nous seoir entour li. Et tout le peuple qui avoit à faire par devant li, estoit entour li en estant [4], et lors il les faisoit délivrer, en la manière que je vous ai dit devant du bois de Vinciennes.

droit composé vers 1260, intitulé : *li Livres de la Reigne*, cité par Fauchet, Pithou, la Ravallière et autres.

* Ce seigneur fut bailli de Tours en l'an 1261, et ambassadeur à Venise en 1268.

[1] *Tyreteinne :* grosse étoffe de laine. — [2] *Pigné :* peigné. — [3] Chaperon de cygne. — [4] *En estant :* debout.

Je le revi un autre foiz à Paris, là où touz les prelaz de France le mandèrent que il vouloient parler à li, et le roy ala au palaiz pour eulz oir. Et là estoit l'evesque Gui d'Ausserre*, qui fu fuiz [1] monseigneur Guillaume de Mello, et dit au roy pour touz les prelaz en tel maniere : « Sire, » ces seigneurs qui ci sont, arcevesques, » évesques, m'ont dit que je vous deisse » que la crestienté se périt entre vos mains. » Le roy se seigna [2] et dist : Or me dites » comment ce est ? Sire, fist-il, c'est pour-

* Ce Guy, évêque d'Auxerre, frère de Dreux de Mello, seigneur de Loches et de Châtillon-sur-Indre, fut choisi par le clergé pour porter la parole, comme personnage éloquent et versé dans les affaires. C'est l'éloge que Clément IV lui donne en son épitre xcix : *Dedit tibi Dominus spiritum sapientiæ, et linguam contulit eruditam, et sensum tuum insuper multi jam temporis experientia solidavit, itâ ut nihil tibi desit in ullâ gratiâ.*

[1] *Fuiz* : fils. — [2] *Se seigna* : se signa.

» ce que en prise si pou les excommenie-
» mens hui et le jour, que avant se les-
» sent les gens mourir excommeniés, que
» il se facent absodre [1], et ne veulent faire
» satisfaccion à l'Esglise. Si vous requierent,
» Sire, pour Dieu et pource que faire le
» devez, que vous commandez à vos pre-
» voz et à vos baillifz, que touz ceulz qui
» se soufferront escommeniez an et jour,
» que en les contreingne par la prise de
» leur biens à ce que ils se facent absoudre.»

A ce respondi le roys, que il leur commanderoit volentiers de touz ceulz dont en le feroit certein que il eussent tort. Et l'évesque dit que il ne le feroient à nul feur [2], que il il deveissient la court de leur cause. Et le roy ly dist que il ne le feroit autrement; car ce seroit contre Dieu et contre raison, se il contreignoit la gent à eulz absoudre, quant les clers leur feroient

[1] « On fait si peu de cas des excommunications que les gens se laissent mourir excommuniés, avant de se faire absoudre. » — [2] *Feur* : façon.

tort. « Et de ce, fist le roy, vous en doins [1] » je un exemple du conte de Bretaigne, » qui a plaidé vij ans aus prelas de Bretaigne » tout excommenié; et tant a esploitié que » l'apostole les a condempnez touz [2]. Dont » se je eusse contraint le conte de Bretaigne » la premiere année de li faire absoudre, je » me feusse meffait envers Dieu et vers li. » Et lors se soufrirent les prelaz; ne onques puis n'en oy parler, que demande feust faite des choses desus dites.

La paix * qu'il fist au roy d'Angleterre, fist il contre la volenté de son conseil, lequel li disoit : « Sire, il nous semble que

[1] *Doins-je* : je donne.—[2] « Et il a tant fait que le pape les a tous condamnés. »

* Le greffier Du Tillet examine prudemment la faute que fit ce bon prince par ce traité, passé l'an 1259, quelques couleurs qu'il donnât à sa conscience. Guillaume de Nangis observe bien le pathelinage de l'Anglais, qui fut bien aise de voir son royaume accru de trois provinces, et son trésor fourni de grandes sommes, que Mathieu Pâris fait monter à 300,000 livres tournois.

» vous perdés la terre que vous donnez au » roy d'Angleterre, pource que il n'y a » droit ; car son père la perdi par jugement.» Et à ce respondi le roy, que il savoit bien que le roy d'Angleterre n'y avoit droit ; mès il y avoit reson par quoy il li devait bien donner. « Car nous avon ij seurs à » femmes, et sont nos enfans cousins ger» mains ; par quoy il affiert bien que paiz y » soit.

» Il m'est moult grant honneur en la paix » que je foiz au roy d'Angleterre, pource » que il est mon home, ce que il n'estoit pas » devant. »

La léaulté [1] du roy peut l'en veoir ou fait de mon seigneur de Trie* qui au saint** [2]

[1] *Léaulté* : loyauté.

* Il faut lire : *de Trie (Regnault)* : La comtesse de Boulogne, dont notre auteur parle ici, était Mathilde, fille unique et héritière de Renaud, comte de Dammartin, et d'Ide, comtesse de Boulogne.

** Saint Louis est presque toujours désigné seulement par cette épithète dans cet ouvrage.

[2] *Suppléez* : Escripvit.

unes lettres, lesquiex disoient que le roy avoit donné aus hoirs la contesce de Bouloingne, qui morte estoit novellement, la conté de Danmartin en gouere. Le seau de la lettre estoit brisié, si que il n'y avoit de remenant fors que la moitié des jambes de l'ymage du seel le roy, et l'eschamel [1] sur quoy li roys tenoit ses piez; et il le nous moustra à touz qui estions de son conseil, et que nous li aidissons à conseiller. Nous deismes trestuit sans nul descort [2], que il n'estoit de riens tenu à la lettre mettre à execution. Et lors il dit à Jehan Sarrazin son chamberlain [3], que il li baillast la lettre que il li avoit commandée[4]. Quant il tint la lettre, il nous dit : « Seigneurs, veez ci seel » de quoy je usoy avant que je alasse ou- » tre mer, et voit on cler par ce seel, que » l'empreinte du seel brisée est semblable » au seel entier; par quoy je n'oseroie en

[1] *Eschamel* : marche-pied. — [2] Nous dîmes tous sans contredit. — [3] *Chamberlain* : chambellan. — [4] *Commandé* : donné en garde.

» bone conscience ladite contée retenir. » Et lors il appela mon seigneur Renaut de Trie et li dist : je vous rent la contée

En non de Dieu le tout-puissant, avons ci arière escriptes partie de bones paroles et de bons enseignemens nostre saint roy Looys, pource que cil qui les orront les truissent [1] les unes après les autres ; que cil qui les orront en puissent miex faire leur profiz que ce que elles feussent escriptes entre ces faiz. Et ci après commencerons de ces faiz en non de Dieu et en non de li.

Aussi comme je li oy dire, il fut né le jour saint Marc euvangéliste après pasques*. Celi jour porte l'en [2] croix au processions

[1] *Truissent :* trouvent.

* Saint Louis naquit le 25 avril, fête de Saint-Marc, en 1215, à Poissy, ou l'on voit encore, dans la chapelle dite *de Saint-Louis* de l'église collégiale, un grand vase de pierre de taille relevé sur une haute console, que l'on dit être les fonts baptismaux où saint Louis reçut le baptême.

[2] *Porte l'en :* l'on porte.

en moult de liex [1], et en France les appelle l'en les croiz noires [*]; dont ce fu aussi comme une prophécie de la grant foison de gens qui moururent en ce douz [2] croisement, c'est à savoir, en celi de Égypte et en l'autre là où il mourut en Carthage; que maint grant deul [3] en furent en cest monde, et maintes grans joies en sont en paradis, de ceulz qui en ce douz pèlerinage moururent vrais croisiez.

Il fu coronné le premier dymanche des advens [**]. Le commencement de celi dy-

[1] *Liex* : lieux.

[*] Le jour de Saint-Marc toutes les églises étaient tendues en noir, et l'on faisait des processions en mémoire d'une peste qui avait désolé Rome du temps de saint Grégoire pape.

[2] *Douz* : double. — [3] *Deul* : deuil.

[**] Un dimanche, 1er décembre, an 1226, par l'évêque de Soissons, l'archevêché de Reims étant alors vacant. Philippe Mouskes dit qu'il fut sacré par l'archevêque de Sens, et décrit fort au long les cérémonies de ce sacre. Le savant Du Cange dit avoir lu, dans un ancien

manche de la messe si est: *Ad te levavi animam meam*, et ce qui s'ensuit après; et ainsi : biaus sire Diex, je leveray m'amme [1] à toy, je me fie en toy. En Dieu ot moult grant fiance jusques à la mort; car là où il mouroit, en ses darrenières paroles reclamoit il Dieu et ses sains, et espécialment mon seigneur saint Jaque et ma dame sainte Geneviève.

Dieu en qui il mist sa fiance, le gardoit touz jours dès s'enfance jusques à la fin; et

rouleau de la chambre des comptes de Paris, un état du menu de la dépense qui se fit à ce couronnement, intitulé : *Expensæ pro coronatione regum*, en ces termes : *Despens fais pour le couronnement du saint rois Looys, ou mois de novembre* 1226. *Pain*, 896 *ll.*; *pain le roy, pastés et les façons*, 38 *ll.*; *vin*, 991 *ll.*; *cuisine*, 1,356 *ll.* 4 *den.*; *cire et fruits*, 138 *ll.*; *la chambre du roy*, 914 *ll.* 10; *despens pour la royne*, 320 *ll.*; *pour les gaiges et les livroisons* (livrées) *de lostel le roy, et pour le roy d'outremer*, 400 *ll. Somme toute*, 4,335 *ll.* 14 *s.*

[1] *M'amme* : mon âme.

espécialement en s'enfance le garda il là où il fu bien mestier[1], si comme vous orrez ci après. Comme à l'ame de li le garda Dieu par les bons enseignements de sa mère, qui l'enseigna à Dieu croire et à amer, et li attrait[2] entour li toutes gens de religion; et li faisoit, si enfant comme il estoit, toutes ses heures et les sermons faire et oir aus festes. Il recordoit que sa mère li avoit fait aucune foiz à entendre que elle ameroit miex que il feust mort, que ce que il feist j pechié mortel.

Bien li fu mestier que il eust en sa joenesce l'aide de Dieu; car sa mère qui estoit venue de Espaigne, n'avoit ne parens ne amis en tout le royaume de France. Et pource que les barons de France virent le roy enfant et la royné sa mère femme estrange[3], firent il du conte de Bouloingne, qui estoit oncle le roy, leur chievetain[4], et le tenoient aussi comme pour seigneur.

[1] *Mestier* : besoin. — [2] *Attrait* : attire. — [3] *Estrange* : étrangère. — [4] *Chievetain* : capitaine.

Après ce que le roy fu couronné, il en y ot des barons qui requistrent à la royne granz terres que ele leur donast[1], et pource que elle n'en voult riens faire, si s'assemblèrent touz les barons à Corbeil. Et me conta le saint roy que il [2], ne sa mère qui estoient à Montleheri, ne osèrent revenir à Paris, jusques à tant que ceulz de Paris les vindrent querre [3] à armes. Et me conta que dès Monleheri estoit le chemin plein de gens à armes et sanz armes jusques à Paris, et que touz crioient à nostre Seihneur que il li donnast bone vie et longue, et le deffendît et gardast de ses ennemis. Et Dieu si fist, si comme vous orrez ci-après *.

[1] Il y eut des barons qui requirent à la reine qu'elle leur donnât de grandes terres.— [2] *Il* : lui. — [3] *Querre* : chercher.

* Depuis l'an 1227 jusqu'en 1235 les princes disputèrent à la reine le gouvernement du royaume par diverses pratiques expliquées par les écrivains de ces temps-là. Le duc de Bre-

A ce parlement que les barons firent à Corbeil, si comme l'en dit, establirent les barons qui là furent, que le bon chevalier le conte Pierre de Bretaigne se reveleroit [1] contre le roy; et acordèrent encore que leurs cors iroient au mandement que le roy feroit contre le conte, et chascun n'auroit avec li que ij chevaliers : et ce firent il pour veoir se le conte de Bretaigne pourroit fouler la royne, qui estrange femme estoit, si comme vous avez oy. Et moult de gent dient [2] que le conte eust foulé la

tagne Pierre, surnommé *Mauclerc*, était le principal moteur; quant au comte de Boulogne, quelques-uns disent que la prudence de Blanche sut le retenir dans le devoir. Mais Meyer dit que ce fut plutôt le comte de Flandre qui, se jetant sur ses terres, les ravagea. Le comte de Champagne prit part au mécontentement général; mais la beauté de la reine, si l'on en doit croire Mathieu Pâris (*Hist. Ang.*, p. 23), lui fit faire des aveux dont cette sage princesse sut bien tirer parti.

[1] *Se reveleroit*, ou plutôt *se rebeleroit* : se révolterait — [2] *Dient* : disent.

royne et le roy, se Dieu n'eust aidié au roy à cel besoing, qui onques ne li failli. L'aide que Dieu li fist, fu tele, que le conte Tybaut de Champaigne, qui puis fu roy de Navarre *, vint servir le roy à tout iij. c chevaliers, et par l'aide que le conte fist au roy, convint venir le conte de Bretaigne à la merci le roy : dont il lessa au roy, par paix faisant, la contée de Ango [1], si comme l'en dit, et la contée du Perche.

Pour ce que il affiert [2] à ramentevoir [3]

* Thibault IV, auteur de plusieurs chansons publiées en 1742, en 2 vol. in-8°, par Lévesque de la Ravallière. Cet éditeur réfute victorieusement tous les historiens qui ont parlé de son amour pour Blanche de Castille, d'après Mathieu Pâris, historien anglais, ennemi déclaré de la maison de Philippe-Auguste. Nous examinerons de nouveau cette question dans une nouvelle édition des *Chansons de Thibault*, que nous nous proposons de publier, de société avec M. deRoquefort.

[1] *Ango* : Anjou. — [2] *Il affiert* : il importe. — [3] *Ramentevoir* : rappeler.

aucunes choses que vous orrez ci-après, me couvint laissier un pou de ma matière. Si dirons aussi que le bon conte Henry le Large [2] ot de la contesce Marie, qui fu seur au roy de France et seur au roy Ri-

[1] *Large* : généreux, qui fait des largesses.

[2] Il eut de Marie de France, fille aînée de Louis-le-Jeune et d'Éléonore d'Aquitaine, une fille nommée Marie, femme de Baudouin, comte de Flandre, premier empereur de Constantinople, et deux fils, Henri, et Thibault, qui s'empara des comtés de Brie et de Champagne, au préjudice d'Henri, pendant qu'il était à la suite de Philippe enPalestine. Mais Henri, ayant épousé en secondes noces Isabelle, sœur de Baudouin IV, et veuve de Conrad, marquis de Montferrat eut deux filles, Alix, reine de Chypre, et Philippe, femme d'Ayrard de Brienne, qui réclama au roi Philipe la prétention de son épouse. Philippe le condamna, sur ce que, d'après le jugement des pairs, Henri, partant pour la terre sainte, *totam terram suam dimisit et dedit fratri suo Theobaldo, qaondam comiti trecensi, si ipsum comitem Henricum de transmarinis partibus contingeret non redire.*

chart d'Angleterre, ij filz, dont l'ainsné [1] ot non Henri et l'autre Thybaut. Ce Henri l'ainsné en ala croisié en la sainte terre en pèlerinage, quant le roy Phelippe et le roy Richart assiégèrent Acrc et la pristrent [2]. Si tost comme Acre fu prise, le roy Phelippe s'en revint en France, dont il en fut moult blasmé; et le roy Richart demoura en la sainte terre et fist tant de grans faiz, que les Sarrazins le doutoient [3] trop, si comme il est escript ou livre de la terre Sainte, que quant les enfans aux Sarrazins braioient, les femmes les escrioient et leur disoient: taisiez vous, vezci [4] le roy Richart *; et pour eulz faire taire. Et quant les chevaus aus Sarrazins et aus Béduins avoient poour [1]

[1] *Ainsné* : aîné. — [2] *Pristrent* : prirent. — [*] Cette ville fut prise en 1191.

[3] *Doutoient* : redoutaient.— [4] *Vezci* : voyez ici.

* Tous les historiens anglais qui ont parlé des hauts faits de Richard en Palestine ont omis cette circonstance rapportée par Joinville.

[5] *Poour* : peur.

d'un bysson [1], ils disoient à leur chevaus : cuides tu que ce soit le roy Richart?

Ce roy Richart pourchassa tant que il donna au conte Henri de Champaingne qui estoit demouré avec li, la royne de Jerusalem, qui estoit droit her [2] du royaume. De ladite royne ot le conte Henri ij filles, dont la première fut royne de Cypre, et l'autre ot mesire Herart de Brienne, dont grant lignage est issu, si comme il appert [3] en France et en Champaingne. De la femme mon seigneur Erart de Brienne ne vous dirai je ore [4] riens ; ainçois vous parlerai de royne de Cypre, qui affiert maintenant à ma matière, et dirons ainsi.

Après ce que le roy eust foulé le conte Perron de Bretaingne *, tuit li barons de

[1] *Bysson* : buisson. — [2] *Her* : héritière.— [3] *Il appert* : il paraît. — [4] *Ore* : maintenant.

* Pierre de Bretagne, prince d'un grand courage, mais d'un esprit turbulent, ne cessa d'inquiéter la reine tant qu'il fut soudoyé par l'Angleterre. (*Mathieu Pâris.*)

France furent si troublez envers le conte Tybaut de Champaingne, que il orent conseil de envoier querre la royne de Cypre, qui estoit fille de l'ainsné filz de Champaingne, pour desheriter le conte Tybaut qui estoit filz du secont fil[1] de Champaingne. Aucun d'euz s'entremistrent d'apaisier le conte Perron audit conte Tybaut, et fu la chose pourparlée en tele manière, que le conte Tybaut promist que il prenroit à femme la fille le conte Perron de Bretaingne. La journé fu prise que le conte de Champaingne dut la demoiselle espouser, et li dut en amener pour espouser à une abbaie de Premonstré, qui est delez chastel Thierri, que en appelle Val-Secre, si comme j'entent. Les barons de France qui estoient auques[2] touz parens le conte Perron, se pénèrent de faire amener la damoiselle à Val-Secre pour espouser, et mandèrent le conte de Champaingne qui

[1] *Fil* : fils. — [2] *Auques* : avec.

estoit à Chastel Thierri; et en dementières[1] que le conte de Champaigne venoit pour espouser, mon seigneur Geffroy de la Chapelle * vint a li de par le roy, à tout une lettre de créance, et dit ainsinc[2] : « Sire conte de Champaingne, le roy a entendu que vous avez couvenances au conte Perron de Bretaingne, que vous prenrez sa fille par mariage. Si vous mande le roy que se vous ne voulez perdre quanque[3] vous avez ou[4] royaume de France, que vous ne le faites; car vous savez que le conte de Bretaingne a pis fait au roi que nul home qui vive. » Le conte de Champaingne, par le conseil que il avoit avec li, s'en retourna à Chastel Thierri.

Quant le conte Pierres et les barons de France oirent ce, qui l'attendoient à Val-

* Il est qualifié pannetier de France dans un titre de l'an 1240.

[1] *Dementieres :* pendant. — [2] *Ainsinc :* ainsi. — [3] *Quanque :* tout ce que. — [4] *Ou :* au, dans le.

Secre, ils furent tous aussi comme desvez [1] du despit de ce que il leur avoit fait, et maintenant envoièrent querre la royne de Cypre; et si tost comme elle fut venue, ils prìstrent un commun accort qui fu tel, que il manderoient ce que il pourroient avoir de gent à armes, et enterroient en Brie et en Champaingne par devers France [2]; et que le duc de Bourgoingne, qui avoit la fille au conte Robert de Dreues [3], ranterroit en la conté de Champaingne par devers Bourgoingne, pour la cité de Troies prenre, se il pooient. Le duc manda quanque il pot avoir de gent; les barons mandèrent aussi ce que il en porent avoir. Les barons vindrent ardant [4] et destruiant d'une part, le duc de Bourgoingne d'autre; et le roy de France d'autre part, pour venir combattre à eulz. Le descort [5] fu tel au conte de Champaingne que il meismes ar-

[1] *Desvez :* fâchés, endêvés.— [2] *France :* l'Ile de France.— [3] *Dreues :* Dreux.— [4] *Ardant :* brûlant. — [5] *Descort* : contrariété.

doit ses villes, devant [1] la venue des barons, pource que il ne les trouvassent garnies. Avec les autres villes que le conte de Champaingne ardoit, ardi il Espargnay et Vertuz et Sezenne [2].

Ces bourgois de Troies, quant ils virent que il avoient perdu le secours de leur seigneur, il mandèrent à Symon seigneur de Joingville, le père au seigneur de Joinville qui ore est, qui les venist secourre [3]. Et il qui avoit mandé toute sa gent à armes, mut de Joingville à la nuitier [4], si tost comme ces nouvelles li vindrent, et vint à Troies [5], ainçois que il feust jour, et par ce faillirent les barons à leur esme [6], que il avoient de prenre la dite cité; et, pource, les barons passèrent par devant Troies et se alèrent logier en la praerie delés là où le duc de Bourgoingne estoit.

[1] *Devant :* avant. — [2] Il brûla Épernai, Vertus et Sézanne. — [3] *Secourre :* secourir. — [4] Se mit en mouvement à la tombée de la nuit. — [5] *Ainçois* : avant. — [6] *Esme :* dessein.

Le roy de France qui sot que il estoient là, il s'adreça tout droit là pour combattre à eulz; et les barons li mandèrent et prièrent que il son cors se vousist traire arières [1], et il se iroient combatre au conte de Champaingne et au duc de Lorreinne *, et à tout le remenant de sa gent, à iij. c chevaliers de moins que le conte n'auroit, ne le duc. Et le roy leur manda, que à sa gent ne se combatroient il jà [2], que son cors ne feust avec. Et il revindrent à li et li mandèrent que il feroient volentiers entendre la royne de Cypre à paiz, se il li plaisoit. Et le roy leur manda que à nulle paiz il n'entendroit, ne ne soufferroit que le conte de Champaingne y entendît, tant que il eussent widié la contée de Champaigne; et il la widièrent en tel manière que dès Ylles là où il estoient, il alèrent

[1] Qu'il voulût se retirer en arrière.

* Mathieu IIe du nom.

[2] *Jà* : pas, jamais.

logier dessous Juylli; et le roy se loja à Ylles, dont il les avoit chaciés. Et quant il seurent que le roy fu alé là, il s'alèrent logier à Chaorse et n'osèrent le roy attendre, et s'alèrent logier à Laingnes [1], qui estoit au conte de Nevers, qui estoit de leur partie. Et ainsi le roy acorda le conte Champaingne à la royne de Chypre, et fu la paiz faite en tel manière, que le dit conte de Champaingne donna à la royne de Cypre entour ij mille livrées de terre [2], et xl. M livres que le roy paia pour le conte de Champaingne. Et le conte de Champaingne vendi au roi, parmi les xl mille livres, les fiez [3], ci-après nommés; c'est à savoir, le fié de la conté de Bloiz, le fié de la contée de Chartres, le fié de la contée de Senserre, le fié de la vicontée de Chastel dun; et aucunes gens si disoient que le roy ne tenoit ces devant

[1] *Laingnes :* Langres. — [2] Environ deux mille livres de rentes en fonds de teres. — [3] *Fié :* fief.

diz fiez que en gaje, mès ce n'est mie voir [1]; car je le demandai nostre saint roy Looys outre mer.

La terre que le conte Tybaut donna à la royne de Cypre, tint le conte de Brienne* qui ore est et le conte de Joigny, pource que l'aïole le conte de Brienne fu fille à la royne de Cypre, et femme le grant conte Gautier de Brienne.

Pource que vous sachiez dont ces fiez que le sire de Champaingne vendi au roy, vindrent, vous foiz je à savoir que le grant conte Tyhaut qui gist à Laingny [2], ot iij filz; le premier ot non Henri, le secont ot non Tybaut, le tiers ot non Estienne.

[1] Mais ce n'est pas vrai.

* Gautier IV, fils de Hugues, comte de Brienne, et petit-fils du comte Gautier III, qui avait épousé Marie, fille de Hugues de Lusignan, roi de Chypre, et d'Alix, fille de Henri, comte de Champagne, et d'Isabelle, reine de Jérusalem.

[2] *Laingny* : Lagny

Ce Henry desus dit fust conte de Champaingne et de Brie, et fu appellé le conte Henri le Large *; et dut bien ainsi estre appelé, car il fu large à Dieu et au siècle; large à Dieu, si comme il appiert à l'esglise saint Estienne de Troies, et aus autres eglises que il fonda en Champaingne; large au siècle, si comme il apparut ou fait de Ertaut de Nongent ** et en moult d'autres liex que je vous conteroie bien, se je ne doutoie à enpeeschier ma matière. Ertaut de Nogent fu le bourgois du monde que le conte créoit [1] plus, et fu si riche que il fist le chastel de Nogent-l'Ertaut de ses deniers. Or avint chose que le conte

* Albéric en fait un grand éloge. Il fonda l'église de Saint-Etienne à Troyes, où il fut inhumé ainsi que ses successeurs.

** Il est parlé de cet Arthault, seigneur de Nogent, et de sa femme Hodierne, dans un titre de l'an 1182, qui se trouve dans le cartulaire de Saint-Germain des Prés.

[1] *Créoit* : croyait.

Henri descendi de ses sales de Troies pour aller oir messe à saint Estienne, le jour d'une Penthecouste; aus piez des degrez s'agenoilla un povre chevalier, et li dit ainsi : « Sire, je vous pri pour Dieu que » vous me donnés du vostre, par quoy je » puisse marier mes ij filles que vous » veez ci ». Ertaut qui aloit darière li, dist au povre chevalier : « Sire chevalier, vous » ne faites pas que courtois, de demander » à mon seigneur; car il a tan donné que » il n'a mez [1], que donner ». Le Large Conte se tourna devers Ertaut, et li dist : « Sire vilain, vous ne dites mie voir, de » ce que vous dites que je n'ai mez que » donner; si ai vous meismes : et tenez, » sire chevalier, car je le vous donne, et » si le vous garantirai ». Le chevalier ne fu pas esbahi, ainçois le prist par la chape, et li dist que il ne le lairoit jusques à tant que il auroit finé à li [2]; et avant que

[1] *Mez* : plus. — [2] Jusqu'à ce qu'il eût fini avec lui.

il li eschapat, ot Ertaut finé à li de v. c livres.

Le secont frère le conte Henri ot nom Thibaut et fu conte de Blois; le tiers frère ot non Estienne et fu conte de Sancerre. Et ces ij frères tindrent du conte Henri touz leurs héritages et leur ij contéez et leur apartenances; et les tindrent après des hoirs le conte Henri qui tindrent Champaingne, jusques alors que le roy Tybaut les vendi au roy de France, aussi comme il est devant dit.

Et revenrons à nostre matière et disons ainsi, que après ces choses tint le roy une grant court à Saumur en Anjo [1], et là fu

[1] *Anjo* : Anjou.

[*] Outre les assemblées générales que nos rois convoquaient tous les ans pour les affaires publiques, au mois de mars ou de mai, ils en faisaient encore d'autres aux principales fêtes de l'année, où ils se faisaient voir avec une pompe digne de la majesté royale ; telle fut celle qui se tint à Saumur l'an 1241, où, au rapport du sire de

je, et vous tesmoing [1] que ce fu la miex arée que je veisse onques; car à la table le roy manjoit, emprès li, le conte de Poitiers *, que il avoit fait chevalier nouvel à une saint Jehan; et après le conte de Poi-

Joinville, quoique saint Louis fût d'ordinaire modeste dans ses habits, il fut vêtu superbement, et quoiqu'il ne dise pas qu'il y parut la couronne sur la tête, cela est à présumer. Guillaume de Nangis parle aussi de la magnificence de cette cour. C'est à cause de la couronne que les rois portaient sur la tête, que ces cours solennelles sont appelées *curiæ coronatæ* dans le titre de la commune qui fut accordé à la ville de Laon par le roi Louis-le-jeune an 1138. Ces fêtes se passaient en festins publics, en jeux et en tournois. Les princes y montraient leur libéralité par les présents qu'ils faisaient à leurs principaux officiers.

[1] *Tesmoing* : témoigne.

* Alphonse, frère de saint Louis, qui avait été fait chevalier par le Roi, à Saumur, à la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, en 1247, lorsqu'il lui donna les comtés de Poitou, d'Auvergne et d'Albi.

tiers, mangoit le conte Jehan de Dreuez * que il avoit fait chevalier nouvel aussi; après le conte de Dreuez, mangoit le conte de la Marche **; après le conte de la Marche, le bon conte Pierre de Bretaigne : et devant la table le roy, endroit le conte de Dreuez, mangoit mon seigneur le roy de Navarre, en cote et en mantel de samit, bien paré de courroie, de fermail [1] et de chapel d'or; et je tranchoie devant li. Devant le roy, servoit du mangier le conte d'Artoiz *** son frère; devant le roy, tranchoit du coutel le bon conte Jehan de Soissons. Pour la table garder, estoit mons Ymbert de Biau geu****,

* Le premier du nom, fils de Robert III, comte de Dreux et d'Alienor de Saint-Valery.

** Hugues X, dit *le Brun*, comte de la Marche et d'Angoulême.

[1] *Fermail :* agrafe.

*** Robert, frère du roi.

**** Imbert de Beaujeu, seigneur de Montpensier et d'Aigueperse, fils de Guichard de Beaujeu et de Catherine de Clermont.

qui puis fu connestable de France; et mon seigneur Engerran de Coucy * et mon seigneur Herchanbaut de Bourbon**. Darière ces iij barons avoit bien xxx de leur chevaliers, en cottes de drap de soie, pour eulz garder; et darières ces chevaliers avoit grant plenté de sergans vestus des armes au conte de Poitiers, batues sur cendal. Le roi avoit vestu une cotte de samit [1] ynde [2], et seurcot et mantel de samit vermeil fourré d'hermines, et un chapel de coton en sa teste qui moult mal li séoit pource que il estoit lors joenne homme. Le roy tint cele feste ès hales de Saumur; et disoit l'en que le grand roy Henri d'Angleterre les avoit faites pour

* Enguerrand IV, fils aîné d'Enguerrand III, et frère et successeur de Raoul II qui périt avec le comte d'Artois à Mansourah.

** IXe du nom, fils d'Archambaud VIII, sire de Bourbon, de la maison de Dampierre: il mourut en Chypre.

[1] *Samit* : espèce d'étoffe. — [2] *Ynde* : bleu. —

ses grans festes tenir. Et les hales sont faites à la guise des cloistres de ces moinnes blans*; mès je croi que de trop il n'en soit nul si grant. Et vous dirai pour quoy il le me semble; car à la paroy du cloistre** où le roy mangoit, qui estoit environné de chevaliers et de serjans qui tenoient grant espace, mangoient à une table xx, que évesques que arcevesques [1], et encore après les évesques et les arcevesques mangoit encoste [2] cele table la royne Blanche, sa mère, au chief du cloistre, de celle part, là où le roy ne mangoit pas. Et ci servoit à la royne le comte de Bouloingue qui puis fu roy de Portingal [3], et le bon conte de Saint Pol, et un Alemant de l'aage de xviij ans, que en disoit que

* Religieux de l'ordre de Cîteaux et de Saint-Benoît.

** Le sire de Joinville donne ici le nom de cloître aux halles de Saumur.

[1] Tant évêques qu'archevêques. — [2] *Encoste* : à côté. — [3] *Portingal* : Portugal.

il avoit esté filz saint Hélisabeth de Thuringe ; dont l'en disoit que la royne Blanche le besoit on front par devocion, pource que ele entendoit que sa mère li avoit maintes foiz besié.

Au chief du cloistre d'autre part estoient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries et les despenses; de celi cloistre servoient devant le roy et devant la royne, de char [1], de vin et de pain. Et en toutes les autres elez et eu prael d'en milieu mangoient de chevaliers si grant foison, que je ne scé le nombre; et dient moult de gent que il n'avoient onques veu autant de seurcoz ne d'autres garnemens [2] de drap d'or à une feste, comme il ot là; et dient que il y ot bien iij. m chevaliers.

Après celle feste mena le roy le conte de Poytiers à Poitiers, pour reprenre ses fiez; et quant le roy vint à Poytiers, il vousist bien estre arières à Paris; car il trouva

[1] *Char* : chair. — [2] *Garnemens* : costumes.

que le conte de la Marche, qui ot mangié à sa table le jour de la Saint Jehan, ot assemblé tant de gent à armes ilec Joignant [1] de lez Poitiers. A Poitiers fu le roy près de quinzeinne, que onques ne s'osa partir tant que il fu acordé au conte de la Marche. Je ne scé comment, pluseurs foiz, vi venir le conte de la Marche parler au roy à Poitiers de lès Joingnant et touz jours amenoit avec li la royne d'Angleterre sa femme, qui estoit mère au roy d'Angleterre. Et disoient moult de gent que le roy et le conte de Poitiers avoient fait mauvese paiz au conte de la Marche.

Après ce que le roy fu revenu de Poitiers, ne tarja [2] pas grandement après ce, que le roy d'Angleterre vint en Gascoingne pour guerroier le roy de France nostre saint roy; à quanque il pot avoir de gent, chevancha pour combattre à li. Là vint le roy d'Angleterre et le conte de la Marche,

[1] *Joignant* : Lusignan. — [2] *Tarja* : tarda.

pour combatre devant un chastel que en appelle Taillebourc, qui siet sus une male riviere que l'en appele Tarente [1], là où en ne peut passer que à un pont de pierre moult estroit. Si tost comme le roy vint à Taillebourc, et les hoz virent l'un l'autre [2], nostre gent qui avoient le chastel devers eulz, se esforcierent à grant meschief, et passerent perilleusement par nez [3] et par pons et coururent sur les Anglois, et commença le poingnayz [4] fort et grant. Quant le roy vit ce, il se mist ou péril avec les autres; car pour un homme que le roy avoit quant il fu passé devers les Anglois, les Anglois en avoit mil. Toute voiz [5] avint il, si comme Dieu voult, que quant les Anglois virent le roy passer, ils se desconfirent et mistrent dedans la cité de Saintes, et pluseurs de nos gens entrèrent en la cité mellez, et furent pris.

[1] *Tarente* : Charente. — [2] Les armées se virent l'une l'autre. — [3] *Nez* : nefs, bateaux. — [4] *Poingnayz* : combat. — [5] *Toute voiz* : toutefois.

Ceulz de nostre gent qui furent pris à Saintes, recordèrent que il oirent un grant descort naistre entre le roy d'Angleterre et le conte de la Marche; et disoit le roy que le conte de la Marche l'avoit envoié querre, car il disoit que il trouverroit grant aide en France. Celi soir meismes le roy d'Angleterre meust de Saintes et s'en alla en Gascoingne.

Le conte de la Marche, comme celi qui ne le pot amender [1], s'en vint en la prison le roy, et li amena en sa prison sa femme et ses enfans, dont le roy ot, par la pez fesant, grant coup de la terre le conte; mez je ne scé pas combien, car je ne fu pas à celi fait, car je n'avoie onques lors hauberc [2] * vestu, mez j'oy dire que avec la

[1] Qui ne put réparer la perte qu'il venait de faire. — [2] *Hauberc :* cotte d'armes.

* Comme cette partie d'armure était réservée aux chevaliers, le sire de Joinville dit ici qu'il ne jouissait pas encore de cette dignité.

terre, le roys emporta x. m livres de parisis que il avoit en ses cofres, et chascun an autant.

Quant nous fumes à Poitiers, je vi un chevalier qui avoit non mon seigneur Gyeffroy de Rancon; que pour un grant outrage que le conte de la Marche li avoit fait, si comme l'en disoit, et avoit juré sur sains [1] que il ne seroit jamez roingnez en guise de chevalier [2], mès porteroit grève [3], aussi comme les femmes fesoient, jusques à tant que il se verroit vengié du conte de la Marche, ou par lui ou par autrui. Et quant mon seigneur Geffroy vit le conte de la Marche, sa femme et ses enfans, agenoillez devant le roy, qui li crioient merci; il fist aporter un tretel [4] et fist oster sa grève, et se fist roingner en la presence du roy, du conte de la Marche et de ceulz

[1] Sur le corps des saints. — [2] Qu'il ne se feroit jamais couper les cheveux comme les chevaliers. — [3] *Grève :* chevelure longue. — [4] *Tretel :* paire de ciseaux.

qui là estoient. Et en cel ost contre le roy d'Angleterre et contre les barons, le roy en donna de grans dons, si comme je l'oy dire à ceulz qui en vindrent. Ne pour dons ne pour despens que l'en feist en cel host, ne autres de sà mer ne de là, le roy ne requist ne ne prist onques aide des siens barons, n'à ses chevaliers, n'à ses hommes, ne à ses bonnes villes, dont en ce plainsist[1]. Et ce n'estoit pas de merveille; car ce fesoit il par le conseil de la bone mère qui estoit avec li, de qui conseil il ouvroit et des preudes homes qui li estoient demouré du tens son père et du temps son ayoul.

Après ces choses dessus dites avint, ainsi comme Dieu voult, que une grant maladie * prist le roy à Paris, dont il fu à tel

[1] Dont on se plaignît.

* Le moine de Wesmontier dit que cette maladie survint au roi par excès des fatigues qu'il avait essuyées à poursuivre le roi d'Angleterre, au point qu'étant demeuré pour mort, la reine

meschief, si comme il le disoit, que l'une des dames qui le gardoit, li vouloit traire le drap sus le visage, et disoit que il estoit mort. Et une autre dame qui estoit à l'autre part du lit, ne li souffri mie; ainçois disoit que il avoit encore l'ame ou cors. Comment que il oist le descort de ces deux dames, nostre Seigneur ouvra[1] en li et li envoia santé tantost, car il estoit esmuys

Blanche ne perdit point courage; fit apporter la croix, la lance et la couronne qui avaient été rachetées peu d'années auparavant par le roi, *et exanimi, imò ut asseritur, exanimato corpori applicari jussit, et, suspirans, cum singultibus sermonem prorumpentibus, ait : Non nobis, Domine Christe, sed nomini tuo da gloriam : salva hodiè regnum Franciæ, et coronam quam hactenus gratiâ tuâ sustinuisti; monstra virtutem tuorum insignium, quæ in terrâ post te reliquisti in magno judicio apparitura, in quibus confidenter gloriamur.* A ces paroles, le roi commence à respirer, et, ayant recouvré la voix, demande la croix, et fait son vœu.

[1] *Ouvra :* opéra.

et ne povoit parler. Il requist que en li donnast la croix, et si fist on. Lors la royne sa mère oy dire que la parole li estoit revenue, et elle en fist si grant joie comme elle pot plus. Et quant elle sot que il fu croisié, ainsi comme il meismes le contoit, elle mena aussi grant deul comme se elle le veist mort.

Après ce que il fu croisié, se croisièrent Robert le conte d'Artois, Auphons [1] conte de Poitiers, Charles conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile [2], touz troiz frères le roy; et se croisa Hugue duc de Bourgoingne, Guillaume conte de Flandres, frère le conte Guion [3] de Flandres, nouvellement mort; le bon Hue conte de Saint Pol, mon seigneur Gauchier son neveu, qui moult bien se maintint Outremer et moult eust valu, se il eust vescu. Si i furent le conte de la Marche et mon seigneur Hugue le Brun son

[1] *Auphons* : Alphonse. — [2] *Cezile* : Sicile. — [3] *Guion* : Guy.

filz; le conte de Salebruche; mon seigneur Gobert d'Apremont son frère, en qui compagnie, je, Jehan seigneur de Joinville, passâmes la mer en une nef que nous louâmes, pource que nous estions cousins; et passâmes de là à tout xx chevaliers; dont il estoit li disiesme et je moy disiesme.

A Pasques, en l'an de grace qui le milliaire couroit par mil ij cenz quarante et viij, mandé je mes homes et mes fievez[1] à Joinville; et la vegile[2] de ladite Pasque, que toute cele gent que je avoie mandé estoient venu, fu nez Jehan mon filz sire de Acerville[3], de ma première femme qui fu seur le conte de Grant pré. Toute cele semainne fumes en festes et en quarolles[4], que mon frère le sire de Vauqueleur[5] et les autres riches homes qui là estoient, donnè-

[1] *Fievez* : gens d'un fief, vassaux. — [2] *Vegile* : veille. — [3] *Acerville* : Ancarville. — [4] *Quarolles* : danses. — [5] *Vauqueleur* : Vaucouleurs.

rent à manger chascun l'un après l'autre, le lundi, le mardi, le mecredi.

Je leur diz le vendredi: « Seigneurs, je m'en voiz Outremer, et je ne scé se je revendré. Or venez avant; se je vous ai de riens mesfait*; je le vous desferai l'un par

* Le retour de ceux qui avaient pris la croix étant incertain, ils se préparaient à ces longs voyages comme s'ils eussent dû y mourir, disposaient leurs affaires, faisaient leurs testaments et ourvoyaient leurs enfants, restituaient les biens usurpés. Le sire de Joinville, quoiqu'il ne se sentît coupable d'aucune de ces usurpations, voulut néanmoins satisfaire au devoir de sa conscience, s'il se rencontrait quelqu'un à qui il eût fait tort. M. Perard, dans ses *Mémoires de Bourgogne*, dit que la plupart des monastères bâtis sur la fin du XIe siècle n'ont été fondés qu'avec les restitutions que les grands seigneurs faisaient, avant de partir pour la croisade.

Mathieu Pâris dit que saint Louis envoya cinquante religieux cordeliers et jacobins par toutes les provinces, et chargea les baillis de faire des enquêtes exactes, *quòd si aliquis institor vel injuriam passus aliquam quicumque alius, in ali-*

l'autre, si comme je ai acoustumé à touz ceulz qui vourront riens [1] demander ne à moy ne à ma gent. » Je leur desfiz par l'esgart de tout le commun de ma terre; et pour ce que je n'eusse point d'emport, je me levoie du conseil, et en ting quanque il raportèrent, sanz débat.

Pource que je n'en vouloie porter nulz deniers à tort, je alé lessier à Mèz en Lorreinne grant foison de ma terre en gage; et sachiez que, au jour que je parti de nostre

quâ accommodatione coactâ, vel extorsione pecuniæ, vel victualium, ut solet per regios exactores, proferret scriptum, vel taliam, vel testimonium, vel juraret, vel quomodòlibet aliter legitimè probaret, quia paratum erat omnia restituere. Le roi d'Angleterre envoya le comte Richard à la cour de France pour solliciter la restitution de la Normandie, du Poitou et de l'Anjou, ce que celui-ci ménagea si adroitement, que saint Louis fut sur le point de se laisser surprendre par ses supplications.

[1] *Riens* : quelque chose; lat. : *res*.

païz pour aler en la terre sainte, je ne tenoie pas mil livrées de terre; car ma dame ma mère vivoit encore: et si y alai moy, disiesme de chevaliers et moy tiers de banières [1]. Et ces choses vous ramantevoiz je, pource que, se Diex ne m'eust aidié, qui onques ne me failli, je l'eusse souffert à peinne par si lonc temps, comme par l'espace de vj ans que je demourai en la terre sainte.

En ce point que je appareilloie pour mouvoir, Jehan sire d'Apremont et conte de Salebruche de par sa femme, envoia à moy et me manda que il avoit sa besoingne arée pour aler outre mer, li disiesme de chevaliers; et me manda que se je vousisse, que nous loissons [2] une nef entre li et moy; et je li otroia: sa gent et la moy louèrent une nef à Marseille.

Le roy manda ses barons à Paris et leur

[1] Suivi de trois bannières. — [2] *Loissons* : louions.

fist faire serement que foy et loiauté porteroient à ses enfans, se aucune chose avenoit de li en la voie. Il le me demanda; mèz je ne voz faire point de serement, car je n'estoie pas son home [1]. En dementres [2] que je venoie, je trouvé iij homes mors sur une charrette, que un clerc avoit tuez, et me dist en que en le menoit au roy. Quant je oy ce, je envoié un mien escuier après, pour savoir comment ce avoit esté. Et conta mon escuier que je y envoyé, que le roy quant il issi de sa chapelle, ala au perron pour veoir les mors, et demanda au prevot de Paris comment ce avoit esté. Et le prevost li conta que les mors estoient iij de ses serjans du chastelet, et li conta que il aloient par les rues forainnes pour desrober la gent; et dist au roy « que il » trouvèrent se clerc que vous veez ci, et » li tollirent toute sa robe. Le clerc s'en ala » en pure sa chemise en son hostel, et

[1] *Home* : vassal. — [2] *Dementres* : pendant.

» prist s'arbalestre et fist aporter à un en-
» fant son fauchon [1]. Quant il les vit, il
» les escria et leur dit que il y mourroient.
» Le clerc tendi s'arbaleste et trait et en
» feri l'un parmi le cuer, et les ij touchè-
» rent à fuie [2]; et le clerc prist le fau-
» chon que l'enfant tenoit, et les ensui à la
» lune qui estoit belle et clere. L'un en
» cuida passer par mi une soif en un cour-
» til [3], et le clerc fiert du fauchon, fist le
» prevost, et li trancha toute la jambe, en
» tele manière que elle ne tint que à l'esti-
» val [4], si comme vous veez. Le clerc r'en-
» sui [5] l'autre, le quel cuida descendre en
» une estrange meson là où gent veilloient
» encore, et le clerc feri [6] du fauchon par mi
» la teste, si que il le fendi jusques ès dens,

[1] *Fauchon :* épée en forme de faucille. — [2] Et tira et frappa l'un d'eux au cœur, et les deux autres prirent la fuite. — [3] L'un s'imagina de passer par une haie en un jardin. — [4] *Estival :* botte. — [5] *R'ensui :* poursuivit. — [6] Lisez : *le feri*.

» si comme vous poez veoir, fist le prevost
» au roy. Sire, fist il, le clerc moustra son
» fait au prevost, voisins de la rue, et puis
» si s'en vint mettre en vostre prison, Sire,
» et je le vous ameinne, si en ferez vostre
» volenté, et veez le ci. Sire clerc, fist le
» roy, vous avez perdu à estre prestre par
» vostre proesce, et pour vostre proesce
» je vous retieing à mes gages, et en venrez
» avec moy outre mer. Et ceste chose vous
» foiz je encore, pource que je weil bien
» que ma gent voient que je ne les sous-
» tendrai en nulles de leur mauvestiés. »
Quant le peuple, qui là estoit assemblé, oy ce, il se escrièrent à nostre Seigneur et li prièrent que Dieu li donnast bone vie et longue, et le ramenast à joie et à santé.

Après ces choses, je reving en nostre païs, et atirâmes le conte de Salebruche et moy, que nous envoierions nostre harnois à charettes à Ausonne, pour mettre ilec en la rivière de Saonne jusques au Rone.

Le jour que je me parti de Joinville,

j'envoié querre l'abbé de Cheminon *, que on tesmoingnoit au plus preudomme de l'Ordre blanche **. Un tesmoingnage li oy porter à Clerevaus, le jour de feste Nostre Dame, que le saint roy i estoit, à un moinne qui le moustra, et me demanda se je le cognoissoie. Et je li diz pour quoy il le me demandoit? Et il me respondi: « car je » entent que c'est le plus preudomme qui soit » en toute l'Ordre blanche. Encore, sachez, » fist il, que j'ai oy conter à un preudomme » qui gisoit ou dortouer là où l'abbé de » Cheminon dormoit, et avoit l'abbé des- » couvert sa poitrine pour la chaleur que il » avoit; et vit ce preudomme, qui gisoit ou » dortouer où l'abbé de Cheminon dormoit, » la Mère Dieu qui ala au lit l'abbé, et li

* Abbaye du diocèse de Châlons, de l'ordre de Cîteaux.

** Le sire de Joinville appelle ainsi l'ordre de Cîteaux, parce que les religieux portaient un habit blanc.

» retira sa robe sur son piz [1], pour ce que » le vent ne li feist mal. »

Cel abbé de Cheminon si me donna m'escharpe* et mon bourdon ; et lors je me

[1] *Piz* : poitrine.

* Les pèlerins de la terre sainte, avant que d'entreprendre leurs pèlerinages, allaient à l'église recevoir des mains des prêtres l'escarcelle et le bourdon. Cela a été pratiqué même par nos rois ; car, après avoir chargé leurs épaules de la figure de la croix, ils avaient coutume de venir à l'abbaye de Saint-Denis, où, après la célébration de la messe, ils recevaient des mains de quelque prélat le bâton de pèlerin, l'escarcelle (*la bourse*), et même l'oriflamme, ensuite de quoi ils prenaient congé de saint-Denis, patron du royaume. C'est ce que la Chronique de Saint-Denis nous apprend au sujet de saint Louis, lors de son premier voyage. Il fit de même à son second voyage, dit Guillaume de Nangis ; il reçut à Saint-Denis l'oriflamme *cum perâ et baculo peregrinationis*. Nos auteurs emploient ordinairement le mot d'*écharpe* au lieu d'escarcelle, parce qu'on attachait ces escarcelles aux écharpes dont on ceignait les pè-

parti de Joinville, sanz rentrer ou chastel jusques à ma revenue, à pié deschaus et en langes [1], et ainsi alé à Blechicourt et à Saint Urbain, et autres cors sains qui là sont, et en dementières que je aloie à Blechicourt et à Saint Urbain, je ne voz [2] onques retourner mes yex vers Joinville, pource que le cuer ne me attrendisist du biau chastel que je leissoie et de mes ij enfans.

Moy et mes compaingnons mangames à la Fonteinne l'Arcevesque devant Dongieuz *, et illecques l'abbé Adam de Saint Urbain, que Diex absoille [3], donna grant foison de biaus juiaus [4] à moy et à mes chevaliers

lerins. Ces escarcelles, bourdons et écharpes étaient bénits par les prêtres, qui y prononçaient des prières et des oraisons qui se lisent dans le sacerdotal romain.

[1] *Langes* : habits depénitent.—[2] *Voz* : voulus.

* Donjeux, sur la Marne, à une lieue et demie de Joinville.

[3] *Absoille* : absolve. — [4] *Juiaus* : joyaux.

que j'avoie. Dès là nous alames à Nansone[1] et en alames à tout nostre hernoiz [2] que nous avion fait mettre ès nez, dès Ansone jusques à Lyon contreval la Sone; et encoste les nés menoit on les grans destrier [3].

A Lyon entrames ou Rone pour aler à Alles[4] le Blanc; et dedans le Rone trouvames j chastel que l'en appelle Roche de Gluy * que le roy avoit fait abbatre, pource que Roger, le sire du chastel estoit criez [5] de desrober les pelerins et les marchans.

Au mois d'aoust entrames en nos nez à la Roche de Marseille; à celle journée que nous entrames en nos nez, fist l'en ouvrir la porte de la nef, et mist l'en touz nos

[1] Il faut sans doute lire *Aussonne* pour *Auxonne*. — [2] *Hernoiz;* harnois, bagages. — [3] *Destriers* : chevaux de bataille.— [4] *Alles* : Arles.

* On ne sait si c'est *Roquemaure* ou *Roquefort*, ou *Rochemore sur le Rhône*.

[5] *Criez* : accusé par la voix publique.

chevaux ens[1], que nous devions mener outre mer; et puis reclost l'en la porte et l'en boucha l'en bien, aussi comme l'en naye[2] un tonnel, pource que, quant la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue. Quant les chevaux furent ens, nostre mestre notonnier escria à ses notonniers, qui estoient ou bec[3] de la nef, et leur dit: est arée vostre besoigne? sire, vieingnent avant les clers et les proveres[4]. Maintenant que ils furent venus, il leur escria: Chantez de par Dieu; et ils s'écrierent touz à une voix: *Veni creator spiritus.* Et il escria à ses notonniers: Faites voille, de par Dieu; et il si firent. Et en brief tens le vent se feri ou voille et nous ot tolu la veue de la terre; que nous ne veismes que le ciel et yeaue; et chascun jour nous esloigna le vent des païs où nous avions esté nez.

[1] *Ens* : dedans; lat. : *intùs.* — [2] *Naye* : noye. — [3] *Bec de la nef* : proue. — [4] *Proveres* : prouvaires, prêtres.

Et ces choses vous moustré je que celi est bien fol hardi, qui se ose mettre en tel péril, à tout autrui chatel [1] ou en péchié mortel; car l'en se dort le soir là où en ne scet se l'en se trouverra ou fons de la mer.

En la mer nous avint une fière merveille; que nous trouvames une montaigne toute ronde qui estoit devant Barbarie. Nous la trouvames entour l'eure de vespres et, najames [2] tout le soir, et cuidames bien avoir fait plus de l lieues, et lendemain nous nous trouvames devant icelle meismes montaigne; et ainsi nous avint par ij foiz ou par iij. Quant les marinniers virent ce, ils furent touz esbahiz, et nous distrent que nos nefz estoient en grant péril; car nous estions devant la terre aus Sarrazins de Barbarie. Lors nous dit un preudomme prestre que en appelloit doyen

[1] Retenant le bien d'autrui. — [2] *Najames :* navigâmes.

de Malrut, car il n'ot oncques persécucion en paroisse, ne par defaut d'yaue, ne de trop pluie, ne d'autre persécucion, que aussi tost comme il avoit fait iij processions par iij samedis, que Dieu et sa mère ne delivrassent. Samedi estoit; nous feismes la première procession entour les ij maz de la nef : je meismes m'i fiz porter par les braz, pource que je estoie grief malade. Onques puis nous ne veismes la montaigne, et venimes en Cypre le tiers samedi.

Quant nous venimes en Cypre, le roy estoit jà en Cypre, et trouvames grant foison de la pourvéance [1] le roy; c'est à savoir, les celiers le roy et les deniers et les garniers. Les celiers le roy estoient tiex, que sa gent avoient fait en mi les champs sur la rive de la mer, grant moyes[2] de tonniaus de vin, que il avoient acheté

[1] *Pourvéance* : provision. — [2] *Moyes* : tas. On dit encore *mayes* en patois mâconnais.

de ij ans devant que le roy venist, et les avoient mis les uns sus les autres, que quant l'en les véoit devant, il sembloit que ce feussent granches[1]. Les fourmens et les orges il les r'avoient mis par monciaus en mi les champs; et quant en les véoit il, sembloit que ce feussent montaignes; car la pluie qui avoit batu les blez de lonc temps, les avoit fait germer par desus, si que il n'i paroit que l'erbe vert.

Or avint ainsi que, quant en les vot mener en Égypte, l'en abati les crotes de desus à tout l'erbe vert, et trouva l'en le fourment et l'orge aussi frez comme l'en l'eust[2] maintenant batu.

Le roy feust moult volentiers alé avant, sans arester, en Égypte, si comme li oi dire, se ne feussent ses barons qui li locrent à attendre sa gent qui n'estoient pas encore touz venuz *.

[1] *Granches* : granges. — [2] Il faut vraisemblablement lire : *comme se l'en l'eust*, c'est-à-dire, *comme si on l'eût*.

* Marin Sanut blâme saint Louis d'avoir pris

En ce point que le roy séjournoit en Cypre, envoia le grant roy* des Tartarins ses mes-

par l'île de Chypre pour passer en Égypte, parce que, l'Égypte étant beaucoup plus fertile que l'île de Chypre, il était inutile de s'y arrêter sous prétexte de rafraîchir les troupes, valant mieux attaquer les ennemis de plein abord que de leur donner le temps de se reconnaître. Guillaume de Nangis et l'auteur des chroniques de saint Denys (sub an. 1248), marquent, pendant le séjour du Roi en Chypre, la mort de plusieurs pèlerins, entre autres, de Robert, évêque de Beauvais, de Jean de Montfort, du comte de Vendôme, de Guillaume de Mello, d'Archambault de Bourbon, du comte de Dreux, de Guillaume des Barres, et d'autres, qu'ils font aller jusqu'à deux cent quarante. Mathieu Pâris ajoute à ce nombre l'évêque de Noyon et Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul. Le comte d'Anjou y fut très-malade d'une fièvre quarte.

* Ce roi n'était pas le grand kan de Tartarie, mais le lieutenant de ce prince dans l'Asie mineure, lequel s'appelait Ercalthaï, ainsi que nous l'apprend Deguignes, dans son *Histoire des Huns.*

Les *Chroniques de saint Denys* (sub an. 1248)

sages* à li, et li manda moult débonnairement paroles. Entres les autres, li manda que il estoit prest de li aidier à conquerre la terre Sainte, et de délivrer Jherusalem de la main aus Sarrazins. Le roy reçut moult débonnairement ses messages, et li renvoya les siens qui demourèrent ij ans avant que il revenissent à li. Et par les messages, envoia le roy au roy des Tartarins une tente faite en la guise d'une chapelle, qui moult cousta; car elle fu toute faite de bone escarlate finne. Et le roy, pour veoir se il les pourroit atraire à nostre créance, fist entailler en ladite chapelle, par ymages, l'Anonciacion Nostre Dame et touz les autres poins de la foy. Et ces choses leur envoia il par ij frères préescheurs qui savoient le sarrazinnois, pour eulz moustrer et en-

parlent fort au long de ce Tartare, et rapportent la lettre qu'il adressa à saint Louis. Il étoit, disent-elles, *baron de Tharse*, et *avoit nom Eschartay*.

* Mathieu Pâris, Guillaume de Nangis et Zenfliet ont parlé longuement de cette ambassade des Tartares. Voyez le *Mémoire* de M. A. Remu-

seigner comment il devoient croire. Il revindrent au roi les ij frères, en ce point que les frères au roy revindrent en France; et trouvèrent le roy qui estoit parti d'Acre, là où ses frères l'avoient lessié, et estoit venu à Sézaire[1] là où il la fermoit, ne n'avoit ne pèz ne trèves aux Sarrazins. Comment les messages le roy de France furent reçeus vous diré je, aussi comme il meismes le contèrent au roy, et en ce que il raportèrent au roy, pourrez oir moult de nouvelles, les queles je ne weil pas conter, pource que il me convendroit de rompre ma matière que j'ai commenciée qui est tele. Je, qui n'avoie pas mil livrées de terre, me charjai, quant j'alé outre mer, de moy x[e] de chevaliers et de ij chevaliers

sat, *sur les relations des rois de France avec les princes mogols*, inséré dans le tome VI des nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres ; et, pour les pièces diplomatiques, l'*Historia Tartarorum ecclesiastica* de Moshemius.

[1] *Sézaire* Césarée.



banières portans; et m'avint ainsi, que quant je arivai en Cypre, il ne me fu demouré de remenant que xij vins [1] livres de tournois, ma nef paiée; dont aucuns de mes chevaliers me mandèrent que se je ne me pourvéoie de deniers, que il me lèroient. Et Dieu, qui onques ne me failli, me pourveut en tel manière que le roy, qui estoit à Nichocie *, m'envoia querre et me retint, et me mist viij. c livres en mes cofres; et lors oz je plus de deniers que il ne me couvenoit.

En ce point que nous séjournames en Cypre, me manda l'empereris de Constantinoble [2] que elle estoit arrivée à Baphe ** une cité de Cypre, et que je l'alasse querre et mons Erart de Brienne. Quant nous venimes là, nous trouvames que un fort vent ot rompues les cordes des ancres de sa nef et en ot mené la nef en Acre, et

[1] *Douze vins* : deux cents quarante.

* Nicosie, capitale de l'île de Chypre.

[2] L'impératrice de Constantinople.

** L'ancienne ville de Paphos dans l'île de Chypre.

ne li fu demouré de tout son harnois que sa chape que elle ot vestue, et j seurcot à manger *. Nous l'amenames à la meson, là où le roy et la royne et tous les barons la reçurent moult honorablement. Lendemain, je li envoiai drap et cendal pour fourrer la robe. Mon seigneur Phelippe de Nanteil [1] le bon chevalier qui estoit encore [2], le roy trouva mon escuier qui aloit à l'empereis. Quant le preudomme vit ce, il ala au roy et li dist que grant honte avoit fait à li et aus autres barons, de ses robes que je li avoie envoié, quant il ne s'en estoient avisez avant. L'empereis vint querre secours au roy pour son seigneur qui estoit en Constantinnoble demourez, et pourchassa tant que elle emporta c paire de lettres et plus que de moy que des autres amis, qui là estoient; ès quiex lettres nous estions tenus par nos seremens, que, se le roy ou

* Surcot qui suppléait aux serviettes, dont on ne se servait pas encore.

[1] Philippe de Nanteuil.—[2] Lisez : *encoste*.

les legaz vouloient envoier troiz cens chevaliers en Constantinoble, après ce que le roy seroit parti d'outremer, que nous y estions tenu d'aler par nos seremens. Et je, pour mon serement aquiter, requis le roy, au départir que nous feismes, par devant le conte dont j'é la lettre, que se il y vouloit envoier iij. c chevaliers, que je iroie pour mon serement acquiter. Et le roy me respondi que il n'avoit de quoy, et que il n'avoit si bon trésor dont il nefeust à la lie. Après ce que nous feumes arivés en Egypte, l'empereris s'en ala en France et enmena avec li mon seigneur Jehan d'Acre son frère, lequel elle maria à la contesce de Montfort.

En ce point que nous venimes en Cypre, le soudanc du Coyne * estoit le plus riche

* Ce sultan d'Iconium, ville de Lycaonie ou Caramanie, que les Turcs appellent aujourd'hui Coni, fut chrétien, au rapport de Nicéphore Grégoras; on voit une lettre de lui au pape Grégoire IX, qui voulait lui persuader d'em-

roy de toute la Paennime [1], et avoit faite une merveille; car il avoit fait fondre grant parti de son or en poz de terre, et fist brisier les poz; et les masses d'or estoient demourées à découvert en mi un sien chastel, que chascun qui entroit au chastel y pooit toucher et veoir; et en y avoit bien vj ou vij. Sa grant richesce apparut en j paveillon que le roy d'Ermenie envoia au roy de France, qui valoit bien v. c livres; et li manda le roy d'Hermenie que j ferrais [2] au soudanc du Coine li avoit donné. Ferrais est cil qui tient les paveillons au soudanc et qui li nettoie ses mesons.

Le roy d'Ermenie, pour li délivrer du servage au soudanc du Coine, en ala au

brasser la religion chrétienne. Vincent de Beauvais raconte fort au long la puissance de ce prince et la richesse de ses trésors. Voyez son *Speculum historiale.*

[1] *Paganismus*, terre des païens, comme *christianismus*, terre des chrétiens dans les auteurs latins du moyen-âge. — [2] Corruption du mot arabe : *ferrasch*, qui signifie *tapissier*.

roy des Tartarins, et se mist en leur servage pour avoir leur aide; et amena si grant foison de gens d'armes que il ot pooir de combatre au soudanc du Coyne; et dura grant pièce la bataille, et li tuèrent les Tartarins tant de sa gent, que l'en n'oy puis nouvelles de li. Pour la renommée qui estoit grant en Cypre de la bataille qui devoit estre, passèrent de nos gens serjans en Hermenie pour gaaingner et pour estre en la bataille; ne onques nulz d'eulz n'en revint.

Le soudanc de Babiloinne* qui attendoit le roy qu'il venist en Egypte au nouvel temps, s'apensa que il iroit confondre le soudanc de Hamant**, qui estoit son ennemi, et l'ala assiéger devant la cité de Hamant***. Le soudanc de Hamant ne se sot comment

* Ce nom désigne le Grand-Caire.

** Ce sultan était seigneur d'Alep, son nom était Malec Nasser.

*** Il s'agit ici de la ville d'Emèse.

chevir [1] du soudanc de Babiloinne; car il véoit bien que se il vivoit longuement, que il le confondroit. Et fist tant bagingner [2] au ferrais le soudanc, que les ferrais l'empoisonnèrent. Et la manière de l'empoisonnement fu tele, que le ferrais s'avisa que le soudanc venoit touz jours jouer aus eschez * après relevée sus les nates qui estoient au piez de son lit; la quele natte sur quoy il sot que le soudanc s'asséoit touz les jours, il l'envenima. Or avint

[1] *Se chevir* : se délivrer. — [2] *Bagingner* : négocier.

* Ce jeu a été de tout temps fort en usage parmi les Indiens, les Turcs et les Sarrasins; il tire son nom du mot arabe *shah*, qui signifie *roi*, à cause de la principale pièce des échecs qui est le Roi. Anne Commène, au livre XII de son *Alexiade*, où elle se sert de ce mot, écrit qu'il fut inventé par les Assyriens, mais elle se trompe. Ce jeu fut inventé, selon Deguignes, sous le règne de Yalhith, fils de Dabschelim, fils de Brâhman, roi de l'Inde. *Voyez*, au reste, Hyde, *De Ludis orientalibus*, inséré dans le *Syntagma dissertationum*.

ainsi que le soudanc, qui estoit deschaus, se tourna sus une escorcheure que il avoit en la jambe, tout maintenant le venin se feri ou vif, et li tolli tout le pooir de la moitié du cors de celle part vers le cuer. Il fu bien ij ours qu'il ne but, ne ne manja, ne ne parla. Le soudanc de Hamant lessièrent en paiz et le menèrent sa gent en Egypte [1].

Maintenant que mars entra, par le commandement le roy, le roy et les barons, et les autres pelerins commandèrent que les nez refeussent chargiées de vins et de viandes, pour mouvoir, quant le roy le commanderoit. Dont il avint ainsi que, quant la chose fu bien arée, le roy et la royne se requeillirent en leur nez, le vendredi devant Penthecouste; et dist le roy à ses barons que il alassent après li en leur nez droit vers Egypte. Le samedi fist le roy voille et tous les autres veissiaus aussi,

[1] L'armée du soudan d'Égypte laissa le soudan d'Emèse en paix, et ramena le soudan du Grand-Caire en Égypte.

qui moult fu belle chose à veoir; car il sembloit que toute la mer, tant comme l'en pooit veoir à l'ueil, feust couverte de touailles des voilles des vessiaus, qui furent nombrez à xviij. c vessiaus, que granz que petiz. Le roy entra ou bout d'une terre que l'en appele la pointe de Limeson, et touz les autres vessiaus entour li. Le roy descendi à terre, le jour de la Pentecouste. Quant nous eumes oy la messe, j vent grief et fort qui venoit devers Egypte, leva en tel manière que de ij mille et viij. c chevaliers que le roy mena en Egypte, ne l'en demoura que vij cens que le vent ne les eust desseurés de la compagnie le roy, et menez en Acre et en autres terres estranges, qui puis ne revindrent au roy de grant pièce[1].

Landemain de la Penthecouste le vent fu cheu [2], le roy et nous qui estions avec li demourez, si comme Dieu voult, feismes voille de rechief, et encontrames le prince

[1] *Pièce* : espace de temps — [2] *Cheu* : tombé.

de la Morée et le duc de Bourgoingne* qui avoit séjourné en la Morée. Le jeudi après Penthecouste ariva le roy devant Damiete, et trouvames là tout le pooir du soudanc sur la rive de la mer, moult bel es gent à regarder; car le soudanc porte les armes d'or, là où le soleil feroit [1], qui fesoit les armes resplendir. La noise [2] que il menoient de leur nacaires [3] et de leurs cors sarrazinnoiz estoit espoventable à escouter.

Le roy manda ses barons, et pour avoir conseil que il feroit. Moult de gens li loerent que il attendit tant que ses gens feussent revenus, pource que il ne li estoit pas

* Le duc de Bourgogne avait passé l'hiver en Morée : il paraît probable qu'il revenait alors de Constantinople, où il était allé pour satisfaire à la promesse qu'il avait faite à l'empereur Baudouin, dès l'an 1238, de le secourir, ainsi que nous l'apprend Albéric des Trois-Fontaines en sa *Chronique*.

[1] *Feroit* : frappait. — [2] *Noise :* bruit. — [3] *Nacaire :* mot arabe qui signifie *timbale.*

demouré la tierce partie de ses gens, et il ne les en voult oncques croire. La reson pour quoy, que il dit que il en donroit cuer à ses ennemis; et meismement que en la mer devant Damiete n'a point de port là où il peut sa gent attendre, pource que un fort vent nès preist, et les menast en autres terres aussi comme les autres avoient, le jour de Penthecouste.

Acordé fu que le roy descendroit à terre le vendredi devant la Trinité, et iroit combatre aus Sarrazins, se en eulz ne demouroit [1]. Le roy commanda à mon seigneur Jehan de Biaumont, que il feist bailler une galie à mon seigneur Erart de Brienne et à moy, pour nous descendre et nos chevaliers, pource que les grans nefz n'avoient pooir de venir jusques à terre. Aussi comme Diex voult, quant je reving à ma nef, je trouvai une petite nef que ma dame de Baruch *, qui estoit cousinne germainne

[1] S'ils n'évitaient le combat.

* Eschive de Montbéliard, fille de Gauthier de Montbéliard.

le conte de Monbeliart et la nostre, m'avoit donnée, là où il avoit viij de mes chevaus. Quant vint au vendredi, entre moy et mon seigneur Erart, touz armés alames au roy pour la galie demander, dont monseigneur Jehan de Biaumont nous respondi que nous n'en arions point.

Quant nos gens virent que nous n'ariens point de galie, il se laissèrent cheoir de la grant nef en la barge de cantiers qui plus plus, qui miex miex [1]. Quant les marinniers virent que la barge de cantiers se esfondroit pou à pou, il s'en fuirent la grant nef et lessèreut mes chevaliers en la barge de cantiers. Je demandai au mestre combien il li avoit trop de gens; et si li demandai se il menroit [2] bien nostre gent à terre, se je le deschargoei de tant de gent; et il me respondi : oyl; et je le deschargai en tel manière que par iij foiz il les mena en ma

[1] Dans la chaloupe, dans le plus grand nombre, et au mieux qu'ils purent. — [2] *Menroit*: menerait.

nef où mes chevaus estoient. En dementres que je menoie ses gens, un chevalier qui estoit à mon seigneur Erart de Brene, qui avoit à non Plonquet, cuida descendre de la grant nef en la barge de cartiers, et la barge esloigna, et chei en la mer et fu noyé.

Quant je reving à ma nef, je mis en ma petite barge un escuier que je fiz chevalier, qui ot non mons Hue de Wanquelour, et ij moult vaillans bachelers, dont l'un avoit non mon seigneur Villain de Versey, et l'autre mon seigneur Guillaume de Danmartin, qui estient en grief courine [1] l'un vers l'autre, ne nulz n'en pooit faire la pez, car il s'estoient entre pris par les cheveus à la Morée, et leur fiz pardonner leur mal talent [2] et besier l'un l'autre, par ce que leur jurai sur Sains, que nous n'iriens pas à terre à tout leur mal talent. Lors nous esmeumes pour aler à

[1] *Courine* : haine. — [2] *Mal-talent* : mauvaise volonté, rancune.

terre, et venimes par de lez la barge de cantiers de la grant nef le roy, là où le roy estoit; et sa gent me commencèrent à escrier, pource que nous alions plus tost que il ne fesoient, que je arivasse à l'ensaigne saint Denis * qui en aloit en un autre vais-

* C'est-à-dire, au vaisseau qui portait l'enseigne Saint-Denis. Cette enseigne de Saint-Denis n'était autre chose que l'oriflamme dont la forme, semblable à celle des bannières de nos églises, était carrée, fendue par le bas en divers endroits, ornée de franges et houppes et attachée par le haut à un bâton en travers : elle était de soie ou de taffetas couleur de flamme. Comme l'état religieux ne permettaient pas que les moines maniassent les armes, les comtes de Vexin, avoués et protecteurs de Saint-Denis, étaient chargés de porter l'oriflamme dans les guerres particulières, entreprises pour la défense des droits de l'abbaye. Nos rois devenus maîtres du comté de Vexin, héritèrent de cette charge, et, en cette qualité, la firent porter dans toutes leurs guerres. Ce fut Louis-le-Gros qui, le premier, la reçut des mains de l'abbé pour aller à la rencontre de Henri V, roi d'Angleterre, débarqué en France avec ses troupes.

sel devant le roy; mès je ne les en cru pas : ainçois nous fiz ariver devant une grosse bataille de Turs [1], là où il avoit bien vj mille homes à cheval. Si tost comme il nous virent à terre, il vindrent, ferant des esperons, vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus [2] ou sablon, et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers eulz. Maintenant que il virent ainsi comme pour aler par mi les ventres, il tournèrent ce devant darières et s'en fouirent [3].

Mon seigneur Baudouin de Reins, un preudomme qui estoit descendu à terre, me manda par son escuier que je l'attendisse; et je li mandai que si feroie je moult volentiers, que tel preudomme comme il estoit, devoit bien estre attendu à un tel besoing; dont il me sot bon gré toute sa

[1] *Turs* : Turcs.— [2] *Escus* : boucliers.— [3] Aussitôt qu'ils nous virent dans une posture à leur donner de nos piques dans le ventre, ils firent volte-face, et s'enfuirent.

vie. Avec li nous vindrent mille chevaliers; et soiés certain que, quant je arrivé, je n'oz ne escuier, ne chevalier, ne varlet que je eusse amené avec moy de mon pays, et si ne m'en lessa pas Dieu à aidier.

A nostre main senestre [1] ariva le conte de Japhe *, qui estoit cousin germain le conte de Monbeliart, et du lignage de Joinville. Ce fu celi qui plus noblement ariva; car sa galie ariva toute peinte dedens mer et dehors, à escussiaus [2] de ses

[1] *Senestre* : gauche.

* Ce comte de Jaffa était celui qui avait succédé au comte Gauthier de Brienne, fait prisonnier par le sultan du Caire et les Karismiens, à la bataille de Gaza, l'an 1244. Il se nommait *Jean d'Ibelin* et était seigneur de Baruth, du chef de Balian d'Ibelin son père : il avait pour mère Eschive de Montbéliard, dont nous avons parlé plus haut. On lui a attribué long-temps la rédaction et mise en français des *Assises de Jérusalem*, dont il est maintenant presque prouvé que Philippe de Navarre fut l'auteur. Il mourut en 1266.

[2] *Escussiaus* : écussons.

armes, les queles armes sont d'or, à une croiz de gueules patée : il avoit bien ccc nageurs [1] en sa galie, et à chascun de ses nageurs avoit une targe [2] de ses armes, et à chascune targe avoit un pennoncel de ses armes batu à or. En dementières que il venoient, il sembloit que la galie volast, par les nageurs qui la contreingnoient aus avirons, et sembloit que foudre cheist des ciex, au bruit que les pennonciaus menoient, et que les nacaires, les tabours et les cors Sarrazinnois menoient, qui estoient en sa galie. Si tost comme la galie fu ferue ou sablon si avant comme l'en li pot mener, et il et ses chevaliers saillirent de la galie moult bien armez et moult bien atirez, et se vindrent arranger de coste nous.

Je vous avoie oublié à dire que, quant le conte de Japhe fu descendu, il fist tendre ses paveillons; et si tost comme les Sarrazins les virent tendus, il se vindrent touz assembler devant nous, et revindrent, ferant

[1] *Nageurs* : matelots. — [2] *Targe* : rondache.



des esperons, pour nous courre sus; et quant il virent que nous ne fuirions pas, il s'en r'alerent tantost arières.

A nostre main destre, bien le tret à une grant arbalestrée [1], ariva la galie là où l'enseigne saint Denis estoit; et ot j Sarrazin, quant il furent arrivez, qui se vint ferir entre eulz, où pource que il ne pot son cheval tenir, où pource que il cuidoit que les autres le deussent suivre; mès il fu tout decopé.

Quant le roy oy dire que l'enseigne saint Denis estoit à terre, il en ala grant pas par mi son vessel [2], ne onques pour le legat * qui estoit avec li, ne le voult lessier et sailli en la mer, dont il fu en yaue jusques aus esseles; et ala l'escu au col et le heaume en la teste et le glaive en la main, jusques à sa gent qui estoient sur la rive de la mer.

[1] A la distance d'un grand trait d'arbalète.
[2] *Vessel* : vaisseau.
* Odon, évêque de Tusculum, qui a écrit une relation d'une partie de ce voyage.

Quant il vint à terre et il choisi les Sarrazins, il demanda quele gent s'estoient; et en li dit que c'estoient Sarrazins; et il mist le glaive desous s'esselle et l'escu devant li, et eust couru sus aus Sarrazins, se ses preudeshomes qui estoient avec li, li eussent souffert.

Les Sarrazins envoièrent au soudanc par coulons messagiers * par iij fois, que le roy estoit arivé; que onques message n'en orent, pource que le soudanc estoit en sa maladie; et quant il virent ce, il cuidièrent que le soudanc feust mort et lessièrent Damiete. Le roy y envoia savoir par un messager chevalier. Le chevalier s'en vint au roy et dit que il avoit esté dedans les mesons au soudanc, et que c'estoit voir. Lors envoia querre le roy le legat et touz les prelas de l'ost, et chanta l'en hautement : *Te Deum laudamus.* Lors monta le roy et nous touz, et nous alames loger

* Pigeons porteurs de billets ou de lettres.

devant Damiete. Mal apertement [1] se partirent les Turs de Damiete, quant il ne firent coper le pont qui estoit de nez, qui grant destourbier nous eust fait; et grant doumage nous firent au partir, de ce que il boutèrent le feu en la fonde [2] là où toutes les marcheandises estoient et tout l'avoir de poiz; aussi avint de ceste chose comme qui auroit demain bouté le feu, dont Dieu le gart, à petit pont [3].

Or disons donc que grant grace nous fist Dieu le tout puissant, quant il nous deffendi de mort et de peril, à l'ariver là où nous arivames à pié, et courumes sus à nos ennemis qui estoient à cheval.

[1] *Apertement* : ouvertement. — [2] *Fonde* : bazar. — [3] Le Petit-Pont de Paris, qui était alors chargé de maisons.

CI DEVISE COMMENT DAMIETE FU PRINSE *.

Grant grace nous fist Nostre Seigneur, de Damiete que il nous delivra, la quelle nous ne deussions pas avoir prise sanz affamer; et ce poons nous veoir tout cler, pource

* La ville de Damiette est placée un peu au-dessus des embouchures du Nil. En 1170, les princes croisés, commandés par Amaury, roi de Jérusalem, l'assiégèrent durant cinquante jours, sans pouvoir s'en rendre maîtres. Leur flotte, selon l'auteur arabe Makrizi, était composée de douze cents voiles. Enfin, en 1218, trente-un ans avant l'arrivée de Saint Louis en Égypte, Damiette fut assiégée par les croisés réunis; leur armée, selon le même auteur, était de soixante-dix mille hommes de cavalerie et de quatre cent mille d'infanterie. Après bien des succès différents et un siége de seize mois et vingt-deux jours, les Francs emportèrent cette place d'assaut, l'an 1219. Deux années après le départ de Saint Louis, sur le bruit que les Francs me-

que par affamer la prist le roy Jehan * au tens de nos pères.

Autant peut dire Nostre Seigneur de nous, comme il dit des filz Israel, là où il dit : *Et pro nic hilo habuerunt terram desiderabilem.* Et que dit après? il dist que il oublièrent Dieu, qui sauvez les avoit, et comment nous l'oubliames vous diré je ci après.

Je vous prenré premierement au roy [1] qni manda querre ses barons, les clers et les laiz, et leur requist que il li aidassent

naçaient une seconde fois l'Egypte, le turcoman Moaz-eddin-Aibeck fit raser cette place, de façon qu'il n'en resta aucun vestige, excepté la grande mosquée. La ruine de Damiette ne rassura pas les Égyptiens, et onze années après, on combla l'embouchure du Nil, afin que la flotte des Francs ne pût pas remonter ce fleuve; depuis ce temps-là, les vaisseaux ne peuvent plus entrer dans le Nil et sont obligés de mouiller au large, hors de l'embouchure.

* Jean de Brienne, roi de Jérusalem. — [1] Je commeucerai d'abord à vous parler du Roi.

à conseiller comment l'en departiroit ce que l'en avoit gaaingné en la ville. Le patriarche* fut le premier qui parla, et dit « ainsi : » Sire, il me semble que il iert[1] bon que » vous retenez les formens[2] et les orges et » les ris, et tout ce de quoy en peut vivre, » pour la ville garnir; et face l'en crier en » l'ost, que touz les autres meubles feussent » aportez en l'ostel au legat, sur peinne de » escommeniement. » A ce conseil s'acordèrent touz les autres barons. Or avint ainsi que tout le mueble que l'en apporta à l'ostel le legat, ne montèrent que à vj mille livres.

Quant ce fu fait, le roy et les barons mandèrent querre mon seigneur Jehan de

* C'était le patriarche de Jérusalem ; d'après le sire de Joinville, il avait quatre-vingts ans au temps de ce voyage. Il se nommait Guy, et était originaire de la Pouille. N'étant encore qu'évêque de Nantes, il fut promu à la dignité de patriarche par le pape Grégoire IX.

[1] *Iert* : sera. — [2] *Formens* : blés.

Waleri le preudomme, et li distrent ainsi: « Sire de Waleri, dit le roy, nous avons » acordé que le legat vous baillera les vj » mile livres, à départir là où vous cui- » derés que il soit miex. Sire, fit le preu- » domme, vous me faites grant honeur, » la vostre merci; mèz ceste honeur et ceste » offre que vous me faites, ne prenré je pas, » se Dieu plet; car je desferoie les bones » coustumes de la sainte terre, qui sont » teles; car, quant l'en prent les cités des » ennemis, des biens que l'en treuve de- » dans, le roy en doit avoir le tiers, et les « pelerins en doivent avoir les ij pars; » et ceste coustume tint bien le roy Jehan, » quant il prist Damiete; et ainsi comme » les anciens dient, les roys de Jerusalem » qui furent devant le roy Jehan, tindrent » bien ceste coustume; et, se il vous plet que » vous me weillez bailler les ij pars des » fourmens et des orges, des ris et des au » tres vivres, je me entremetrai volentiers » pour departir aus pelerins. » Le roy n'ot

pas conseil du laire; et ainsi demoura la besoigne, dont mainte gent se tindrent mal à paie [1], de ce que le roy deffit les bones coustumes anciennes.

Les gens le roy qui deussent debonnerement retenir, leur loérent les estaus pour vendre leur danrées aussi chiers, si comme l'en disoit, come il porent; et pource la renommée couru en estranges terres: dont maint marcheant lessièrent à venir en l'ost [2].

Les barons qui deussent garder le leur pour bien emploier en lieu et en tens, se pristrent à donner les grans mangers et les outrageuses viandes.

Le commun peuple se prist aus foles femmes, dont il avint que le roy donna congié à tout plein de ses gens, quant nous revenimes de prison; et je li demandé pour quoi il avoit ce fait; et il me dit que il

[1] *Mal à paie* : mal récompensé. — [2] Dont maint marchand ne se soucièrent point de venir au camp.

avoit trouvé de certein, que au giet d'une pierre menue, entour son paveillon tenoient cil leur bordiaus à qui il avoit donné congié, et ou temps du plus grant meschief que l'ost eust onques esté.

Or revenons à nostre matière et disons ainsi, que un pou après ce que nous eussions pris Damiete, vindrent devant l'ost toute la chevalerie au soudanc, et assistrent nostre ost par devers la terre. Le roy et toute la chevalerie s'armèrent. Je, tout armé, alai parler au roy, et le trouvé tout armé séant sus une forme [1], et des preudommes chevaliers qui estoient de sa bataille, avec li touz armés. Je li requis que je et ma gent alissiens jusques hors de l'ost, pource que les Sarrazins ne se ferissent en nos heberges [2]. Quant mon seigneur Jehan de Biaumont oy ma requeste, il m'escria moult

[1] *Séant sus une forme* : monté sur un cheval de bataille. — [2] Ne vinssent nous attaquer dans nos quartiers.

fort. et me commanda, de par le roy, que je ne me partisse de ma herberge jusques à tant que le roy le me commenderoit. Les preudeshomes chevaliers qui estoient avec le roy, vous ai-je ramentu, pource que il en y avoit avec li viij, tous bons chevaliers qui avoient eu pris d'armes de sà mer et de là; et tiex chevaliers soloit l'en appeler chevalier. Le non de ceulz qui estoient chevaliers entour le roy, sont tiex : mon seigneur Geffroy de Sargines, mon seigneur Mahi [1] de Marley, mon seigneur Phelippe de Nanteul, mon seigneur Ymbert de Biau jeu, connestable de France, qui n'estoit pas là; ainçois estoit au dehors de l'ost, entre li et le mestre des arbalestriers * à tout le plus [2] des serjans à armes le roy, à

* Thibaut de Montléart eut cette qualité sous Saint Louis. Il est nommé entre les grands seigneurs du royaume dans un arrêt de l'an 1270, rapporté par du Tillet.

[1] *Mahi :* Mathieu. — [2] Avec la plus grande partie.

garder nostre ost, que les Turs n'i feissent doumage. Or avint que mons Gauchier d'Autreche se fist armer en son paveillon de touz poins, et quant il fu monté sus son cheval, l'escu au col, le hyaume en la teste, il fist lever les pans de son paveillon et feri des esperons pour aler aus Turs; et au partir que il fist de son paveillon, tout seul, toute sa mesnie [1] escria: Chasteillon. Or avint ainsi que, avant que il venist aus Turs, il chaï et son cheval li vola parmi le cors, et s'en ala le cheval couvert de ses armes à nos ennemis, pource que le plus des Sarrazins estoient montez sur jumens, et pour ce traït le cheval aus Sarrazins [2]. Et nous contèrent ceulz qui le virent, que quatre Turs vindrent par le seigneur Gaucher qui se gisoit par terre; et, au passer que il fesoient par devant li, li donnoient grant cops de leur maces là où il gisoit. Là

[1] *Mesnie* : maison, famille, vassaux. — [2] Le cheval se retira du côté des Sarrasins.

le rescourent le connestable de France et pluseurs des sergans le roy avec li qui le ramenèrent par les bras jusques à son paveillon. Quant il vint là, il ne pot parler ; pluseurs des cyrurgiens et des phisiciens de l'ost alèrent à li ; et pource que il leur sembloit que il n'i avoit point de peril de mort, il le firent seigner de ij bras. Le soir tout tart, me dit mon seigneur Aubert de Narcy que nous l'alissons veoir, pource que nous ne l'avions encore veu, et estoit home de grant non et de grant valeur. Nous entrames en son paveillon, et son chamberlanc nous vint à l'encontre pource que nous allissiens belement, et pource que nous ne esveillissiens son mestre. Nous le trouvames gisant sus couvertouers de menu vert *, et nous traïmes tout souef

* En ce temps-là, les couvertures de lits étaient ordinairement faites de peaux de prix, d'où vient que les auteurs les comptent parmi les plus riches meubles.

vers li [1], et le trouvames mort. Quant en le dit au roy, il respondi que il n'en vourroit mie avoir tiex mil, puis que il ne vousissent ouvrer de son commandement aussi comme il avoit fait.

Les Sarrazins à pié entroient toutes les nuiz en l'ost, et occioient les gens, là où il les trouvoient dormans: dont il avint que il occistrent la gaite [2] au seigneur de Courtenay, et le lessèrent gisant sur une table, et li copèrent la teste et l'emportèrent; et ce firent il pource que le soudanc donnoit de chascune teste des chrestiens j besant d'or. Et ceste persecucion avenoit pource que les batailles guetoient, chascun à son soir, l'ost, à cheval; et, quant les Sarrazins vouloient entrer en l'ost, il attendoient tant que les frains des chevaus et des batailles estoient passées; si se metoient en l'ost par darières les dos des che-

[1] Et nous nous approchâmes tout doucement de lui. — [2] *Gaite* : sentinelle.

vaus, et r'issoient avant que jours feust. Et pource ordena le roy que les batailles qui soloient [1] guietier à cheval, guietoient à pié; si que tout l'ost estoit asseur de nos gens qui guietoient [2], pource que il estoient espandu en tel manière que l'un touchoit à l'autre.

Après ce que ce fu fait, le roy ot conseil que il ne partiroit de Damiete, jusques à tant que son frère, le conte de Poitiers * seroit venu, qui amenoit l'arière-ban de

[1] *Soloient* : avaient coutume. — [2] De telle manière que toute l'armée se reposait sur la foi, etc.

* Vincent de Beauvais dit qu'Alphonse, comte de Poitiers, demeura en France avec Blanche, mère du Roi, pour gouverner le royaume durant son absence, et que, vers la fête de la Saint-Jean, l'an 1249, il se mit en chemin avec une puissante armée, s'embarqua à Aigues-Mortes, le lendemain de la Saint-Barthélemy, et arriva à Damiette, le dimanche avant la fête de Saint-Simon et Saint-Jude. Guillaume de Nangis dit la même chose.

France; et pource que les Sarrazins ne se ferissent par mi l'ost à cheval, le roys fist clorre tout l'ost de grans fossés, et sus les fossés gaitoient arbalestriers touz les soirs, et serjans, et aus entrées de l'ost aussi.

Quant la Saint-Remy fu passée, que en n'oy nulles nouvelles du conte de Poitiers, dont le roy et touz ceulz de l'ost furent à grant messaise [1]; car il doutoient que aucun meschief ne li feust avenu : lors je ramentu le legat comment le dien de Malrut nous avoit fait trois processions en la mer, par iij samedis, et devant le tiers samedi nous arivames en Cypre. Le legat me crut et fist crier les iij processions en l'ost par iij samedis. La première procession commença en l'ostel du légat, et alèrent au moustier Nostre-Dame en la ville; le quel moustier estoit fait en la mahommerie [*]

[1] *Messaise* : mal-aise, chagrin.

[*] *C'est-à-dire*, la mosquée. En 1219, lors de

des Sarrazins, et l'avoit le legat dedié en l'onneur de la mère Dieu. Le legat fist le sermon par ij samedis. Là fu le roy et les riches homes de l'ost, aus quiex le legat donna grant pardon.

Dedans le tiers samedi vint le conte de Poitiers, et ne fu pas mestier que il feust avant venu; car dedans les iij samedis fu si grant baquenas [1] en la mer devant Damiete, que il y ot bien xij vins vessiaus, que grans que petiz, brisiez et perdus à tout les gens qui estoient dedans, noyez et perdus; dont, se le conte de Poitiers feust avant venu, et il et sa gent eussent esté touz confondus.

Quant le conte de Poitiers fu venu, le

la seconde prise de Damiette, ce temple des infidèles avait été changé par le légat en une église, sous l'invocation de Notre-Dame, comme nous l'apprend Jacques de Vitry. Guillaume Guïart, dans ses *rayaux Lignages*, rapporte qu'en 1249, saint Louis, ou plutôt le légat, le fit dédier de rechef sous le nom de Notre-Dame.

[1] *Baquenas* : tempête.

roy manda touz ses barons de l'ost, pour savoir quel voie il tendroit, ou en Alixandre [1], ou en Babiloine ; dont il avint ainsi que le bon conte Pierre de Bretaingne et le plus des barons de l'ost s'acordèrent que le roy alast assieger Alixandre; que [2] devant la ville avoit bon port, là où les nez arrivent, qui apportent les viandes en l'ost. A ce fu le conte d'Artois contraire, et dit ainsi : que il ne s'acorderoit jà que en l'alast mais que en Babiloine, pource que c'estoit le chief de tout le royaume d'Égypte; et dit ainsi que qui vouloit tuer premier la serpent, il li devoit esquacher le chief [3]. Le roy lessa touz les autres conseulz [4] de ses barons, et se tint au conseil de son frère.

En l'entré des advens se esmut le roy et l'ost pour aler vers Babiloine, ainsi comme le conte d'Artois l'avoit loé. Assez près

[1] *Alixandre* : Alexandrie. — [2] *Que* : car. — [3] Il lui devait écraser la tête. — [4] *Conseulz* : conseils.

de Damiete trouvames un flum [1] qui issoit de la grant riviere; et fu ainsi acordé que l'ost séjourna j jour pour boucher ledit braz, par quoy en peust passer. La chose fu faite assez legierement; car l'en boucha ledit bras rez à rez [2] de la grant riviere. A ce flum passer envoia le Soudanc v. c de ses chevaliers, les miex montez que il pot trouver en tout son host, pour aidier [3] l'ost le roy, pour delaier nostre alée [4].

Le jour de la saint Nicholas, commenda le roy que il s'atirassent pour chevaucher, et deffendi que nulz ne feust si hardi que il poinsist [5] à ces Sarrazins qui venus es-

[1] *Flum* : fleuve, courant d'eau. — [2] *Rez à rez*: à la hauteur.— [3] Lisez *hardier* ou *hardoier*, c'est-à-dire *harceler* ; cependant l'édition de du Cange porte : que fist le souldan ? il envoya devers le roy, cuidant le faire par cautelle, cinq cens de ses chevaliers des mieulx montez qu'il sçeut choisir, disans au roy qu'ils estoient venus pour le secourir, lui et tout son ost, mais c'étoit seulement pour delaier nostre venue.— [4] Pour mettre un délai à notre passage. — [5] *Poinsist* : combattit.

toient. Or avint que, quant l'ost s'esmut pour chevaucher, et les Turs virent que l'en ne poindrent pas à eulz, et sorent par leur espies [1] que le roy l'avoit deffendu, il s'enhardirent et assemblèrent aus Templiers, qui avoient la première bataille [2]; et l'un des Turs porta j des chevaliers du Temple à terre, tout devant les piez du cheval, frère Renaut de Bichiers qui estoit lors marechal du Temple. Quant il vit ce, il escria à ses frères : « Or à eulz, de par » Dieu; car ce ne pourroie je plus souffrir. » Il feri des esperons et tout l'ost aussi : les chevaus à nos gens estoient frez, et les chevaus aus Turs estoient jà foulez; dont je oy recorder que nul n'en y avoit eschappé, que touz ne feussent mort; et pluseurs d'eulz en estoient entré ou flum et furent noyez.

Il nous couvient premièrement parler du flum qui vient de Egypte et de Paradis terrestre; et ces choses vous ramentoif je pour

[1] Et surent par leurs espions.— [2] *Bataille* : Bataillon.

vous fere entendant aucunes choses qui affièrent à ma matiere. Ce fleuve est divers de toutes autres rivières; car quant viennent les autres rivières aval, et plus y chieent de petites rivières et de petiz ruissiaus; et en ce flum n'en chiet nulles : aincois avient ainsi que il vient tout en j chanel [1] jusques en Egypte, et lors gete de li ses branches qui s'espandent parmi Egypte. Et quant ce vient après la Saint-Remy, les vij rivières s'espandent par le païs et cuevrent les terres pleinnes; et quant elles se retraient, les gaungneurs [2] vont chascun labourer en sa terre à une charue sanz rouelles; de quoy il treuvent dedens la terre les fourmens, les orges, les comminz [3], le ris, et vivent si bien que nulz n'i sauroit qu'amender [4]; ne ne scet l'en dont celle treuve [5] vient, mez que de la volenté Dieu; et, se ce n'estoit, nulz biens ne venroient ou païs pour la

[1] *Chanel* : canal. — [2] *Gaungneurs :* cultivateurs. — [3] *Comminz* : cumins. — [4] *Qu'amender* : que faire plus. — [5] *Treuve* : trouvaille.

grant chaleur du solleil qui ardroit tout, pource que il ne pluet nulle foiz ou payz. Le flum est tousjours trouble, dont ceulz du païs, qui boire en welent, vers le soir le prennent et esquachent [1] iiij amendes ou quatre fèves; et lendemain est si bone à boire que rien n'i faut [2]. Avant que le flum entre en Egypte, les gens qui ont acoustumé à ce faire, getent leur roys [3] desliées parmi le flum, au soir; et, quant ce vient au matin, si treuvent en leur royz cel avoir de poiz [4] que l'en aporte en ceste terre, c'est à savoir gingimbre, rubarbe, lignaloecy [5] et canele; et dit l'en que ces choses viennent de paradis terrestre, que le vent abat des arbres qui sont en paradis, aussi comme le vent abat en la forest en cest païs le bois sec; et ce qui chiet du bois sec ou flum, nous vendent les marcheans en ce païz. L'yaue du flum est de tel nature, que

[1] *Esquachent* : écrasent. — [2] *Faut* : manque. [3] *Roys* : rets, filets. — [4] Ces marchandises qu'on vend au poids. — [5] *Lignaloecy* : bois d'aloës, *lignum aloeci* en latin.

quant nous la pendion en poz de terre blans que l'en fet ou païs *, aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou chaut du jour aussi froide comme de fonteinne. Il disoient ou païs que le soudanc de Babiloine avoit mainte foiz essaié dont le flum venoit, et y envoioit gens qui portoient une maniere de pains que l'en appelle béquis [1], pource que il sont cuis par ij foiz, et de ce pain vivoient tant que il revenoient arières au Soudanc; et raportoient que il avoient cerchié [2] le flum et que il estoient venus à un grant tertre de roches taillées, là où nulz n'avoit pooir de monter; de ce tertre cheoit le flum, et leur sembloit que il y eust grant foison d'arbres

* Ces pots, dont l'usage est général en Orient, et en Espagne, étaient, il y a quelques années, employés seulement dans les cabinets de physique. Depuis deux ans on en fabrique en France, et ils sont connus sous leur nom espagnol d'*alcarazas*.

[1] *Béquis* : biscuits.— [2] *Cerchié* : cherché.

en la montaigne en haut; et disoient que il avoient trouvé merveilles de diverses bestes sauvages et de diverses façons, lyon, serpens, oliphans [1], qui les venoient regarder dessus la rivière de lyaue, aussi comme il aloient à mont.

Or revenons à nostre première matière et disons ainsi que, quant le flum vient en Égypte, il gete ses branches aussi comme j'é jà dit devant. L'une de ses branches va en Damiete, l'autre en Alixandre; la tierce à Atenes *, la quarte à Raxi **; *et à celle branche qui va à Rexi vint le roy de France*

[1] *Oliphans* : éléphants.

* Tous les historiens qui rapportent ce passage, nomment cette rivière *Thanis*, qui est le nom de la branche du Nil qui passe par un endroit du même nom. C'est la branche que les anciens appelaient Pélusiaque.

** Ce qui suit en lettres italiques a été tiré du manuscrit de Lucques, page 48, ligne 14, pour remplir la lacune qui était visible en cet endroit, du manuscrit de l'ouvrage du sire de Joinville, que nous suivons.

Le sire de Joinville parait désigner par nom

à tout son ost, et si se logea entre le fleuve de Damiette et celuy de Rexi; et toute la puissance du soudam se logèrent sur le fleuve de Rexi d'autre par, devant nostre ost, pour nous deffendre le passage; la quelle chose leur estoit legière; car nulz ne pooit passer ladite yaue par devers eulz se nous ne la passions à nou [1].

Le roy ot conseil que il feroit faire une chauciée par mi la rivière pour passer vers les Sarrazins. Pour garder ceulz qui ouvroient [2] à la chauciée, et fist faire le roy ij beffrois que l'en appelle chas-chastiau*; car il avoit ij chastiaus devant

la branche de Damiette dont il vient de parler.

[1] *A nou* : à la nage. — [2] *Ouvroient* : travaillaient.

* Galeries couvertes, flanquées de tours, le tout de bois de charpente et roulant sur quatre roues. De là les soldats lançaient des flèches, des balles de plomb, et des pierres. Afin que le feu grégeois ne leur pût nuire, on les couvrait de cuirs de bœuf ou de cheval bouillis.

les chas * et ij massons darières les chastiaus, pour couvrir ceulz qui guieteroient, pour les copz des engins [1] aus Sarrazins, les quiex avoient xvj engins touz drois. Quant nous venimes là, le roy fist faire xviij engins, dont Jocelin de Cornaut estoit mestre engingneur [2]. Nos engins getoient au leur, et les leurs aus nostres; mès onques n'oy dire que les nostres feissent biaucop. Les frères le roy guitoient de jours, et nous li autre chevalier guetion de nuit les chaz : nous venimes la semainne devant Nouël. Maintenant que les chaz furent faiz, l'en emprist à fere la chauciée, et pource que li roy ne vouloit que les Sarrazins blesassent ceulz qui portoient la terre, les quiex traioient à nous de visée

* Autre machine couverte qu'on attachait aux murailles pour les saper, combler les fossés et faire avancer les beffrois.

[1] *Engins* : machine de guerre. — [2] *Engingneur* : ingénieur.

parmi le flum. A celle chauciée faire furent aveuglez [1] le roy et touz les barons de l'ost; car pource que il avoient bouché l'un des bras du flum, aussi comme je vous ai dit devant (lequel firent legièrement, pource que il pristrent à boucher là où il partoit du grant flum); et par cesti fait cuidièrent il boucher le flum de Raxi qui estoit jà parti du grant fleuve bien demi lieue aval. Et pour destourber la chauciée [2] que le roy fesoit, les Sarrazins fesoient fere caves en terre par devers leur ost; et si tost comme le flum venoit aus caves, le flum se flatissoit ès caves dedens, et refaisoit une grant fosse; dont il avenoit ainsi que tout ce que nous avions fait en iij semainnes, il nous deffesoient tout en j jour, pource que tout ce que nous bouchions du flum devers nous, il r'élargissoient devers eulz pour les caves que il fesoient.

[1] Agirent en aveugles. — [2] Empêcher la construction de la chaussée.

Pour le soudanc qui estoit mort et de la maladie que il prist devant Hamant la cité, il avoient fait chevetain d'un Sarrazin qui avoit à non Scecedine le filz au Seic [1]. L'en disoit que l'emperiere Ferris [*] l'avoit fait chevalier. Celi manda à une partie de sa gent que il venissent assaillir nostre ost par devers Damiete, et il si firent; car il alèrent passer à une ville qui est sur le flum de Rixi, qui a non Sorme-

[1] *Scecedine le filz au Seic* : ce chef se nommait *Fakr-eddin*.

[*] Fréderic II. Nous lisons que saint Louis refusa aux prières des siens, de faire chevalier un Sarrazin qui avait tué le sultan, leur disant pour excuse, *absit à me, ut vel pro servandâ vitâ, vel morte declinandâ, quemcumque à christianâ religione alienum, baltheo militari donare velim*. (*Walding. Ann.* 1254, *n.* 26.) Quant à Fakr-eddin, qui est ce Sarrazin dont parle le sire de Joinville, s'il reçut l'ordre de chevalerie de Fréderic, il faut qu'il lui ait été conféré durant les trèves que cet empereur fit avec les Sarrazins et lorsqu'il se fit couronner dans Jérusalem, l'an 1229.

sac. Le jour Noël, moy et mes chevaliers mangions avec mon seigneur Pierre d'Avalon*. Tandis que nous mangion, il vindrent, ferant des esperons, jusques à nostre ost, et occistrent plusieurs povres gens qui estoient alez au chans à pié. Nous nous alames armer. Nous ne sceumes onques si tost revenir que nous trouvames mon seigneur Perron nostre oste, qui estoit au dehors de l'ost, qui en fu alé après les Sarrazins : nous ferimes des esperons après, et les rescousismes aus Sarrazins [1] qui l'avoient tiré à terre ; et li et son frère le seigneur du Val arières en remenames en l'ost. Les Templiers qui estoient venus au cri, firent l'arrière-garde bien et hardiement. Les Turs nous vindrent hardoiant [2] jusques en nostre ost, pour ce commanda le roy que l'en

* Ailleurs il appelle ce chevalier son cousin.

[1] Les secourûmes contre les Sarrasins. — [2] *Hardoiant* : harcelant.

coussit [1] nostre ost de fossés par devers Damiete jusques au flum de Rexi.

Scecedins, que je vous ai devant nommé le chievetain des Turs, se estoit le plus prisié [2] de toute la Paennime. En ses banières portoit les armes l'Empereur * qui l'avoit fait chevalier; sa banière estoit bandée, et une des bandes estoient les armes de l'Empereur qui l'avoit fait chevalier; en l'autre estoient les armes le soudanc de Haraphe; en l'autre bande estoient les au soudanc de Babiloine. Son nom estoit Secedin le filz Seic; ce vaut autant à dire comme le veel [3] le filz au veel. Son nom

[1] C'est-à-dire *fermât*. Le mot *conssit* du texte est probablement une faute de copiste pour *clousit*.

* Il résulte de ce passage que les armoiries étaient en usage parmi les Mahométans, et que leurs sultans les faisaient empreindre dans leurs bannières.

[2] *Prisié* : prisé, estimé. — [3] *Veel* : vieux.

estoit Secedin le fils Seic; ce vaut autant à dire comme le veel[1] le filz au veel. Son non tenoient il à moult grant chose en la Paiennime; car ce sont les gens ou monde qui plus honneurent gens anciennes, puis que il est ainsi que Dieu les a gardés de vilain reproche jusques en leur vieillesce. Secedin, ce vilin Turc, aussi comme les espies le roy le raportèrent, se vanta que il mangeroit, le jour de la feste saint Sébastien, ès paveillonz le roy.

Le roy qui sot ces choses, atira son host en tel maniere que le conte d'Artois son frère garderoit les chaz et les engins; le roy et le conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cecile, furent establiz à garder l'ost par devers Babiloinne; et le conte de Poitiers et nous, de Champaingne, garderions l'ost par devers Damiete. Or avint ainsi que le prince des Turs devant nommé, fist passer sa gent en l'ille qui est entre le flum de

[1] *Veel* : vieux.

Damiete et le flum de Rexi, là où nostre ost estoit logié; et fist ranger ses batailles dès l'un des fleuves jusques à l'autre. A celle gent assembla le roy de Sezile et les desconfist. Moult en y ot de noiez en l'un fleuve et en l'autre; et toutes voies en demoura il grant partie aus quiex en n'osa assembler, pource que les engins des Sarrazins getoient parmi les ij fleuves. A l'assembler que le roy de Cezile fist aus Turs, le conte Gui de Forez tresperça l'ost des Turs à cheval, et assembla li et ses chevaliers à une bataille de Sarrazins serjans qui le portèrent à terre, et ot la jambe brisiée; et ij de ses chevaliers le ramenèrent par les bras. A grant peinne firent traire le roy de Sezile du péril là où il estoit, et moult fu prisié de celle journée.

Les Turs vindrent au conte de Poitiers et à nous, et nous leur courumes sus et les chassames grant piesce; de leur gens y ot occis, et revenimes sanz perdre. J soir avint, là où nous guietions les chas-chas-

tiaus de nuit, que il nous avièrent un engin que l'en appèle perrière, ce que il n'avoient encore fait, et mistrent le feu gregoiz * en la fonde de l'engin. Quant mon

* Ce feu est appelé grégeois (grec), parce qu'il fut inventé chez les Grecs par Callinique, architecte, natif d'Héliopolis, ville de Syrie, sous Constantin le barbu. Les Grecs furent long-temps les seuls d'entre tous les peuples qui en conservèrent l'usage, qu'ils ne communiquèrent que rarement à quelques-uns de leurs alliés. Ils s'en servaient sur mer de deux façons, la première en emplissant des brûlots, de ce feu, qu'ils envoyaient au milieu des flottes ennemies; la seconde, en mettant sur la proue de leurs navires de courses de grands tuyaux de cuivres, avec lesquels ils soufflaient ce feu dans les vaisseaux ennemis. Sur terre, des soldats, portant des tubes de cuivre, soufflaient de même le feu grégeois contre leurs adversaires. On lançait aussi contre les machines des traits aigus, entourés d'étoupes, ou des vases remplis de ce feu, qui se brisaient dans leur chute. L'eau ne pouvait l'éteindre; il n'y avait que le vinaigre, le sable et l'urine qui en eussent le pouvoir.

seigneur Gautier du Cureil le bon chevalier qui estoit avec moy, vit ce, il nous dit ainsi : « Seigneurs, nous sommes ou plus » grant péril que nous feussions onques » mais; car, se il ardent nos chastiaus et » nos demeures, nous sommes perdu et » ars; et, se nous lessons nos deffenses que » l'en nous a baillées à garder, nous » sommes honnis; dont nulz de cest peril » ne nous peut deffendre fors que Dieu. » Si vous loe et conseille que toutes les » foiz que il nous geteront le feu, que » nous nous metons à coutes[1] et à genoulz, » et prions Nostre Seigneur que il nous gete » de ce peril. » Si tost comme il getèrent le premier cop, nous nous meismes à coutes et à genoulz, ainsi comme il nous avoit enseigné. Le premier cop que il getèrent vint entre nos ij chas-chastelz, et chaï en la place devant nous que l'ost avoit fait pour boucher le fleuve. Nos esteingneurs

[1] *Coute* : coude.

furent appareillé pour estraindre le feu ; et pource que les Sarrazins ne pooient trère à eulz, pour les ij. eles des paveillons que le roy y avoit fait faire, il traioient tout droit vers les nues, si que li pylet [1] leur cheoient tout droit vers eulz. La manière du feu gregois estoit tele, que il venoit bien devant aussi gros comme un tonnel de verjus, et la queue du feu qui partoit de li, estoit bien aussi grant comme un grant glaive; il faisoit tele noise au venir, que il sembloit que ce feust la foudre du ciel; il sembloit un dragon qui volast par l'air, tant getoit grant clarté, que l'on véoit par mi l'ost comme se il feust jour, pour la grant foison du feu qui getoit la grant clarté. iij foiz nous getèrent le feu gregois, celi soir, et le nous lancèrent iiij foiz à l'arbalestre à tour. Toutes les foiz que nostre saint roy ooit que il nous getoient le feu grejois, il se vestoit en son lit

[1] *Pylet* : dards.

et tendoit ses mains vers Nostre Seigneur, et disoit en plourant : Biau sire » Diex, gardez moy ma gent; » et je croi vraiement que ses prières nous orent bien mestier au besoing [1]. Le soir, toutes les foiz que le feu estoit cheü, il nous envoioit j de ses chamberlans pour savoir en quel point nous estions, et se le feu nous avoit fait point de doumage. L'une des foiz que il nous getèrent, si chei en coste le chat-chastel que les gens mons de Courcenay gardoient, et feri en la rive du flum. A tant ès vous [2] un chevalier qui avoit non Laubigoiz : « Sire, fist il à moy, » se vous ne nous aidiés, nous sommes » touz ars; car les Sarrazins ont tant trait » de leur pyles, que il a aussi comme une » grant haye qui vient ardant vers nostre » chastel. » Nous saillimes sus et alames là, et trouvames que il disoit voir. Nous es-

[1] Nous servirent bien au besoin. — [2] *A tant ès vous* : alors voici, voilà.

teingnimes le feu, et avant que nous l'eussions estaint, nous chargèrent les Sarrazins touz de pyles que il traioient au travers du flum.

Les frères le roy gaitoient les chas-chastiaus en haut, pour traire aus Sarrazins des arbalestres de quarriaus [1] qui aloient par mi l'ost aus Sarrazins. Or avoit le roy ainsi atiré que, quant le roy de Sézile guietoit de jour les chas-chastiaus, et nous les devions guieter de nuit. Celle journée que le roy guieta de jour, et nous devions guieter la nuit, et nous estions en grant messaise de cuer, pource que les Sarrazins avoient tout confroissié [2] nos chas-chastiaus; les Sarrazins amenèrent la perrière de grant jour, ce que il n'avoient encore fet que de nuit, et getèrent le feu gregois en nos chas-chastiaus. Leur engins avoient si acouplez aus chauciées que l'ost avoit

[1] *Quarriaus* : traits à pointe quadrangulaire. — [2] *Confroissié* : fracassé.

fait pour boucher le flum, que nulz n'osoit aler aus chas-chastiaus, pour les engins qui getoient les grans pierres, et cheoient en la voie; dont il avint ainsi que nos ij chastiaus furent ars : dont le roy de Sézile estoit si hors du sens, que il se vouloit aler ferir ou feu pour estaindre; et, ce [1] il en fu couroucié, je et mes chevaliers en loames Dieu; car, se nous eussions guietié le soir, nous eussions esté tous ars.

Quant le roy vit ce, il envoia querre touz les barons, et leur pria que chascun li donnast du merrien [2] de ses nez, pour faire un chat [3] pour boucher le flum; et leur moustra que il véoient bien que il n'i avoit boiz dont en le peut faire, se ce n'estoit du merrien des nez qui avoient amené nos harnois à mont. Il en donnèrent ce què chascun voult; et quant ce chat fu fait, le merrien fu prisé à x mille livres et plus.

[1] Lisez : *et se.* — [2] *Merrien :* merrain, bois de charpente. — [3] *Chat :* digue, gare.

Le roy vit aussi que l'en ne bouteroit le chat avant en la chauciée jusques à tant que le jour venroit que le roy de Sézile devoit guietier, pour restorer la mescheance [1] des autres chas-chastiaus qui furent ars à son guiet. Ainsi comme l'en l'ot atiré, ainsi fu fait; car si tost comme le roy de Sézile fu venu à son gait, il fist bouter le chat jusques au lieu là où les ij autres chas-chastiaus avoient esté ars. Quant les Sarrazins virent ce, il atirèrent que touz leurs xvj engins geteroient sur la chauciée là où le chat estoit venu. Et quant il virent que nostre gent redoutoient à aler au chat, pour les pierres des engins qui chéoient sur la chauciée par où le chat estoit venu, il amenèrent la perrière, et getèrent le feu grejois ou chat et l'ardirent tout. Ceste grant courtoisie fist Dieu à moy et à mes chevaliers;

[1] *Mescheance :* mauvais état.

car nous eussions le soir gueté en grant péril, aussi comme nous eussiens fait à l'autre guiet, dont je vous ai parlé devant.

Quant le roy vist ce, il manda touz ses barons pour avoir conseil. Or acordèrent entre eulz que il n'auroient pooir de faire chauciée, par quoy il peussent passer par devers les Sarrazins; pource que nostre gent ne savoient tant boucher d'une part, comme il en desbouchoient d'autre. Lors dit le connestable mon seigneur Hymbert de Biau jeu au roy, que un Béduyn estoit venu, qui li avoit dit que il enseigneroit j bon gué, mès que l'en li donnast cinq cens besans. Le roy dit que il s'acordoit que en li donnast; mès que il tenist verité de ce que il prometoit. Le connestable en parla au Béduyn, et il dit que il n'en enseigneroit jà gué, se l'en ne li donnoit les deniers avant. Acordé fu que l'en les li bailleroit, et donnés li furent.

Le roy atira que le duc de Bourgoingne et les riches homes d'outre mer qui estoient

en l'ost, guieteroient l'ost, pource que l'en n'i feist doumage; et que le roy et ses iij frères passeroient au gué là où le Béduyn devoit enseigner. Ceste emprise fu atirée à passer [1], le jour de quaresme prenant, à laquelle journée nous venimes au gué le Béduyn. Aussi comme l'aube du jour aparoit, nous nous atirames de touz poins; et quant nous feusmes atirés, nous en alames ou flum, et furent nos chevaus à nou. Quant nous feusmes alés jusques en mi le flum, si trouvames terre, là où nos chevaus pristrent pié; et sur la rive du flum trouvames bien iij. c Sarrazins touz montés sur leur chevaus. Lors diz je à ma gent : « Seigneurs, ne regardez qu'à » main senestre; pource que chascun i tire, » les rives sont moillées, et les chevaus » leur chéent sur les cors et les noient ». Et il estoit bien voir que il en y ot des noiés au passer, et entre les autres fu naié

[1] Cette entreprise fut préparée pour être exécutée.

mon seigneur Jehan d'Orliens [1], qui portoit banière à la voivre [2]. Nous acordames en tel manière que nous tournames encontremont l'yaue et trouvames la voie essuyée, et passames en tel manière, la merci Dieu, que onques nul de nous n'i chei; et maintenant que nous feumes passez, les Turs s'en fouirent.

L'en avoit ordenné que le Temple feroit l'avant-garde, et le conte d'Artois auroit la seconde bataille après le Temple. Or avint ainsi que si tost comme le conte d'Artois ot passé le flum, il et toute sa gent férirent aus Turs qui s'en fuioient devant eulz. Le Temple li manda que il leur fesoit grant vileinnie, quant il devoit aler après eulz et il aloit devant; et li prioient que il les lessast aler devant, aussi comme il avoit acordé par le roy. Or avint ainsi que le conte d'Artois ne leur osa respondre, pour mon seigneur Fourcaut du

[1] *Orliens* : Orléans. — [2] *Banière à la voivre:* Bannière à la vivre, terme de blason.

Merle qui le tenoit par le frain ; et ce Foucaut du Merle qui moult estoit bon chevalier, n'oioit choses que les Templiers deissent au conte, pource que il estoit seurs [1], et escrioit : « or à eulz, or à eulz ». Quant les Templiers virent ce, il se pensèrent que il seroient honniz, se il lessoient le conte d'Artois aler devant eulz ; si férirent des esperons, qui plus plus et qui miex miex, et chassèrent les Turs, qui s'enfuoient devant eulz tout parmi la ville de la Massourre [2] jusques aus chans par devers Babiloine. Quant il cuidèrent retourner arières, les Turs leur lancèrent

[1] *Seurs* : sourd.

[2] Mansourah, ville d'Égypte située sur le Nil, dans l'endroit où la branche orientale de ce fleuve est subdivisée en deux branches, dont l'une passe à l'occident, devant Damiette, et l'autre va à Achmoun. Le sultan Malek-Kamel, après la prise de Damiette par les croisés, en 1219, fit bâtir cette ville, qui se trouve entre le Caire et Damiette, afin d'empêcher les Francs d'avancer davantage dans l'Égypte.

trefz [1] et merrien par mi les rues qui estoient estroites. Là fu mort le conte d'Artois, le sire de Couci que l'en apeloit Raoul *, et tant des autres chevaliers que il furent esmé [2] à iij c. Le Temple, ainsi comme l'en me dit, y perdit xiiij xx homes armés et touz à cheval.

Moy et mes chevaliers acordames que nous irions sus courre à plusieurs Turs qui chargeoient leur harnois à main senestre en leur ost, et leur courumes sus. En dementres que nous les chacions par mi l'ost, je resgardai j Sarrazin qui montoit sur son cheval, un sien chevalier li tenoit le frain. Là où il tenoit ses ij mains à sa selle pour monter, je li donné

[1] *Trefz* : traits.

* Raoul II, fils d'Enguerrand III, et petit-fils de Raoul I. On trouve dans les manuscrits du Roi une chanson de lui, que M. Auguis (*Poëtes françois avant Malherbe*, t. II, p. 30) a fait imprimer.

[2] *Esmé* : estimé

de mon glaive par desous les esseles et le getai mort; et, quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur et son cheval, et m'apoia [1], au passer que je fis, de son glaive entre les ij espaules et me coucha sur le col de mon cheval, et me tint si pressé que je ne pouoie traire m'espée que j'avoie ceinte; si me couvint traire l'espée qui estoit à mon cheval : et quant il vit que j'oz m'espée traite, si tira son glaive à li et me lessa.

Quant moy et mes chevaliers venimes hors de l'ost aus Sarrazins, nous trouvames bien vj. m Turs par esme, qui avoient lessiées leur herberges et se estoient trait aus chans; quant il nous virent, il nous vindrent sus courre et occistrent mon seigneur Hugue de Trichastel, seigneur de Conflans, qui estoit avec moy à banière. Moy et mes chevaliers ferimes des esperons et alames rescourre mon seigneur

[1] *Apoia* : appuya.

Raoul de Wanon qui estoit avec moy, que il avoient tiré à terre. En dementières que je en revenoie, les Turs m'apuièrent de leur glaives; mon cheval s'agenoilla pour le fez [1] que il senti, et je en alé outre parmi les oreilles du cheval, et resdrecai mon escu à mon col et m'espée en ma main; et mon seigneur Erart de Severey [2], que Dieu absoille, qui estoit entour moy, vint à moy et nous dit que nous nous treissions emprès une meson deffaite [3], et illec attenderions le roy qui venoit. Ainsi comme nous en alions à pié et à cheval, une grant route [4] de Turs vint hurter à nous, et me portèrent à terre et alèrent par desus moy, et volèrent mon escu de mon col; et quant il furent outre passez, mon seigneur Erart de Syverey revint sur moy et m'emmena, et en alames jusques aus murs

[1] *Fez* : poids. — [2] L'édition de du Cange porte : *Errart d'Esmeray*. — [3] Que nous nous retirassions auprès d'une maison ruinée. — [4] *Grant route* : grande troupe.

de la meson deffète; et illec revindrent à nous mon seigneur Hugues d'Escoz [1], mon seigneur Ferri [2] de Loupey, mon seigneur Renaut de Menoncourt. Illec les Turs nous assailloient de toutes pars; une partie d'eulz entrèrent en la meson deffete, et nous piquoient de leur glaives par desus [3]. Lors me dirent mes chevaliers que je les preisse par les frains, et je si fis pource que les chevaus ne s'en fouïssent; et il se deffendoient des Turs si vigueureusement, car il furent loez de touz les preudommes de l'ost, et de ceulz qui virent le fait et de ceulz qui l'oirent dire. Là fu navré [4] mon seigneur Hugue d'Escoz de iij glaives ou visage, et mon seigneur Raoul et mon seigneur Ferri de Loupey d'un glaive parmi les espaules; et fut la plaie si large que le sanc li venoit du cors aussi comme

[1] Édition de du Cange : *Hugues d'Escossé.* — [2] *Ferri* : Frédéric. — [3] Par-dessus les murs, *ou* dans les parties supérieures du corps, au visage, aux épaules. — [4] *Navré* : blessé.

le bondon d'un tonnel. Mon seigneur Erart de Syverey fu feru d'une espée par mi le visage, si que le nez li chéoit sus le lèvre; et lors il me souvint de mon seigneur saint Jaque : « Biau sire saint Jaque, que j'ai » requis, aidiés moy et secourez à ce be- » soing ». Maintenant que j'oi faite ma prière, monseigneur Erart de Syverey me dit : « Sire, se vous cuidiés que moy ne » mes hers [1] n'eussions reprouvier[2], je vous » iroie querre secours au conte d'Anjou que » je voi là en mi les chans. Et je li dis : Mes- » sire Erart, il me semble que vous feriés » vostre grant honeur, se vous nous aliés » querre aide pour nos vies sauver, car la » vostre est bien en avanture »; et je disoie bien voir, car il fu mort de celle bleceure. Il demanda conseil à touz nos chevaliers qui là estoient, et touz li louèrent ce que je li avoie loé; et quant il oy ce, il me pria que je li lessasse aler son cheval que

[1] *Hers* : héritiers. — [2] *Reprouvier :* reproche.

je li tenoie par le frain avec les autres, et je si fiz. Au conte d'Anjou vint et li requist que il me venist secourre moy et mes chevaliers. Un riche homme qui estoit avec li li desloa; et le conte d'Anjou li dit que il feroit ce que mon chevalier li requeroit : son frain tourna pour nous venir aidier, et pluseurs de ses serjans férirent des esperons. Quant les Sarrazins les virent, si nous lessièrent. Devant ces sergans vint mons Pierre de Alberive l'espé ou poing; et quant il virent que les Sarrazins nous eurent lessiés, il courut sur tout plein de Sarrazins qui tenoient mons Raoul de Vaunou et le rescoy [1] moult blecié.

Là où je estoie à pié et mes chevaliers, aussi blecié comme il est devant dit, vint le roy à toute sa bataille, à grant noyse et à grant bruit de trompes et nacaires, et se aresta sur un chemin levé : mès onques si bel armé ne vi, car il paroit desur toute sa gent dès les espaules en amon, j heaume

[1] *Rescoy* : secourut.

doré en son chief, une espéc d'Alemaingne en sa main. Quant il fu là haresté, ses bons chevaliers que il avoit en sa bataille, que je vous ai avant nommez, se lancèrent entre les Turs, et pluseurs des vaillans chevaliers qui estoient en la bataille le roy. Et sachiés que ce fu j très biau fait d'armes; car nulz n'i traioit ne d'arc ne d'arbalestre *, ainçois estoit le fereis [1] de maces et d'espées, des Turs et de nostre gent, qui touz estoient mellez. Un mien escuier qui s'en estoit fui à tout ma banière et estoit revenu à moy, me bailla j mien ron-

* On n'a jamais réputé parmi les Français, pour une action de valeur, de tuer son ennemi avec l'arc ou l'arbalête; on ne faisait état que des coups de main, d'épées ou de lances; et c'est pour cela qu'on interdit, avec le temps, l'usage des arbalètes ainsi que des flèches empoisonnées. L'empereur Conrad fut un des princes chrétiens qui, les premiers, en interdirent l'usage.

[1] *Fereis* : action de frapper.

cin [1] sur quoy je monté, et me traïs vers le roy tout coste à coste. En dementres que nous estiens ainsi, mon seigneur Jehan de Waleri le preudome vint au roy, et li dit que il looit que il se traisist à main destre sur le flum, pour avoir l'aide du duc de Bourgoingne et des autres qui gardoient l'ost que nous avions lessié, et pource que ses serjans eussent à boire; car le chaut estoit jà grant levé. Le roy commanda à ses serjans que il li alassent querre ses bons chevaliers que il avoit entour li de son conseil, et les nomma touz par leur non. Les serjans les alèrent querre en la bataille, où le hutin [2] estoit grant d'eulz et des Turs. Il vindrent au roy, et leur demanda conseil; et il distrent que mon-seigneur Jehan de Waleri le conseilloit moult bien; et lors commanda le roy au Gonfanon saint Denis [3] et à ses banières,

[1] *Roncin* : cheval. — [2] *Hutin* : combat. — [3] L'oriflamme et celui qui la portait.

qu'il se traisissent à main destre vers le flum. A l'esmouvoir l'ost le roy, r'ot grant noise de trompes et de cors Sarrazinnois. Il n'ot guières alé, quant il ot pluseurs messages du conte de Poitiers son frère, du conte de Flandres et de pluseurs autres riches hommes qui illec avoient leur batailles, qui touz li prioient que il ne se meust; car il estoient si pressé des Turs que il ne le pooit suivre. Le roy rapella touz ses preudommes chevaliers de son conseil, et touz li loèrent que il attendit; et j pou après mons Jehan de Waleri revint, qui blasma le roy et son conseil de ce que il estoient en demeure [1]. Après tout son conseil li loa que il se traisist sur le flum, aussi comme le sire de Waleri li avoit loé. Et maintenant le connestable mon seigneur Hymbert de Biau jeu vint à li, et li dit que le conte d'Artois son frère se deffendoit en une meson

[1] *Demeure* : retard.

à la Massoure, et que il l'alast secourre. Et le roy li dit : « Connestable, alés devant et » je vous suivré ». Et je dis au connestable que je seroie son chevalier, et il m'en mercia moult. Nous nous meismes à la voie pour aler à la Massoure. Lors vint un serjant à mace au connestable, tout effrayé, et li dit que le roy estoit arresté, et les Turs s'estoient mis entre li et nous. Nous nous tornames, et veismes que il en y avoit bien mil et plus entre li et nous, et nous n'estions que vj. Lors dis je au connestable : « sire, nous n'avons pooir d'aler » au roy par mi ceste gent, maiz alons » amont et metons cest fossé que vous » veez devant vous, entre nous et eulz, et » ainsi pourrons revenir au roy ». Ainsi comme je le louai le connestable le fist; et sachiez que, se il se feussent pris garde de nous, il nous eussent touz mors [1], mèz il entendoient [2] au roy et aus autres grosses

[1] *Mors* : tués.— [2] Mais ils donnaient toute leur attention.

batailles, parquoy il cuidoient que nous feusson des leur.

Tandis que nous revenions aval pardessus le flum, entre le ru et le flum, nous veimes que le roy estoit venu sur le flum, et que les Turs en amenoient les autres batailles le roy, ferant et batant de maces et d'espées, et firent flatir [1] toutes les autres batailles avec les batailles le roy sur le flum. Là fu la desconfiture si grant, que pluseurs de nos gens recuidèrent passer à nou par devers le duc de Bourgoingne: ce que il ne porent faire; car les chevaus estoient lassez et le jour estoit eschaufé; si que nous voiens, en dementières que nous venion aval, que le flum estoit couvert de lances et de escus, et de chevaus et de gens qui se noioient et périssoient. Nous venimes à un poncel [2] qui estoit par mi le ru, et je dis au connestable que nous demourissons pour garder ce poncel; « car se

[1] Et firent jeter. — [2] *Poncel :* petit pont.

» nous le lesson, il ferront sus le roy par » deçà; et, se nostre gent sont assaillis de » ij pars, il pourront bien perdre»; et nous le feismes ainsinc. Et dit l'en que nous estions trestous perdus dès celle journée, ce [1] le cors le roy ne feust [2]; car le sire de Courcenay et mon seigneur Jehan de Saillenay me contèrent que vj Turs estoient venus au frain le roy et l'emmenoient pris; et il, tout seul, s'en délivra aus grans cops que il leur donna de l'espée; et quant sa gent virent que le roy metoit deffense en li, il pristrent cuer et lessèrent le passage du flum et se trestrent vers le roy pour li aidier.

A nous tout droit vint le conte Pierre de Bretaingne, qui venoit tout droit de verz la Massoure, et estoit navré d'une espée par mi le visage, si que le sanc li chéoit en la bouche. Sus j bas cheval bien fourni

[1] Lisez : *se*. — [2] Si le roi en personne ne se fût trouvé là.

séoit; ses rènes avoit getées sur l'arçon de sa selle et les tenoit à ses ij mains, pource que sa gent qui estoient darières, qui moult le pressoient, ne le getassent du pas [1]. Bien sembloit que il les prisast pou, car quant il crachoit le sanc de sa bouche, il disoit: « voi pour le chief Dieu, » avez veu de ces ribaus. » En la fin de sa bataille venoit le conte de Soissons et mon seigneur Pierre de Noville, que l'en appeloit Caier, qui assez avoient souffers de cops celle journée. Quant il furent passez, et les Turs virent que nous gardions le pont, il les lessèrent, quant il virent que nous avions tourné les visages vers eulz. Je ving au conte de Soissons, cui cousine germainne j'avoie épousée*, et li dis: « Sire, » je croi que vous feriés bien, se vous demouriés à ce poncel garder; car, se nous » lessons le poncel, ces Turs que vous veez » ci devant vous, se ferront jà parmi, et

[1] Ne lui fissent quitter son poste.

* C'était sa première femme; elle se nommait Alix de Grand-Pré.

» ainsi iert le roy assailli [1] par derière et » par devant. » Et il demanda, se il demouroit, se je demourroie; et je li respondi : oil, moult volentiers. Quant le connestable oy ce, il me dit que je ne partisse de là tant que il revenist, et il nous iroit querre secours.

Là où je demourai ainsi sus mon roncin, me demoura le conte de Soissons à destre, et monseigneur Pierre de Noville à senestre. A tant et vous un Turc qui vint de vers la bataille le roy [2] darrière nous estoit, et feri par darières mon seigneur Pierre de Noville d'une mace, et le coucha sur le col de son cheval du cop que il li donna, et puis se feri outre le pont et se lansa entre sa gent. Quant les Turs virent que nous ne lèrions pas le poncel, il passèrent le ruissel [3] et se mistrent entre le ruissel et le flum, ainsi comme nous estions venu aval; et nous nous traisimes entre

[1] Et ainsi le roi sera assailli.— [2] Alors voici un Turc qui vint de la plaine, où le bataillon du roi était posté. — [3] *Ruissel* : ruisseau.

eulz en tel manière que nous estions tous appareillés à eulz sus courre, se il vousisent passer vers le roy et se il vousissent passer le poncel.

Devant nous avoit ij serjans le roy, dont l'un avoit non Guillaume de Boon [1] et l'autre Jehan de Gamaches, à cui les Turs, qui s'estoient mis entre le flum et le ru [2], amenèrent tout plein de vileins [3], à pié, qui leur getoient motes de terres : onques ne les peurent mettre sur nous [4]. Au darrien [5] il amenèrent un vilein à pié, qui leur geta iij foiz feu gregois, l'une des foiz requeilli Guillaume de Boon le pot de feu gregoiz à sa roelle [6], car se il se feust pris à riens sur li, il eust esté ars. Nous estions touz couverts de pyles qui eschapoient des sergens. Or avint ainsi que je

[1] Édition de du Cange : *Guillaume de Bron*. Ce gentilhomme était de Bretagne. Il est la tige de du Guesclin. — [2] *Ru* : ruisseau. — [3] Un grand nombre de paysans. — [4] Faire avancer sur nous. — [5] En dernier lieu, enfin. — [6] *A sa roelle* : avec son écu.

trouvai un gamboison [1] d'estoupes à j Sarrazin; je tournai le fendu devers moy, et fis escu du gamboison qui m'ot grant mestier; car je ne fus pas blecié de leur pyles que en v lieus, et mon roncin en xv lieus. Or avint encore ainsi que un mien bourjois de Joinville m'aporta une banière, à un fer de glaive; et toutes les foiz que nous voions que il pressoient les serjans, nous leur courions sus et il s'enfuioient.

Le bon conte de Soissons en ce point là où nous estions, se moquoit à moy [2] et me disoit : « Seneschal, lessons huer ceste » chiennaille; que, par la quoife Dieu, ainsi; » comme il juroit, encore en parlerons » nous de ceste journée ès chambres des » dames. »

Le soir, au solleil couchant, nous amena le connestable les arbalestriers le roy à

[1] *Gamboison :* veste piquée et rembourée de laine et d'étoupes, battues avec du vinaigre, qui se mettait sous le haubert et sous la cotte de maille. — [2] Plaisantait avec moi.

pié, et s'arangèrent devant nous; et quant les Sarrazins nous virent mettre pié en estrier des arbalestriers, il s'en fuirent; et lors me dit le connestable : « Seneschal, » c'est biens fait; or vous en alez vers le » roy, si ne le lessiés huimez [1], jusques à » tant que il iert descendu en son paveil- » lon. » Si tost comme je ving au roy, monseigneur Jehan de Walery vint à li et li dit : « Sire, monseigneur de Chasteillon « vous prie que vous li donnez l'arrière- » garde »; et le roy si fist moult volentiers, et puis si se mist au chemin. En dementières que nous en venions, je li fis oster son hyaume et li baillé mon chapel de fer pour avoir le vent. Et lors vint frère Henri de Ronnay à li, qui avoit passé la rivière [2], et li besa la main toute armée, et il li demanda se il savoit nulles nouvelles du conte

[1] *Huimez* : aujourd'hui. — [2] Et alors le frère Henri de Ronnay, qui avait passé la rivière, vint au Roi.

d'Artois son frère, et il li dit que il en savoit bien nouvelles, car estoit certein que son frère le conte d'Artois estoit en paradis : « Hé, sire, vous en ayés bon reconfort, car si grant honneur n'avint onques » au roy de France comme il vous est avenu; » car pour combattre à vos ennemis avez » passé une rivière [1] à nou, et les avez desconfiz et chaciez du champ, et gaingnés » leur engins et leur heberges là où vous » gerrés [2] encore en nuit. » Et le roy respondi que Dieu en feust aouré [3] de ce que il li donnoit; et lors li cheoient les lermes des yex moult grosses.

Quant nous venimes à la heberge, nous trouvames que les Sarrazins à pié tenoient une tente que il avoient estendue, d'une part, et nostre menue gent d'autre. Nous leur courumes sus le mestre du Temple [4]

[1] Le canal de Rexi, au gué que le Bédouin avait enseigné. — [2] *Gerrés* : coucherez. — [3] *Aouré* : prié. — [4] Il s'appelait Guillaume de Sannac. *Voyez* Mathieu Pâris.

et moy et il s'en fuirent, et la tente demoura à nostre gent.

En celle bataille ot moult de gent de grant bobant [1], qui s'en vindrent moult honteusement fuiant parmi le poneel dont je vous ai avant parlé, et s'en fuirent effréément; ne onques n'en peumes nul arester delez nous, dont je en nommeroie bien, des quiex je ne soufferré [2]; car mort sont.

Mès de mon seigneur Guion Malvoisin ne me soufferrai je mie, car il en vint de la Massourre honorablement; et bien toute la voie que le connestable et moy en alames à mont, il revenoit aval; et en la manière que les Turs amenèrent le conte de Bretaingne et sa bataille, en ramenèrent il monseigneur Guion Malvoisin et sa bataille, qui ot grant los [3], il et sa gent, de celle journée. Et ce ne fu pas de merveille, se il et

[1] *Bobant* : luxe, belle apparence. — [2] Desquels je m'abstiendrai de parler. — [3] *Los* : gloire.

sa gent se prouvèrent bien celle journée; car l'en me dit, cil qui bien le savoient son couvine [1], que toute sa bataille, n'en failloit guères, estoit toute de chevaliers de son lingnage et de chevaliers qui estoient ses hommes liges.

Quant nous eumes desconfit les Turs et chaciés de leur herberges, et que nulz de nos gens ne furent demourez en l'ost, les Béduyns se ferirent en l'ost des Sarrazins, qui moult estoient grant gent. Nulle chose du monde il ne lessoient en l'ost des Sarrazins, que il n'emportassent tout ce que les Sarrazins avoient lessié; ne je n'oy onques dire que les Béduyns, qui estoient sousjez [2] aux Sarrazins, en vausissent pis; de chose que il leur eussent tolue ne robée [3], pource que leur coustume est tele et leur usage, que il courent tousjours sus aus plus febles.

[1] *Son couvine* : l'état de ses affaires. — [2] *Sousjez* : sujets. — [3] *Tolue ou robée* : prise ou dérobée.

Pour ce que il affiert à la matère, vous dirai-je quel gent sont les Béduyns. Les Béduyns ne croient point en Mahommet, ainçois croient en la loy Haali, qui fu oncle Mahommet *; et ainsi il croient le Vieil de la montaigne, cil qui nourrit les Assacis [1] et croient que quant l'omme meurt pour son Seigneur, ou en aucune bone entencion, que l'ame d'eulz va en meilleur cours et en plus aaise que devant [2]; et pour ce ne font force li Assacis, se l'en les occist, quant il font le commandement du Veil

* Aly n'était pas oncle de Mahomet, mais son cousin et son gendre, ayant épousé Fatimé, sa fille.

[1] *Assacis* : Assassins, ou Ismaéliens. Voyez, sur cette secte, la lettre de M. Jourdain à M. Michaud, insérée page 549 du tome II de l'*Histoire des Croisades* (Paris, Michaud Je, 1825), et l'histoire des Ismaéliens par l'historien persan Mirkhond, donnée et traduite par le même, et insérée dans le tome IX des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*. — [2] En meilleure vie et plus heureuse qu'auparavant.

de la montaigne. Du Veil de la montaigne nous tairons or endroit, si dirons des Béduyns.

Les Béduyns ne demeurent en villes, ne en cités, n'en chastiaus, mèz gisent adès aus champs; et leur mesnies, leur femmes, leur enfans fichent le soir de nuit, ou de jours quant il fait mal tens [1], en unes manières de herberges que il font de cercles de tonniaus loiés [2] à perches, aussi comme les chers [3] à ces dames sont; et sur ces cercles gètent piaus de moutons que l'en appelle piaus de Damas, conrées [4] en alun: les Béduyns meismes en on grans pelices qui leur cuevrent tout le cors, leur jambes et leur piés. Quant il pleut le soir et fait mal tens de nuit, ils s'encloent dedens leur pelices, et ostent les freins à leur chevaus et les lessent pestre delez eulz. Quant ce vient lendemain, ils r'estendent

[1] *Mal tens* : mauvais temps. — [2] *Loiés* : liés. — [3] *Chers* : chars. — [4] *Conrées* : enduites.

leur pelices au soleil et les conroient, ne jà n'i perra chose [1] que eles aient esté moillées le soir. Leur créance est tele que nul ne peut morir que à son jour, et pour ce ne se veulent il armer; et quant il maudient leur enfans, si leur dient: « Ainsi » soies tu maudit, comme le Franc qui » s'arme pour poour de mort! » En bataille il ne portent riens que l'espée et le glaive. Presque touz sont vestus de seurpeliz, aussi comme les prestres; de touailles sont entorteillées leur testes, qui leur vont par dessous le menton [2]; dont lèdes gent et hydeuses sont à regarder; car les cheveus des testes et des barbes sont touz noirs *. Il vivent du let de leur bestes, et

[1] Il n'y paraîtra point. — [2] *La construction est* : leurs têtes sont entortillées de pièces de toiles qui leur vont par-dessous le menton.

* Ce passage nous apprend que les Français d'alors conservaient encore généralement la chevelure et la barbe blondes : caractère de leur origine septentrionale.

achètent les pasturages ès berries [1] aus riches hommes, de quoy leur bestes vivent. Le nombre d'eulz ne sauroit nulz nommer; car il en a ou réaume [2] de Egypte, ou réaume de Jérusalem et en toutes les autres terres des Sarrazins et des mescréans, à qui il rendent grant treus [3] chascun an.

J'ai veu en cest païs [4], puis [5] que je revins d'outremer, aucuns desloiaus crestiens qui tenoient la loy des Béduyns, et disoient que nulz ne povoit morir qu'à son jour; et leur créance est si desloiaus, qu'il vaut autant à dire comme Dieu n'ait povoir de nous aidier : car il seroient folz ceulz qui serviroient Dieu, se nous ne cuidien que il eust pooir de nous eslongier [6] nos vies et de nous garder de mal et de meschéance, et en li devons nous croire; que il est poissant de toutes choses fère.

Or disons ainsi, que à l'anuitier reve-

[1] *Berries* : plaines, prairies. — [2] *Réaume* : royanme. — [3] *Treus* : tributs.— [4] C'est-à-dire : en France. —[5] *Puis* : depuis. — [6] *Eslongier* : alonger.

nimes de la périlleuse bataille desus dite, le roy et nous, et nous lojames ou lieu dont nous avions chacié nos ennemis. Ma gent qui estoient demourez en nostre ost dont nous estions parti, m'aportèrent une tente que les Templiers m'avoient donnée, et la me tendirent devant les engins que nous avions gaingnés aus Sarrazins; et le roy fist establir serjans pour garder les engins. Quant je fus couchié en mon lit, là où je eusse bien mestier de reposer pour les bleceures que j'avoie eu le jour devant, il ne m'avint pas ainsi; car, avant que il feust bien jour, l'en escria en nostre ost: aus armes, aus armes. Je fiz lever mon chamberlain [1] gisoit devant moy, et li diz que il alast veoir que c'estoit. Et il revint tout effraé, et me dit: « Sire, or sus, » or sus; que vez-ci les Sarrazins qui sont » venus à pié et à cheval, et ont desconfit » les serjans le roy qui gardoient les en-

[1] Suppléez : *qui*.

» gins, et les ont mis dedans les cordes de » nos paveillons[1] ». Je me levai et getai un gamboison en mon dos et un chapel de fer en ma teste, et escriai à nos serjans : « par saint Nicholas, ci ne demourront il » pas ». Mes chevaliers me virent si blecié comme il estoient, et reboutames les serjans aus Sarrazins hors des engins, jusques devant une grosse bataille de Turs à cheval qui estoient touz rez à rez des engins que nous avions gaaingnés. Je mandai au roy que il nous secourust; car moy, ne mes chevaliers n'avions povoir de vestir haubers, pour les plaies que nous avions eues; et le roy nous envoya mons Gaucher de Chasteillon, lequel se loga entre nous et les Turs, devant nous.

Quant le sire de Chasteillon ot rebouté arière les serjans aus Sarrazins à pié, il se retraïrent sus une grosse bataille de Turs

[1] Et ont poussé ces sergents jusque dans notre camp.

à cheval, qui estoit rangiée devant nostre ost pour garder que nous ne seurpreissions l'ost aus Sarrazins, qui estoit logié darière eulz. De celle bataille de Turs à cheval qui estoient descendus à pié, viij de leur chievetains moult bien armés, qui avoient fait un hourdeis de pierres taillées [1] pource que nos arbalestriers ne les bleçassent; ces viij Sarrazins traioient à la volée parmi nostre ost, et blecèrent pluseurs de nos gens et de nos chevaus. Moy et nos chevaliers nous meismes ensemble et acordames, quant il seroit anuité, que nous en porterions les pierres dont il se hourdoient. Un mien prestre, qui avoit à non mon seigneur Jehan de Voyssei, fu à son conseil [2] et n'atendi pas tant; ainçois se parti de nostre ost tout seul et s'adreça vers les Sarrazins, son gamboison vestu, son chapel de fer en sa teste, son glaive,

[1] Un retranchement de pierres de taille. — [2] Il faut peut-être lire : *fut à ce conseil.*

trainant le fer, desouz l'essèle, pource que les Sarrazins ne l'avisassent [1]. Quant il vint près des Sarrazins, qui riens ne le prisoient, pource que il le véoient tout seul, il lança son glaive desous s'essèle et leur courut sus : il n'i ot nul des viij qui y meist deffense; ainçois tournèrent touz en fuie. Quant ceulz à cheval virent que leur seigneurs s'en venoient fuiant, il ferirent des esperons pour eulz rescourre et il saillirent bien de nostre ost jusques à cinquante serjans; et ceulz à cheval vintrent [2] ferant des esperons et n'osèrent assembler à nostre gent à pié, ainçois ganchirent [3] par devers eulz. Quant il orent ce fait ou ij foiz ou iij, un de nos serjans tint son glaive par mi le milieu et le lança à un des Turs à cheval, et li en donna par mi les costes. Quant les Turs virent ce, il n'i osèrent puis aler ne venir,

[1] *Ne l'avisassent* : ne l'aperçussent. — [2] Lisez: *vindrent*. — [3] *Ganchirent* : tournèrent à gauche.

et nos serjans emportèrent les pierres. Dès illec en avant fu mon prestre bien cogneu en l'ost, et le moustroient l'un à l'autre, et disoient : « vez-ci le prestre mon seigneur » de Joinville, qui a les viij Sarrazins des- » confiz. »

Ces choses avindrent le premier jour de quaresme. Ce jour meismes j vaillant Sarrazin, que nos ennemis avoient fet chievetain pour Sccedic le filz au Seic, que il avoient perdu en la bataille le jour de quaresme pernant, prist la cote le conte d'Artois qui avoit esté mort en celle bataille, et la moustra à tout le peuple des Sarrazins, et leur dit que c'étoit la cote le roy à armer, qui mort estoit. « Et ces » choses vous moustré je, pource que cors » sans chief ne vaut riens à redouter, ne » gent sanz roy; dont, ce il vous plet [1], » nous les assaurons [2] samedi, vendredi, et

[1] Lisez : *se il vous plet*. — [2] *Assaurons* : attaquerons.

» vous y devez acorder, si comme il me » semble; car nous ne devrons pas faillir » que nous ne les prenons touz, pource » que il ont perdu leur chievetein »; et touz s'acordèrent que il nous venroient assaillir vendredi.

Les espies le roy [1] qui y estoient en l'ost des Sarrazins, vindrent dire au roy ces nouvelles, et lors commanda le roy à touz les cheveteins des batailles que il feissent leur gent armer dès la mienuit, et se traisissent hors des paveillons jusques à la lice qui estoit tele que il y avoit lons merriens, pource que les Sarrazins ne se ferissent par mi l'ost; et estoient atachiés en terre en tele manière, que l'en pooit passer par mi le merrien à pié. Et ainsi comme le roy l'ot commandé il fu fait.

A solleil levant tout droit les Sarrazins devant nommez de quoy il avoient fait leur chievetain, nous amena [2] bien iiij

[1] *Les espies le roy* : les espions du roi. — [2] Droit.

mille Turs à cheval, et les fist ranger touz entour nostre ost et il, dès le flum qui vient de Babiloine jusques au flum qui se partoit de nostre ost, et en aloit vers une ville que l'en appele Risil. Quant il orent ce fait, il nous ramenèrent si grant foison de Sarrazins à pié, que il nous r'environnèrent tout nostre ost, aussi comme il avoient des gens à cheval. Après ces ij batailles que je vous conte, firent rangier tout le pooir [1] au soudanc de Babiloine pour eulz aidier, se mestier leur feust. Quant il orent ce fait, le chievetain vint veoir le couvine de nostre ost sur j petit roncin; et selonc ce que il véoit que nos batailles estoient plus grosses en j lieu que en j autre, il r'aloit querre de sa gent et renforçoit ses batailles contre les

au soleil levant, celui que les Sarrazins ci-devant nommés avaient élu pour commander leur armée, nous amena, etc.

[1] *Pooir* signifie ici *armée*, *troupe*.

nostres. Après ce, fist il passer les Béduyns, qui bien estoient iij mille, par devers les ij rivières; et ce fist il pour ce que il cuidoit que le roy eust envoyé au duc de sa gent pour li aidier contre les Béduyns, par quoy l'ost le roy eu feust plus fèble.

En ces choses areer mist il jusques à midi, et lors il fist sonner ses tabours que l'en appelle nacaires, et lors nous coururent sus et à pié et à cheval. Tout premier, je vous dirai du roy de Sezile, qui lors estoit conte d'Anjou, pour ce que c'estoit le premier par devers Babiloine. Il vindrent à li en la manière que l'en jeue [1] aus eschez; car il li firent courre sus à leur gent à pié, en tel manière que ceulz à pié li getoient le feu grejois, et les pressoient tant ceulz à cheval et ceulz à pié, que il desconfirent le roy de Cezile qui estoit entre ses chevaliers à pié; et l'en vint au roy et li

[1] *Jeue*: joue.

dit l'en le meschief où son frère estoit. Quant il oy ce, il feri des esperons par mi les batailles son frère, l'espée ou poing, et se feri entre les Turs si avant que il li empristrent la colière [1] de son cheval de feu grejois; et par celle pointe que le roy fist, il secourt le roy de Cezile et sa gent, et enchacèrent les Turs de leur ost.

Après la bataille au roy de Cezile, estoit la bataille des barons d'Outremer, dont mesire Gui Guibelin [2] et messire Baudoin son frère estoit chievetain. Après leur bataille estoit la bataille mons Gautier de Chateillon, pleine de preudommes et de bone chevalerie. Ces ij batailles se deffendirent si viguereusement, que onques les Turs ne les porent ne percier ne rebouter [3].

Après la bataille mons Gautier [4] estoit frère Guillaume de Sonnac, mestre du

[1] *Empristrent* (lisez *emplistrent*) *la colière* : remplirent la croupière. — [2] Lisez : *Guy d'Ibelin.* — [3] *Rebouter* : repousser. — [4] Suppléez *qui.*

Temple, à tout ce pou de frères que li estoient demourez de la bataille du mardi, il ot fait faire deffense endroit li des engins aus Sarrazins que nous avions gaaingnés. Quant les Sarrazins le vindrent assaillir, il getèrent le feu grejois ou hordis[1] que il y avoient fait faire, et le feu s'y prist de legier [2]; car les Templiers y avoient fait mettre grans planches de sapin; et sachez que les Turs n'atendirent pas que le feu feust tout ars, ains alèrent sus courre aus Templiers parmi le feu ardant. Et à celle bataille, frère Guillaume, le mestre du Temple perdi l'un des yex, et l'autre avoit il perdu le jour de quaresme pernant, et en fu mort ledit seigneur, que Diex absoille. Et sachez que il avoit bien j journel de terre darière les Templiers, qui estoit si chargié de pyles que les Sarrazins leur avoient lanciées, que il n'i paroit [3]

[1] *Ou hordis :* aux retranchements. — [2] *De legier :* facilement. — [3] *Paroit :* paraissait.

point de terre pour la grant foison de pyles.

Après la bataille du Temple estoit la bataille mons Guion Malvoisin, la quele bataille les Turs ne porent onques vaincre; et toutes vois avint ainsi que les Turs couvrirent mons Guion Malvoisin de feu grejois, que à grant peinne le porent esteindre sa gent.

De la bataille mon seigneur Guion Malvoisin descendoit la lice qui clooit [1] nostre ost, et venoit vers le flum bien le giet d'une pierre poingnant. Dès illec [2] si s'adreçoit la lice par devant l'ost le conte Guillaume, et s'estendoit jusques au flum qui s'estendoit vers la mer. Endroit celi qui venoit devers mon seigneur Guion Malvoisin, estoit là nostre bataille; et pource que la bataille le conte Guillaume de Flandres leur estoit encontre leur visages, il n'osèrent venir à nous, dont Dieu nous fist grant courtoisie;

[1] *Clooit* : enfermait. — [2] *Dès illec* : De là.

car moy ne mes chevaliers n'avions ne haubers ne escus, pour ce que nous estions touz blecіés de la bataille du jour de quaresme prenant.

Le conte de Flandres coururent sus moult aigrement et viguereusement, et à pié et à cheval. Quant je vi ce, je commandé à nos arbalestriers que il traisissent à ceulz à cheval [1]. Quant ceulz à cheval virent que en les bleçoit par devers nous, ceulz à cheval touchèrent à la fuie; et quant les gens le conte virent ce, il lessiè-l'ost et se fichèrent par desus la lice, et coururent sus aus Sarrazins à pié et les desconfirent : pluseurs en y ot de mors et pluseurs de leur targes gaaingnées. Là se prouva viguereusement Gautier de la Horgne, qui portoit la bannière mon seigneur d'Apremont.

Après la bataille le conte de Flandres, estoit la bataille au conte de Poitiers le

[1] Aux Sarrasins qui étaient à cheval.

frère le roy; la quele bataille[1] estoit du conte de Poitiers estoit à pié, et il tout seul estoit à cheval : la quele bataille du conte les Turs desconfirent tout à net, et en menoient le conte de Poitiers pris. Quant les bouchiers et les autres homes de l'ost et les femmes qui vendoient les danrées oirent ce, il levèrent le cri en l'ost, et, à l'aide de Dieu, il secoururent le conte et chacièrent de l'ost les Turs.

Après la bataille le conte de Poitiers, estoit la bataille mon seigneur Jocerant de Brançon, qui estoit venu avec le conte en Égypte, l'un des meilleurs chevaliers qui feust en l'ost. Sa gent avoit si afrée [2] que touz ces chevaliers estoient à pié, et il estoit à cheval; et son filz mons Henri et le filz mon seigneur Jocerant de Nantum, et ceulz retint à cheval, pource que il estoient enfant. Par pluseurs fois li desconfirent les Turs sa gent. Toutes les foiz que

[1] Ce mot est inutile. — [2] *Afrée :* délabrée.

il véoit sa gent desconfire, il feroit des esperons et prenoit les Turs par derière; et ainsi lessoient les Turs sa gent par pluseurs foiz pour li courre sus. Toute voiz, ne leur eust riens valu que les Turs ne les eussent touz mors ou champ, se ne feust mon seigneur Henri de Coonne qui estoit en l'ost le duc de Bourgoingne, sage chevalier, et preus et apensé [1]; et toutes les foiz que il véoit que les Turs venoient courre sus à monseigneur de Brancion, il fesoit traire les arbalestriers le roy aus Turs par mi la rivière; et toute voiz eschapa le sire de Brancion du meschief de celle journée, que de xx chevaliers que il avoit entour li, il en perdi xij sanz l'autre gent d'armes; et il meismes fu si malement atourné [2], que onques puis sus ses piez n'aresta, et fu mort de celle bleceure ou servise Dieu.

Du seigneur de Brancion vous dirai : il

[1] *Apensé:* réfléchi. —[2] *Malement atourné:* maltraité.

avoit esté quant il mourut, en xxxvj batailles et poingneis [1], dont il avoit porté pris d'armes. Je le vi en un ost le conte de Chalon, cui [2] cousin il estoit, et vint à moy et à mon frère, et nous dit le jour d'un grand vendredi [3] : « Mes neveus, venés à » moy aidier et vous et vostre gent; car » les Alemans brisent le moustier [4] ». Nous alames avec li et leur courumes sus, les espées traites, et à grant peinne et à grant hutin les chassames du moustier. Quant ce fu fait, le preudomme s'agenoilla devant l'autel, et cria à nostre Seigneur à haute voiz, et dit : « Sire, je te prie que il te » preingne pitié de moy et m'oste de ces » guerres entre crestiens, là où j'ai vescu » grant piesce, et m'otroie que je puisse » mourir en ton servise, par quoy je puisse » avoir ton règne de paradis. » Et ces choses

[1] *Poingneis* : combats. — [2] *Cui* : à qui. — [3] *Grand vendredi*: vendredi-saint. — [4] L'abbaye de Mâcon.

» vous ai-je ramenteu, pource que je croi que Dieu li otroia, si comme vous povez avoir veu ci devant.

Après la bataille le premier vendredi de quaresme, manda le roy touz ses barons devant li, et leur dit : « grant grace, » fist-il, devons à Nostre-Seigneur, de ce » que il nous a fait tiex ij honneurs en » ceste semainne; que, mardi le jour de » quaresme prenant, nous les chassames » de leur herberges là où nous sommes » logés; ce vendredi prochain, qui passé » est, nous nous sommes deffendus à eulz, » nous à pié et il à cheval »; et moult d'autres beles paroles pour eulz reconforter. Pource que il nous couvient poursuivre nostre matière, la quele il nous couvient j pou entre lacier, pour faire entendre comment le soudanc tenoient leur gent ordenement et aréement; et est voir que le plus de leur chevalerie il avoient fet de gens estranges *, que marcheans pre-

* C'était encore, il y a quelques années, la

noient en estranges terres pour vendre, et il les achetoient moult volenticrs et chièrement; et ces gens que il menoient en Egypte prenoient en Orient, parce que quant l'un des roys d'Orient avoit desconfit l'autre, si prenoit les povres gens que il avoit conquis et les vendoient aus marchans, et les marcheans les revenoient vendre en Egypte.

La chose estoit si ordenée, que les enfans jusques à tant que barbe leur venoit, le soudanc les nourrissoit en sa meson en tel manière que, selonc ce que il estoient,

coutume des Turcs de composer leur principale milice, qui était celle des janissaires, des enfants de tribut. Tous les cinq ans, ils envoyaient des commissaires dans les provinces de leur obéissance, et principalement en Albanie, en Bosnie et en Grèce, pour en enlever les enfants des chrétiens, qu'ils faisaient élever dans l'islamisme, et auxquels ils apprenaient les exercices de la guerre. Ces soldats, ainsi aguerris, ne connaissant ni leurs parents, ni leur extraction, étaient accoutumés à ne regarder pour père et pour maître que le Grand-Seigneur.

le soudanc leurs fesoit faire arcz à leur point; et si tost comme il enforçoient [1], il getoient leurs ars [2] en l'artillerie au soudanc, et le mestre artillier leur baillet ars si fors comme il les pooit teser [3]. Les armes au soudanc estoient d'or; et tiex armes comme le soudanc portoit, portoient celle joene gent, et estoient appelez Bahariz [4].

Maintenant que les barbes leur venoient, le soudanc les fesoit chevaliers, et portoient les armes au soudanc; fors que tant que il y avoit différence, c'est à savoir en signes vermeilles, roses, ou bendes merveilles, ou oisiaus, ou autres enseignes que il metoient sus armes d'or, teles comme il leur plesoit; et ceste gent que je vous nomme, appeloit l'en de la Haulè-

[1] *Enforçoient* : demandaient forts. — [2] *Ars* : arcs. — [3] *Teser* : tendre. — [4] *Bahariz* : ce mot est arabe et dérive de *bahr*, terme qui signifie *mer*, et par lequel les Égyptiens désignent le Nil. Les Baharis furent ainsi appelés, parce qu'ils occupaieut une caserne sur les bords de ce

qua[1]; car les Beharis gesoient dedans les tentes au soudanc. Quant le soudanc estoit en l'ost, ceulz de la Haulequa estoient logiez entour les heberges le soudanc, et establiz pour le cors le soudanc garder. A la porte de la heberge le soudanc estoient logiez en une petite tente les portiers le soudanc, et ses menestriers qui avoient cors sarrazinnois et tabours et nacaires; et fesoient tel noise au point du jour et à l'anuitier, que ceulz qui estoient delez eulz ne pooient entendre l'un l'autre; et clèrement les oioit l'en par mi l'ost : ne les menestriers ne feussent jà si hardis que il sonnassent leur instrumens de jours, ne mais que par le mestre de Haulequa[2]; dont il estoit ainsi, que quand le soudanc vouloit charger, il envoioit querre le mestre de Haulequa et li fesoit son commandement; et lors le mestre fesoit sonner les

fleuve, dans l'île de Rauda. — [1] Le mot *haulequa*, ou plutôt *halka*, est arabe, et désigne *la garde du prince*. — [2] Sinon par l'ordre du maître de la Hauleka.

instrumens au soudanc, et lors tout l'ost venoit pour oir le commandement au soudanc; le mestre de la Hauleca le disoit, et tout l'ost le fesoit.

Quant le soudanc se combatoit, les chevaliers de la Hauleca, selonc ce que il se prouvoient bien en la bataille, le soudanc en fesoit amiraux [1], et leur bailloit en leur compaingnie ij. c chevaliers ou iij. c; et comme miex le fesoient et plus leur donnoit le soudanc.

Le pris qui est en leur chevalerie si est tel, que quant il sont si preus et si riches que il n'i ait que dire, et le soudanc a poour que il ne le tuent ou que il ne le déshéritent, si les fait prendre et mourir en sa prison, et à leur femme tolt [2] ce que elles ont. Et ceste chose fist le soudanc de ceulz qui pristrent le conte de Monfort et le conte de Bar : et autel [3] fist

[1] *Amiraux* : émirs. — [2] *Tolt* : enlève. — [3] *Autel* : autant. L'édition de du Cange porte : *Et à semblable fist-il des Boudendars, qui sont gens subgetz audit souldan.*

Boudendart* de ceulz qui avoit desconfit le roy de Hermenie; car, pource que il cuidoient avoir bien, il descendirent à pié et l'alèrent saluer là où il chaçoit aus bestes sauvages; et il leur respondi; « je ne vous salue pas; » car il li avoient destourbé sa chace; et leur fist les testes coper.

Or revenons à nostre matière et disons ainsi, que le soudanc qui mort estoit, avoit j sien filz de l'aage de xxv ans, sage et apert et malicieus; et, pource que il doutoit que il ne le desheritast, li donna un réaume que il avoit en Orient. Maintenant que le soudanc fu mort, les amirauls l'envoièrent querre; et, si tost

* Il est ici question de *Bibars Bondocdar*, devenu sultan d'Égypte après l'assassinat de Touran-Schah et de Hotouz, ses prédécesseurs. L'an 1265, voulant se venger de Haitom, roi de la petite Arménie, qui entretenait des intelligences avec les Tartares dont les hordes menaçaient sans cesse la Syrie, il entra dans ses états et y mit tout à feu et à sang. (Voyez M. Reinaud, *Extraits des historiens arabes, relatifs aux croisades*, page 500.)

comme il vint en Egypte, il osta et tolli au seneschal son père, et au connestable et au mareschal les verges d'or [1], et les donna à ceulz qui estoient venus avec li d'Orient. Quant il virent ce, il en orent si grant despit, et touz les autres aussi qui estoient du conseil le père, pour le despit que il leur avoit fait; et pource que il doutoient que il ne feist autel d'eulz comme son aïeul avoit fait à ceulz qui avoient pris le conte de Bar et le conte de Monfort, ainsi comme il est devant dit, il pourchacèrent tant à ceulz de la Halequa, qui sont devant nommez, que le cors du soudanc devoient garder, que il leur orent couvent [2] que à leur requeste il leur occiroient le soudanc.

Après les ij batailles devant dites, commencièrent à venir les grans meschiez en l'ost; car au chief de ix jours les

[1] La verge d'or était la marque de commandement et de justice.— [2] *Couvent* : convention.

cors de nos gens que il avoient tuez vindrent au dessus de l'yaue (et dit l'en que c'estoit pource que les fielz en estoient pourriz), vindrent flottant jusques au pont qui estoit entre nos ij os [1], et ne porent passer, pource que le pont joingnoit à l'yaue : grant foison en y avoit, que tout le flum estoit plein de mors dès l'une rive jusques à l'autres, et de lonc bien le giet d'une pierre menue. Le roy avoit loé cent ribaus [2] qui bien y furent huit jours. Les cors aus Sarrazins qui estoient retaillés [3], getoient d'autre part du pont et lessièrent aler d'autre part l'yaue, et les crestiens fesoient mettre en grant fosses l'un avec l'autre. Je y vi les chamberlans au conte d'Artois et moult d'autres, qui queroient leurs amis entre les mors; ne onques n'oy dire que nulz y feust retrouvez.

[1] Entre le camp du roi et celui du duc de Bourgogne. — [2] *Ribaus* : goujats. — [3] *Retaillés* : circoncis.

Nous ne mangions nulz poissons en l'ost tout le quaresme, mès que bourbetes [1]; et les bourbetes manjoient les gens mors, pource que ce sont glous [2] poissons; et pour ce meschief et pour l'enfermeté du païs, là où il ne pleut nulle foiz goute d'yaue, nous vint la maladie de l'ost, qui estoit tele que la char de nos jambes sèchoit toute, et le cuir de nos jambes devenoient tavelés [3] de noir et de terre, aussi comme une vielz heuse [4]; et à nous qui avions tele maladie venoit char pourrie ès gencives, ne nulz ne eschapoit de celle maladie que mourir ne l'en couvenist. Le signe de la mort estoit tel, que là où le nez seignoit il couvenoit mourir. A la quinzienne après, les Turs, pour nous affamer, dont moult de gent se merveillèrent, prirent pluseurs de leur galies desus nostre ost, et les firent treinner par terre

[1] *Bourbetes* : barbot. L'édition de du Cange porte *Burbotes*. — [2] *Glous :* gloutons. — [3] *Tavelés :* tacheté. — [4] *Heuse* : botte.

et mettre au flum qui venoit de Damiete, bien une lieue desous nostre ost et ces galies nous donnèrent famine, que nus ne nous osoit venir de Damiete pour aporter garnison [1], contremont l'yaue, pour leur galies. Nous ne sçeumes onques nouvelles de ces choses jusques à tant que un vaisselet au conte de Flandres, qui eschapa d'eulz par force, le nous dit, que les galies du soudanc avoient bien gaaingné iiij. xx de nos galies qui estoient venus vers Damiete, et tuez les gens qui estoient dedans.

Par ce avint si grant chierté en l'ost, que tantost que la Pasque fu venue, j beuf valoit en l'ost quatrevins livres, et un mouton xxx livres, et j porc xxx livres, et un œf xij deniers, et un mui de vin x livres.

Quant le roy et les barons virent ce, il s'acordèrent que le roy feist passer son ost par devers Babiloine en l'ost le duc de Bourgoingne qui estoit sur le flum qui

[1] *Garnison :* munitions.

aloit à Damiete. Pour requerre sa gent plus sauvement [1], fist le roy faire une barbaquane devant le pont qui estoit entre nos ij os, en tel manière que l'en pooit entrer de ij pars en la barbaquane à cheval. Quant la barbaquane fu arée, si s'arma tout l'ost le roy, et y ot grant assaut de Turs à l'ost le roy. Toute voiz ne se mut l'ost ne la gent, jusques à tant que tout le harnois fu porté outre; et lors passa li roys et sa bataille après li, et touz les autres barons après; fors que mon seigneur Gautier de Chasteillon qui fist l'arrière-garde, et à l'entrer en la barbacane, rescout mons Erart de Walery, mon seigneur Jehan son frère, que les Turs enmenoient pris.

Quant toute l'ost fu entrée dedans, ceulx qui demourèrent en la barbacane furent à grant meschief; car la barbacane n'estoit pas haute, si que les Turs leur traioient de visée à cheval, et les Sarrazins

[1] *Plus sauvement* : avec plus de sûreté.

à pié leur getoient les motes de terre enmi les visages. Touz estoient perdus, se ce ne feust le conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile, qui les ala rescourre et les enmena sauvement. De celle journée emporta le pris monseigneur Geffroy de Mussanbourc, le pris de touz ceulz qui estoient en la barbacane.

La Vegile de quaresme pernant, vi une merveilles que je vous weil raconter; car ce jour meismes fu mis en terre mons Hue de Landricourt, qui estoit avec moy à banière. Là où il estoit en bière en ma chapelle, vj de mes chevaliers estoient appuiez sur pluseurs saz [1] pleins d'orge; et pource que il parloient haut en ma chapelle et que il faisoient noise au prestre, je leur alai dire que il se teussent, et leur dis que vileinne chose estoit de chevaliers et de gentilz homes qui parloient, tandis que l'en chantoit la messe. Et il me commencièrent à rire, et me distrent en

[1] *Saz* : sacs.

riant, que il li remarieroient sa femme; et je les enchoisonnai [1] et leur dis que tiex paroles n'estoient ne bones ne beles, et que tost avoient oublié leur compaingnon. Et Dieu en fist tel vengeance que lendemain fu la grant bataille du quaresme prenant, dont il furent mort ou navrez à mort, par quoy il couvint leur femmes remarier toutes six.

Pour les blecenres que j'oie [2] le jour de quaresme prenant, me prist la maladie de l'ost, de la bouche et des jambes, et une double tierceinne, et une reume si grant en la teste que la reume me filoit de la teste par mi les nariles [3]; et pour les dites maladies acconchai au lit malade en la Mi-quaresme : dont il avint ainsi que mon prestre me chantoit la messe devant mon lit en mon paveillon, et avoit la maladie que j'avoie. Or avint ainsi, que en son sacrement [4] il se

[1] *Encheisonnai* : gourmandai. — [2] *J'oie* : j'eus. — [3] *Nariles* : narines. — [4] A la consécration, *ou simplement*, en disant la messe.

pasma. Quant je vi que il vouloit cheoir, je, qui avoie ma cote vestue, sailli de mon lit tout deschaus et l'embraçai, et li deis que il feist tout à trait et tout belement son sacrement; que je ne le leroie tant que il l'auroit tout fait. Il revint à soi, et fist son sacrement et parchanta sa messe [1] tout entièrement, ne onques puis ne chanta.

Après ces choses prist le conseil le roy et le conseil le soudanc journée d'eulz acorder. Le traité de l'acorder * fu tel, que l'en devoit rendre au soudanc Damiete, et le soudanc devoit rendre au roy le réaume

[1] *Parchanta :* acheva de chanter sa messe.

* Marin Sanut dit que par ce traité le sultan du Grand-Caire offrit de laisser au roi la ville de Damiette avec le pays adjacent, pour le laisser habiter aux chrétiens qui demeuraient dans l'Égypte, nommés pour lors *Christiani de Cinturâ : quia cingulum portabant latum, et vestimentum, per quod recognoscebantur ab aliis (Jacobitis scilicet et aliis Christianis).*

de Jérusalem; et li dut garder le soudanc les malades qui estoient à Damiete et les chars salées, pource que ils ne mangoient point de porc, et les engins le roy, jusques à tant que le roy pourroit r'envoier querre toutes ces choses. Ils demandèrent au conseil le roy quel seurté il donroient par quoy il r'eussent Damiete. Le conseil le roy leur offri que il détenissent un des frères le roy tant que il r'eussent Damiete, ou le conte d'Anjou, ou le conte de Poitiers. Les Sarrazins distrent que il n'en feroiènt riens, se en ne leur lessoit le corps le roy en gage; dont mon seigneur Geffroy de Sergines, le bon chevalier, dit que il ameroit miex que les Sarrazins les eussent touz mors et pris, que ce que il leur feust reprouvé que il eussent lessié le roy en gage. La maladie commença à engregier en l'ost en tele maniere, que il venoit tant de char morte ès gencives à nostre gent, que il couvenoit que barbiers ostassent la char morte, pource que il peussent la viande

mascher et avaler aval *. Grant pitié estoit d'oir brère les gens par mi l'ost, aus quiex l'on copoit la char morte; car il bréoient aussi comme femmes qui traveillent d'enfant.

Quant le roy vit que il n'avoit pooir d'ilec demourer que mourir ne le couvenist li et sa gent, il ordena et atira que il mouvroit le mardi au soir à nuitier [1], après les octaves de Pasques, pour revenir à Damiete. Le roy commanda à Josselin de Cornant, et à ses frères et aus autres engingneurs, que il copassent les cordes qui tenoient les pons entre nous et les Sarrazins; et riens n'en firent. Nous nous requeillimes [1] le mardi après diner de relevée, et deux de mes chevaliers que je avoie de remenant de ma mesniée [2]. Quant ce vint que il commença à anuitier, je dis à

* Cette maladie était le scorbut.

[1] Nous nous rassemblâmes dans nos vaisseaux. — [2] *Mesniée :* compagnie.

mes mariniers que il tirassent leur ancre et que nous en alissions aval; et il distrent que il n'oseroient, pource que les galies au soudanc, qui estoient entre nous et Damiete, nous occiroient. Les mariniers avoient fait grans feus pour requeillir les malades dedans leur galies, et les malades s'estoient trait sur la rive du flum. Tandis que je prioie le marinier que nous en alissions, les Sarrazins entrèrent en l'ost; et vi à la clarté du feu que il occioient les malades sur la rive. En dementres que il tiroient leur ancre, les mariniers qui devoient mener les malades coupèrent les cordes de leur ancres et de leur galies, acoururent en nos petiz vessiaus, et nous enclorrent l'un d'une par et l'autre d'autre part, que à pou se ala [1] que il ne nous afondrèrent en l'yaue. Quant nous fumes eschapés de ce péril et nous en alions contreval le flum, le roy, qui avoit la ma-

[1] En sorte que peu s'en fallut.

ladie de l'ost et menoison [1] moult fort, se feust bien garanti ès galies, se il vousist; mès il dit que, se Dieu plest, il ne léroit jà son peuple. Le soir se pasma par pluseurs foiz; et, pour la fort menuison que il avoit, li couvint coper le fons de ses braies [2] toutes les foiz que il descendoit pour aler à chambre [3]. L'on escrioit à nous qui nagions par l'yaue, que nous attendission le roy; et quant nous ne le voulions attendre, l'en traioit à nous de quarriaus; par quoy il nous couvenoit à rester tant que il nous donnoient [4] congé de nager.

Or vous dirai comment le roy fu pris, ainsi comme il meismes le me conta. Il me dit que il avoit lessié la seue bataille et s'estoit mis entre li et mons Geffroy de Sargines et [5] en la bataille mon seigneur Gau-

[1] Le scorbut et la dyssenterie. M. Petitot traduit en note *menoison* par *ulcères qui se formaient dans les chairs*. — [2] *Braies* : espèce de pantalon. — [3] *Chambre* : garde-robe. — [4] *Lisez* : Tant que ils donneraient, *c'est-à-dire* jusqu'à ce que ils donnassent. — [5] *Effacez* et.

tier de Chasteillon, qui fesoit l'arière-garde; et me conta le roy que il estoit monté sur j petit roncin, une houce de soye vestue, et dit que darière li ne demoura de touz chevaliers ne de touz serjans, que mons Geffroy de Sergines, lequel amena le roy jusques à Quazel[1], là où le roy fu pris; en tel manière que li roys me conta que monseigneur Geffroy de Sergines le deffendoit des Sarrazins, aussi comme le bon vallet deffent le hanap[2] son seigneur des mouches, car toutes les foiz que les Sarrazins l'aprochoient, il prenoit son espie[3] que il avoit mis entre li et l'arçon de sa selle, et le metoit desous s'essele et leur recouroit sus et les chassoit ensus du roy[4], et ainsi mena le roy jusques à Kasel, et le descendirent en une meson, et le couchèrent ou giron[5] d'une bourjoise de

[1] Les historiens orientaux contemporains rapportent que saint Louis fut pris dans un lieu appelé *Minieh*. — [2] *Hanap* : coupe.— [3] *Lisez :* espée. — [4] Les écartoit de la personne du Roi. — [5] *Giron* : lit.

Paris aussi comme tout mort, et cuidoient que il ne deust jà veoir le soir. Illec vint mon seigneur Phelippe de Monfort *, et dit au roy que il véoit l'amiral à qui il avoit traitié de la trève; que se il vouloit il iroit à li pour la treuve refaire en la manière que les Sarrazins vouloient. Le roy li pria que il y alast et que il le vouloit bien. Il ala au Sarrazin, et le Sarrazin avoit ostée sa touaille de sa teste, et osta son anel de son doy pour asseurer que il tenroit la trève. Dedans ce avint une si grant meschéance à nostre gent, que j traitres serjant, qui avoit à non Marcel, commença à crier à nostre gent : « Seigneurs chevaliers, rendés » vous; que li roys vous le mande, et ne » faites pas occire le roy. » Touz cuidèrent

* Philippe de Montfort, fils de Simon III, comte de Leicester, le grand ennemi des Albigeois, et frère de Simon IV. Il entreprit, après la mort de son père, l'extirpation de ces hérétiques; mais depuis, ayant reçu quelque déplaisir de la reine Blanche, il se retira en Angleterre, où il fut grand-sénéchal.

que le roy leur eust mandé, et rendirent leur espée aus Sarrazins. L'amiraut vit que les Sarrazins amenoient nostre gent prins. L'amiraut dit à mon seigneur Phelippe que il n'aferoit pas que il donnast à nostre gent trèves, car il véoit bien que il estoient pris. Or avint ainsi que mon seigneur Phelippe, que toute nostre gent estoient pris, et il ne le fu pas, pource que il estoit message [1]. Or a une autre mauvèse manière ou païs en la paiennime, que quant le roy envoie ses messages au soudanc, ou le soudanc au roy, et le roy meurt ou le soudanc, avant que les messages reviengnent, les messages sont prisons et esclaves, de quelque part que il soient, ou Crestiens ou Sarrazins.

Quant celle meschéance avint à nos gens que il furent pris à terre, aussi avint à nous qui fumes prins en l'yaue, ainsi comme vous orrez ci-après; car le vent nous vint

[1] *Message* : ambassadeur.

devers Damiete, qui nous toli le courant de l'yaue, et les chevaliers que le roy avoit mis en ses courciers pour nos malades deffendre, s'en fouirent. Nos mariniers perdirent le cours du flnm et se mistrent en une noe [1], dont il nous couvint retourner arières vers les Sarrazins.

Nous qui alions par yaue, venimes j pou devant ce que l'aube crevast, au passage là où les galies au soudanc estoient, qui nous avoient tolu à venir les viandes de Damiete. Là ot grant hutin; car il traioient à nous et à nostre gent qui estoient sus la rive de l'yaue, à cheval, si grant foison de pyles à tout le feu grejois, que il sembloit que les étoiles du ciel chéissent.

Quant nos mariniers nous eurent ramenez du bras du flum où il nous orent enbatus, nous trouvames les courciers le roy que le roy nous avoit establiz pour nos malades deffendre, qui s'en venoient fuiant

[1] *Noe* : anse.

vers Damiete. Lors leva j vent qui venoit devers Damiete si fort, que il nous toli le cours de l'yaue. A l'une des rives du flum et à l'autre, avoit si grant foison de vaisseles [1] à nostre gent qui ne pooient aler aval, que les Sarrazins avoient pris et arrestez, et tuoient les gens et les getoient en l'yaue, et traihoient les cofres et les harnois des nefz que il avoient gaaingnées à nostre gent. Les Sarrazins qui estoient à cheval sur la rive traioient à nous de pyles, pource que nous ne voulions aler à eulz. Ma gent m'orent vestu un haubert à tournoier [2], lequel j'avoie vestu, pour [3] les pyles qui chéoient en nostre vessel ne me bleçassent. En ce point, ma gent, qui estoient en la pointe du vessel aval, m'escrièrent : « Sire, sire, vos mariniers, pource que les » Sarrazins vous menacent, vous weleut » mener à terre. » Je me fiz lever par les

[1] *Vaisseles* : barques. — [2] Une cotte de maille qui servait dans les tournois. — [3] Suppléez : *que*.

bras, si fèble comme je estoie, et traïs m'espée sur eulz, et leur diz que je les occirroie, se il me menoient à terre; et il me respondirent que je preisse le quel que je vourroie, ou il me menroient à terre, où il me ancreroient en mi le flum jusques à tant que le vent feust choit; et je leur dis que j'amoie miex que il m'ancrassent en mi le flum, que ce que il me menacent à terre là où je véoie nostre occision : et il m'ancrèrent.

Ne tarda guères que nous veismes venir iiij galies du soudanc, là où il avoit bien mil homes. Lors j'appelai mes chevaliers et ma gent, et leur demandai que il vouloient que nous feissions, ou de nous rendre aus galies le soudanc, ou de nous rendre à ceulz qui étoient à terre. Nous acordames touz que nous amions miex que nous nous randission aus galies le soudanc, pourrce que il nous tendroient ensemble, que ce que nous nous randisson à ceulz qui sont à terre, pour ce que il nous

esparpilleroient et vendroient aus Béduyns. Lors dit j mien scélerier, qui estoit né de Doulevens [1] : « Sire, je ne m'acorde pas à cest conseil. » Je li demandai auquel il s'acordoit, et il me dit : « Je m'accorde que nous nous lessons touz tuer: si nous en irons touz en paradis. » Mès nous ne le creumes pas.

Quant vi que prenre [2] nous escouvenoit, je prins mon escrin et mes joiaus et les getai ou flum, et mes reliques aussi. Lors me dit j de mes mariniers: « Sire, se vous » ne me lessiés dire que vous soiés cousin » le roy, l'on vous occira, et nous avec. » Et je diz que je vouloie bien que il deist ce que il vourroit. Quant la première galie, qni venoit vers nous pour uous hurter nostre vessel en travers, oyrent ce, il getèrent leur ancres près de nostre vessel. Lors envoia Diex j Sarrazin qui estoit de

[1] C'est sans doute Dourlens, ville de Picardie. — [2] *Prendre* est mis ici pour *être pris.*

la terre l'empereur, et en vint noant[1] jusqu'à nostre vessel, et m'embraça par les flancs et me dit : « Sire, vous estes perdu, » se vous ne metés conseil en vous ; car il » vous convient saillir de vostre vessel sur » le bec qui est teson[2] de celle galie ; et » se vous saillés, il ne vous regarderont jà, » car il entendent au gaaing de vostre ves» sel. » Il me jetèrent une corde de la galie ; et je salli sur l'estuc[3] ainsi comme Dieu volt. Et sachiez que je chancelai ; que, se il ne fu salli après moy pour moy soustenir, je feusse cheu en l'yaue.

Il me mistrent en la galie, là où il avoit bien iiij. xx homes de leur gens, et il me tint touzjours embracié, et lors il me portèrent à terre et me saillirent sur le cors pour moy coper la gorge ; car cilz qui m'eust occis cuidast estre honoré. Et ce Sarrazin me tenoit touzjours embracié, et crioit :

[1] *Noant* : nageant. — [2] *Teson* : quille de navire.
[3] *Estuc* : partie antérieure de laquille d'un navire.

« cousin le roy. » En tel manière me portèrent ij foiz par terre, et une à genoillons; et lors je senti le coutel à la gorge. En ceste persécucion me salva Diex par l'aide du Sarrazin, lequel me mena jusques ou chastel là où les chevaliers sarrazins estoient. Quant je ving entre euz, il m'ostèrent mon haubert; et pour la pitié qu'il orent de moy, il getèrent sur moy j mien couvertouer de escarlate fourré de menu ver, que ma dame ma mère m'avoit donné; et l'autre m'aporta une courroie blanche; et je me ceingny sur mon couvertouer, ou quel je avoie fait j pertuis et l'avoie vestu; et l'autre m'aporta un chaperon, que je mis en ma teste. Et lors, pour la poour que je avoie, je commençai à trembler bien fort, et pour la maladie aussi. Et lors je demandai à boire, et l'en m'aporta de l'yaue en j pot; et si tost comme je la mis à ma bouche pour envoier aval [1], elle me sailli hors par les

[1] *Envoier aval :* avaler (envoyer en bas).

narilles. Quant je vi ce, je envoiai querre ma gent et leur dis que je estoie mort; que j'avoie l'apostume en la gorge; et il me demandèrent comment je le savoie; et tantost il virent que l'yaue ne sailloit par la gorge et par les narilles, il pristrent à plorer. Quant les chevaliers sarrazins qui là estoient, virent ma gent plorer, il demandèrent au Sarrazin qni sauvez nous avoit, pour quoy il ploroient; et il respondi que il entendoit que j'avoie l'apostume en la gorge, par quoy je ne povoie eschaper. Et lors j des chevaliers sarrazins dit à celi qui nous avoit garantiz, que il nous reconfortast, car il me donroit tel chose à boivre, de quoy je seroie guéri dedans ij jours; el si fist il.

Mon seigneur Raoul de Wanou [1] qui estoit entour moy, avoit esté esjareté [2] à la grant bataille du quaresme prenant, et ne pooit ester [3] sur ses pieds; et sachiez que

[1] Ailleurs : *Raoul de Wanon*. — [2] Avait eu le jarret coupé. — [3] *Ester* : se tenir debout.

j vieil sarrazin chevalier qui estoit en la galie, le portoit aus chambres privées à son col.

Le grant amiral des galies m'envoia querre, et me demanda se je estoie cousin le roy. Et il dit que j'avoie fait que sage, et je li dis que nanin [1]; et li conta comment et pour quoy le marinier avoit dit que je estoie cousin le roy; car autrement eussions nous esté touz mors, et il me demanda se je tenoie riens du lignage à l'empereur Ferri d'Alemaingne [2] qui lors vivoit; et je li respondi que je entendoie que ma dame ma mère estoit sa cousine germainne; et il me dit que tant m'amoit il miex. Tandis que nous mangions, il fist venir j bourgois de Paris devant nous. Quant le bourgois fu venu, il me dit: « Sire, que faites vous? » Que faiz-je donc, feiz-je? En non Dieu,

[1] *Nanin* : non.

[2] Frédéric II, qui avait été couronné roi de Jérusalem, et tenait toutes les places de ce royaume.

» fist-il, voüs mangez char au vendredi! » Quant j'oï ce, je bouté m'escuele arières; et il demanda à mon Sarrazin pour quoy je avoie ce fait, et il li dit; et l'amiraut li respondi que jà Dieu ne m'en sauroit mal gré, puis que je ne l'avoie fait à escient. Et sachez que ceste reponse me fist le legat, quant nous fumes hors de prison; et pour ce ne lessé je pas que je ne jeunasse touz les vendredis de quaresme après en pain et en yaue; dont le legat se courrouça moult forment [1] à moy, pource que que il n'avoit demouré avec le roy de riches homes que moy. Le dymanche après, l'amiraut me fit descendre et tous les autres prisonniers qui avoient esté pris en l'yaue, sur la rive du flum. Endementières en trehoit mons Jehan [2] mon bon prestre hors de la soute de la galie [3], il se pausma, et en le tua et le geta l'en ou flum. Son clerc,

[1] *Forment* : fortement. — [2] Jean de Vaissy. — [3] Hors du bas de l'arrière du vaisseau.

qui se pasma aussi pour la maladie de l'ost que il avoit, l'en li geta j mortier sus la teste, et le geta l'en ou flum. Tandis que l'en descendoit les autres malades des galies où il avoient été en prison, il y avoit gens sarrazins appareillées, les espées toutes nues, que [1] ceulz qui chéoient, il les occioient et getoient touz ou flum. Je leur fis dire à mon Sarrazin, que il me sembloit que ce n'estoit pas bien fait; car c'estoit contre les enseignemens Salehadin*[2], qui dit que l'en ne doit nul homme occirre, puis que en ne li avoit donné à manger de son pain et de son sel [3]. Et il me respondi que

[1] *Suppléez* : en sorte. — [2] *Salehadin* : Saladin; en arabe, *Salah-eddin*. — [3] Ce passage est susceptible de deux interprétations: ou le sire de Joinville veut dire qu'il n'est pas permis de tuer un prisonnier, du moment qu'on lui a donné à boire et à manger : et en effet tel était l'usage des Arabes, usage auquel Saladin rendit hommage, lorsqu'après la bataille de Tibériade, il mit à

ce n'estoient pas homes qui vausisent riens, pour ce que il ne se pooient aidier pour les maladies que il avoient. Il me fist amener mes mariniers devant moy, et me dit que il estoient touz renoiés, [1] et jè li dis que il n'eust jà fiance en eulz; car aussi tost comme il nous avoient lessiez, aussi tost les lèroient il, se il véoient ne leur point ne leur lieu [2]. Et l'amiraut me fist reponse tele, que il s'acordoit à moy; que

mort Renaud de Châtillon; ou bien il prétend qu'on n'a pas le droit de rien exiger, et par conséquent de se défaire des hommes auxquels on n'a pas assuré des moyens d'existence. Tel était l'esprit des institutions féodales au moyen âge, institutions qui avaient pénétré en Orient, et dont Saladin rendit l'usage général. Pour l'une et l'autre interprétation, l'on trouvera des exemples à l'appui dans les *Extraits des Historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades*, par M. Reinaud, p. 197 et 377.

[1] *Renoiés* : renégats. — [2] S'ils voyaient et leur avantage et l'occasion d'en profiter.

Salchadin disoit que en ne vit onques de bon Crestien bon Sarrazin, ne de bon Sarrazin bon Crestien. Et après ces choses il me fist monter sus j palefroy et me menoit encoste [1] de li, et passames j pont de nez, et alames à la Massoure, là où le roy et sa gent estoient pris; et venimes à l'entrée d'un grant paveillon là où les escrivains le soudanc estoient, et firent illec escrire mon nom. Lors me dit mon Sarrazin : « Sire, je ne vous suivré plus, car »je ne puis; mèz je vous pri, sire, que » cest enfant que vous avez avec vous, que » vous le tenez tousjourz par le poing, que » les Sarrazins ne vous le toillent. » Et cel enfant avoit non Berthelemin, et estoit filz au seigneur de Monfaucon de Baat [2]. Quant mon non fut mis en escrit, si me mena l'amiraut dedans le paveillon là où les barons estoient, et plus de x. mil personnes avec eulz. Quant je entrai léans, les ba-

[1] *Encoste* : à côté.—[2] Edit. de du Cange : *de Bar.*

barons firent touz si grant joie que en ne pooit goute oir, et en louoient Nostre Seigneur, et disoient que il me cuidoient avoir perdu.

Nous n'eumes guères demouré illec, quant en fist lever l'un des plus riches homes qui là feust, et nous mena en j autre paveillon. Moult de chevaliers et d'autres gens tenoient les Sarrazins pris [1] en une court qui estoit close de mur de terre. De ce clos où il les avoient mis les fesoient traire l'un après l'autre, et leur demandoient : « te weulz tu renoier ? » Ceulz qui ne se vouloient renoier, en les fesoit mettre d'une part et coper les testes ; et ceulz qui se renoioient, d'autre part. En ce point nous envoia le soudanc son conseil pour parler à nous ; et demandèrent à cui il diroient ce que le soudanc nous mandoit : et nous leur deismes que il le deis-

[1] Les Sarrazins tenoient prisonniers.

sent au bon conte de Perron de Bretaingne. Il avoit gens illec qui savoient le sarrazinnois et le françois, que l'en appele Drugemens [1]; qui enromançoient [2] le sarrazinnois au conte Perron. Et furent les paroles teles : « Sire, le soudanc nous envoie à vous pour savoir se vous vourriés estre délivrés? » Le conte respondi : oïl. Et que vous donrriés [3] au soudanc pour vostre délivrance? « Ce que nous pourrions » faire et souffrir par reson, fist le conte. » Et donriés vous, firent il, pour vostre » délivrance, nulz des chastiaus aus barons » d'outre mer? Le conte respondi que il » n'i avoit pooir; car en les tenoit de l'empereor d'Alemaingne, qui lor vivoit. Il » demandèrent se nous renderions nulz des » chastiaus du Temple ou de l'Ospital pour

[1] Corruption du mot arabe *tergumân*, qui signifie *interprête*. — [2] *Enromancer* : traduire en français. — [3] Et que voudriez-vous donner.

» nostre délivrance. Et le conte respondi » que ce ne pooit estre; que, quant l'en y » metoit les chastelains, én leur fesoit jurer » sur Sains, que pour délivrance de cors » de homme, il ne renderoient nulz des » chastiaus. Et il nous respondirent que il » leur sembloit que nous n'avions talent [1] » d'estre délivrez, et que il s'en iroient et » nous envoieroient ceulz qui joueroient à » nous des espées, aussi comme il avoient » fait aus autres. » Et s'en alèrent.

Maintenant que il s'en furent alez, se feri en nostre paveillon une grant tourbe de joenes Sarrazins, les espées caintes, et amenoient avec eulz j home, de grant vieillesce, tout chanu [2], lequel nous fist demander se c'estoit voir que nous créions en j Dieu qui avoit esté pour nous navré et mort pour nous, et au tiers jour resuscité. Et nous respondimes : oyl. Et lors

[1] *Talent* : désir. — [2] *Chanu* : chenu, blanc.

nous dit que nous ne devions pas desconforter, se nous avions soufertes ces persécucions pour li; « car encore, dit il, n'estes » vous pas mort pour li, ainsi comme il fu » mort pour vous; et, se il ot pooir de li » resusciter, soiés certein que il vous déli- » vrera, quant li pléra. » Lors s'en ala et touz les autres joenes gens après li, dont je fu moult lié; car je cuidoie certeinnement que il nous feussent venu les testes trancher. Et ne tarja guères après quant les gens le soudanc vinrent, qui nous distrent que le roy avoit pourchacié nostre délivrance.

Après ce que le vieil home s'en fu alé, qui nous ot reconfortez, revint le conseil le soudanc à nous, et nous dirent que le roy nous avoit pourchacié nostre délivrance, et que nous envoison iiij de nos gens à li pour oyr comment il avoit fait. Nous y envoiames mon seigneur Jehan de Walery le preudome, mon seigneur

Phelippe de Monfort, mon seigneur Baudouyn dit Belin [1], seneschal de Cypre, et mon seigneur Guion dit Belin, conestable de Cypre, l'un des miex entechez chevaliers que je veisse onques, et qui plus amoit les gens de cest pays. Ces iiij nous raportèrent la manière comment le roy nous avoit pourchacié nostre délivrance; et elle fu tele.

Le conseil au soudanc essaièrent le roy en la manière que il nous avoient essaiés, pour veoir se li roys leur vourroit prometre à délivrer nulz des chastiaus du Temple ne de l'Ospital, ne nulz des chastiaus aus barons du païs, et ainsi comme Dieu voult, le roy leur respondi tout en la manière que nous avions respondu; et il le menacèrent et li distrent que puisque il ne le vouloit faire, que il le feroient mettre ès bernicles. Bernicles est le plus grief tourment que l'en puisse soufrir; et sont

[1] Lisez là et au nom qui suit : *d'Ibelin.*

ij tisons [1] ploians, endentés au chief, et entre l'un en l'autre, et sont liés à fors corroies de beuf au chief; et quant il veulent mettre les gens dedans, si les couchent sus leur costez et leur metent les jambes par mi les chevilles dedans; et puis si font asseoir j home sur les tisons, dont il ne demourra jà demi pié entier de os qu'il ne soit tout debrisiés; et pour faire au pis que il peuent, au chief de iij jours que les jambes sont enflées, si remettent les jambes enflées dedans les bernicles et rebrisent tout derechief. A ces menaces leur respondi le roy, que il estoit leur prisonnier et que il poroient fere de li leur volenté.

Quant il virent que il ne pourroient vaincre le bon roy par menaces, se revindrent à li et li demandèrent combien il voudroit donner au soudanc, d'argent *,

[1] *Tisons* : pièces de bois.

* Mathieu Pâris dit que le Sultan proposa de

et avec ce leur rendît Damiete. Et le roy leur respondi que se le soudanc vouloit prenre résonnable somme de deniers de li, que il manderoit à la royne que elle les paiast pour leur délivrance. Et il distrent :

retenir le Roi et de l'envoyer au Kalife de Bagdad, ou de le traîner en triomphe de sa victoire jusqu'au fond de l'Orient, afin de servir d'exemple aux autres princes chrétiens qui oseraient tenter de pareilles entreprises ; mais le désir qu'il eut de retirer de ses mains Damiette, qui était défendue par le duc de Bourgogne et Olivier de Thermes, et dans laquelle s'était sauvé le légat Eudes de Château-Roux, et beaucoup d'autres prélats qui assistaient l'infortunée reine Marguerite, empêcha ce dessein pour tenter une ruse ; il fit revêtir ses troupes à la française, et les envoya devant Damiette, où l'on n'avait pas encore appris ces tristes nouvelles ; mais la garnison reconnut bientôt les infidèles à leur démarche et à leurs visages basannés. Se voyant déçu, il traita son captif avec plus de douceur, lui permit d'être servi par sa maison, et commença à lui proposer les conditions de sa délivrance.

« Comment, est ce que vous ne nous voulez » dire que vous ferez ces choses? » Et le roy respondi que il ne savoit se la royne le vourroit faire, pource que elle estoit sa dame. Et lors le conseil s'en r'ala parler au soudanc, et raportèrent au roy que se la royne vouloit paier x. c mil besans d'or, qui valoient v. cens mil livres *, que

* Le besant était une monnaie d'or des empereurs d'Orient, ainsi appelée du nom de *Byzantium*, qui est le premier nom de la ville de Constantinople. Il valait dix sous de ce temps-là, et conséquemment environ dix-neuf d'aujourd'hui; ce qui fait que le besant avait une valeur à peu près égale à celle de neuf francs cinquante centimes de notre monnaie. Voyez le *Traité des Monnaies* de Leblanc, p. 198.

L'extrait d'un registre de la chambre des comptes de Paris marque que la rançon de Saint Louis monta à la somme de 167,102 livres, 18 sous, 8 deniers tournois, laquelle somme fut prise sur les deniers de son hôtel. Le surplus des 400 mille livres qui était le prix de la rançon, puisque le sultan avait eu la générosité d'en rabattre cent mille livres, fut pris des deniers destinés aux dépenses de la guerre.

il délivreroit le roy. Et le roy leur demanda par leur seremens se le soudanc les délivreroit pour tant, se la royne le vouloit faire. Et il r'alèrent parler au soudanc; et au revenir firent le serement au roy, que il le délivreroient ainsi. Et maintenant que il orent juré, le roy dit et promist aus amiraus que il paieroit volentiers les v cens mil livres pour la délivrance de sa gent, et Damiete pour la délivrance de son cors; car il n'estoit pas tel que il se deust desraimbre à deniers [1]. Quant le soudanc oy ce, il dit : « Par ma foy, larges est le » Frans quant il n'a pas bargigné sur si » grant somme de deniers : or li alés dire, » fist le soudanc, que je li donne c. mil » livres pour la reançon paier.»

Lors fist estre le soudanc les riches homes en iiij galies, pour mener vers Damiete. En la galie là où je fu mis, fu le bon conte Pierre de Bretaingne, le conte

[1] Qu'il se dût racheter à prix d'argent.

Guillaume de Flandres, le bon conte Jehan de Soissons, mon seigneur Imbert de Biaugeu, connestable de France; le bon chevalier mon seigneur Jehan d'Ybelin et mon seigneur Gui, son frère, i furent mis. Cil qui nous conduisoient en la galie, nous arrivèrent devant une heberge que le soudanc avoit fet tendre sur le flum, de tel manière comme vous orrez. Devant celle heberge avoit une tour de parches de sapin et close entour de telle tainte[1], et la porte estoit de la heberge ; et dedans celle porte estoit j paveillon tendu, là où les amiraus, quant il aloient parler au soudanc, lessoient leur espées et leur harnois. Après ce paveillon r'avoit une porte comme la première, et par celle porte entroit l'en en j grant paveillon qui estoit la sale au soudanc. Après la sale avoit une tel tour comme devant, par laquelle l'en entroit en la chambre le soudanc. Après la chambre

[1] *Telle tainte* : toile peinte.

le soudanc, avoit j prael, et en mi le prael avoit une tour plus haute que toutes les autres, là où le soudanc aloit veoir tout le pays et tout l'ost. Du prael movoit une alée qui aloit au flum, là où le soudanc avoit fait tendre en l'yaue j paveillon pour aler baigner. Toutes ses herberges estoient closes de treillis de fust [1], et par dehors estoient les treillis couvers de toilles yndes, pource que ceulz qui estoient dehors ne peussent veoir dedans; et les tours toutes iiij estoient couvertes de telle.

Nous venimes le jeudi devant l'ascencion en ce lieu là où ces herberges estoient tendues. Les iiij galies là où entré nous estions en prison, entra [2] ou devant de la herberge le soudanc. En j paveillon qui estoit assez près des herberges le soudanc, descendi on le roy. Le soudanc avoit ainsi atiré, que le samedi devant l'Ascencion en li rendroit Damiete, et il rendroit le roy.

[1] *Fust* : bois. — [2] Lisez : *encra on*, c'est-à-dire *on ancra*, *on fit mouiller*.

Li amiraut que le soudanc avoit osté de son conseil pour mettre les siens que il ot amenez d'estranges terres, pristrent conseil entre eulz, et dit un sage home sarrazin en tel manière : « Seigneur, vous » véez la honte et la déshoneur que le sou- » danc nous fait, que il nous oste de l'hon- » neur là où son père nous avoit mis. Pour » la quele chose nous devons estre certeins » que, s'il se treuve dedans la forteresse de » Damiete, il nous fera prenre et mourir » en sa prison, aussi comme son aieul fist » aus amiraus qui pristrent le conte de » Bar, le conte de Monfort; et pour ce » vaut il miex, si comme il me semble, que » nous le façons occire, avant qu'il nous » parte des mains. »

Il alèrent à ceulx de la Halequa, et leur requistrent que il occeissent le soudanc, si tost comme il auroient mangé avec le soudanc qui les en avoit semons [1]. Or avint

[1] Aussitôt que les émirs auraient mangé avec le Sultan, qui les avait invités.

ainsi que, après ce qu'il orent mangié, et le soudanc s'en aloit eu sa chambre et ot pris congié de ses amiraus, j des chevaliers de la Halequa * qui portoit l'espée au soudanc, feri le soudanc de s'espée meismes [1] par mi la main entre les iiij dois, et li fendi la main jusques au bras. Lors le soudanc se retourna à ses amiraux qui ce li avoient fait faire, et leur dit: « Seigneurs, je me pleing à vous de ceulz » de la Hauleca qui me vouloient occire, » si comme vous le povez veoir. » Lors respondirent les chevaliers de la Haulequa à une voiz au soudanc, et distrent ainsi: « Puisque tu diz que nous te voulons occire, » il nous vaut miex que nous t'occion que tu » nous occies. »

Lors firent sonner les nacaires, et tout l'ost vint demander que le soudanc vouloit. Et il leur respondirent que Damiete estoit

* Il se nommait *Bibars*. — [1] De l'épée même du Sultan.

prinse et que le soudanc aloit à Damiete, et que il leur mandoit que il alassent après li. Tuit s'armèrent et ferirent des esperons vers Damiete. Et quant nous veismes que il en aloient vers Damiete, nous fumes à grant meschief de cuer [1], pour ce que nous cuidions que Damiete feust perdue. Le soudanc qui estoit joenes et legiers, s'en fui en la tour que il avoit fet faire, avec iij de ses évesques [2], qui avoient mangé avec li; et estoit la tour darière sa chambre, aussi comme vous avez oy ci devant. Cil de la Haleca, qui estoient v. c à cheval, abatirent les paveillons au soudanc, et l'assiégèrent entour et environ [3] dedans la tour qu'il avoient fet faire, avec iij de ses évesques qui avoient mangé avec li, et li escrirent [4] qu'il descendist. Et lors dit que si feroit il, mès que il l'asseuras-

[1] *Meschief de cuer* : tristesse d'esprit. — [2] De ses imans. — [3] De toutes parts et de près. — [4] Lisez : *escrièrent*.

sent [1]. Et il distrent que il le feroient descendre à force, et que il n'estoit mie dedans Damiete. Il li lancèrent le feu gregois qui se prist en la tour, qui estoit faite de planches de sapin et de telle de coton. La tour s'esprit hastivement; que onque si biau feu ne vi, ne si droit. Quant le soudanc vit ce, il descendi hastivement et s'en vint fuiant vers le flum. Toute la voie dont je vous ai avant parlé, ceulz de la Halequa avoient toute la voie rompue à leur espées; et au passer que le soudanc fist pour aler vers le flum, l'un d'eulz li donna d'un glaive par mi les costes, et le soudanc s'en fui ou flum, le glaive trainnant; et il descendirent là jusques à nou et le vinrent occire ou flum, assez près de nostre galie là où nous estions. L'un des chevaliers, qui avoit à non Faraquataye [3], le fendi de s'es-

[1] Pourvu qu'ils lui donnassent sûreté. — [2] Son véritable nom était *Fares-eddin-Octaï*.

pée et li osta le cuer du ventre; et lors il en vint au roy, sa main toute ensanglantée, et li dit : « Que me donras tu; que je t'ai » occis ton ennemi, qui t'eust mort [1], se il » eust vescu? » Et le roy ne li respondi onques riens.

Il en vindrent bien xxx, les espées toutes nues ès mains à nostre galie, et les haches danoises. Je demandai à mon seigneur Baudouyn d'Ibelin, qui savoit bien le sarrazinnois, que celle gent disoient; et il me respondi que il disoient que il nous venoient les testes trancher. Il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à j frère de la Trinité, qui estoit au conte Guillaume de Flandres. Mès endroit de moy ne me souvint onques de pechié que j'eusse fait; ainçois m'apensai [2] que, quant plus me deffenderoie et plus me ganchiroie [3], et pis me vauroit. Et lors me seignai et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz,

[1] Qui t'eût tué.— [2] *S'apenser :* faire réflexion. — [3] Et plus je ferais d'efforts pour échapper.

qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut Sainte Agnès. » Messire Gui d'Ybelin, connestable de Chypre, s'agenoilla encoste moy et se confessa à moy; et je li dis : « Je vous asolz [1] de « tel pooir comme Dieu m'a donné. » Mez quant je me levai d'ilec, il ne me souvint onques de chose que il m'eust dite ne racontée.

Il nous firent lever de là où nous estions et nous mistrent en prison en la sente [2] de la galie, et cuidèrent moult de nostre gent que il l'eussent fait, pource que il ne voudroient pas assaillir touz ensemble, mès pour nous tuer l'un après l'autre. Léans fumes à tel meschief le soir tout soir [3] que nous gisions si à estroit que mes piez estoient endroit [4] le bon conte Perron de Bretaingne, et les siens estoient endroit le

[1] *Asolz* : absous. — [2] *Sente* : sentine. — [3] Nous fumes là dedans en telle misère toute la nuit. — [4] Suppléez : *le visage*.

mien visage. Lendemain nous firent traire les amiraux de la prison là où nous estions, et nous dirent ainsi leur message, que nous alissions parler aus amiraux, pour renouveler les convenances que le soudanc avoit avec nous [1], et nous dirent que nous feussions certein que, se le soudanc eust vécu, il eust fait coper la teste au roy et à nous touz. Aussi cil qui y porent aler y alèrent; le conte de Bretaingne, et le connestable et je, qui estions griefs malades, demourames. Le conte de Flandres, le conte Jehan de Soissons, les deux frères d'Ibelin, et les autres qui se porent aidier, y alèrent.

Il acordèrent aus amiraus [2] en tel manière, que, si tost comme en leur auroit

[1] Voyez, pour ces faits, la chronique de Guillaume de Chartres, tome v, page 469 de la *Collection des historiens de France* de du Chesne. Aboul-Mahassen, historien arabe contemporain, consacre quelques mots au récit des violences exercées par les émirs envers les croisés; mais, selon lui, ils ne venaient que pour demander de l'argent. — [2] *Acorder* : faire un accord.

délivré Damiete, il deliverroient le roy et les autres riches homes qui là estoient; car le menu peuple en avoit fait mener le soudanc vers Babiloine, fors que ceulz que il avoit fait tuer; et ceste chose avoit il fete contre les couvenances que il avoient au roy : par quoy il semble bien que il nous eust fait tuer aussi, si tost comme il eust eu Damiete. Et le roy leur devoit jurer* aussi à leur faire gré de ij c. mil livres, avant que il partisist du flum, et de ij. c mil livres en Acre. Les Sarrazins, par les couvenan-

* De Serres et du Haillan disent, sans autorité, que Saint Louis laissa pour gage de sa parole la sainte hostie, ce qui ne se trouve nulle part. Le seul Mathieu Pâris a écrit que la reine Blanche, au rapport de cette fâcheuse nouvelle, rassembla la plus grande somme qu'elle put, et l'envoya au secours du Roi; mais un orage fit tout perdre; ce qui fit prononcer à saint Louis ces paroles, lorsqu'il en reçut l'avis « Ni cette » perte, ni aucune autre que ce soit, ne saurait » me séparer de la fidélité que je dois à mon » Dieu. » Il relevait ainsi le courage des siens, et se faisait admirer même de ses ennemis.

ces qu'il avoient au roy, devoient garder les malades qui estoient en Damiete, les arbalestriers, les armeuriers, les chars salées, jusques à tant que le roy les envoieroit querre.

Les seremens que les amiraus devoient fère au roy furent devisez et furent tiex, que se il ne tenoient au roy les couvenances, que il feussent aussi honni comme cil qui par son péchié aloit en pélerinage à Mahomet à Maques [1], sa teste descouverte; et feussent aussi honni comme cil qui lessoient leur femmes et les reprenoient après. De ce cas ne peuent lessier leur femmes, à la loi de Mahommet [2], que jamez la puissent r'avoir, se il ne voit j autre homme gesir à li [3], avant que il la puisse r'avoir. Le tiers serement fu tel, que se il ne tenoient les couvenances au roy, que il feussent aussi honnis comme le Sarrazin qui manjue la char de porc. Le roy prist

[1] A la Mecque. — [2] Suivant la loi de Mahomet. — [3] *Gesir à li* : coucher avec elle.

les seremens desus diz des amiraus, parce que mestre Nichole d'Acre, qui savoit le Sarrazinnois, dit que il ne les pooit plus forz faire selonc leur loi.

Quant les amiraus orent juré, il firent mettre en escrit le serement que il vouloient avoir du roy, fu tel [1], par le conseil des provères qu'il s'estoit renoié [2] devers eulz; et disoit l'escript ainsi : que se le roy ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il feust aussi honni comme le Chrestien qui renie Dieu et sa mère, et [3] de la compaingnie de ses douze compaingnons, de touz les Sains et de toutes les Saintes. A ce s'acordoit bien le roy. Le darenier point du serement fu tel : que se il ne tenoit les couvenances aus amiraus, que il feust aussi honni comme le Crestien qui renoie Dieu et sa loy, et qui est despit [4] de Dieu crache sur la croix et marche desus. Quant li roys

[1] Qui fut tel. — [2] Lisez : *qui s'estoient renoiés.* — [3] Suppléez : *exclu.* — [4] Lisez : *en despit,* c'est-à-dire *en mépris.*

oy ce, il dit, se Dieu plet, cesti serement ne feroit il jà. Les amiraus envoièrent mestre Nichole, qui savoit le sarrazinnois, au roy, qui dit au roy tiex paroles : « Sire, » les amiraus ont grant despit de ce que il » ont juré quanque vous requeistes, et vous » ne voulez jurer ce que il vous requièrent; » et soiés certein que, se vous ne le jurez, » il vous feront la teste coper, et à toute » vostre gent ». Le roy respondi que il en pooient faire leur volenté; car il amoit miex mourir bon Crestien, que ce que il vesquit ou courous Dieu et sa mère.

Le patriarche de Jérusalem, vieil home et ancien de l'aage de iiij. xx ans, avoit pourchacié asseurement des Sarrazins, et estoit venu vers le roy pour li aidier à pourchacier sa délivrance. Or est tele la coustume entre les Crestiens et les Sarrazins, que, quant le roy ou le soudanc meurt, cil qui sont en messagerie [1], soit en paennime ou en chrestienté, sont prison [2] et esclave; et pource que le sou-

[1] *Messagerie :* ambassade.—[2] Sont prisonniers.

danc qui avoit donné la seureté au patriarche fu mort, fu prisonnier aussi comme nous fumes. Quant le roy ot faite sa response, l'un des amiraus dit que ce conseil li avoit donné le patriarche, et dit aus Paiens : « Se vous me voulés croire, je fe-» rai le roy jurer; car je li ferai la teste du » patriarche voler en son geron [1]. » Il ne le vorent pas croire, ainçois pristrent le patriarche et le levèrent de delez le roy [2] et le lièrent à une perche d'un paveillon les mains darières le dos, si estroitement que les mains li furent aussi enflées et aussi grosses comme sa teste, et que le sanc li sailloit par mi les mains. Le patriarche crioit au roy : « Sire, jurez seurement, car je » prens le péchié sur l'ame de moy, du sere-» ment que vous ferez; puisque vous le » béez bien à tenir [3]. » Je ne sçai pas comment le serement fu atiré [4], mèz l'amiral se

[1] *Geron* : giron, sein. — [2] D'auprès du Roi. — [3] Puisque vous avez intention de le bien tenir. — [4] Fut conçu.

tindrent bien apaié [1] du serement le roy et des autres riches homes qui là estoient.

Dès que le soudanc fu occis, en fist venir les estrumens au soudanc devant la tente le roy, et dit en au roy que les amiraus avoient eu grant conseil de li faire soudanc de Babiloine. Et il me demanda se je cuidoie que il eust pris le royaume de Babiloine, se il li eussent presenté; et je li dis que il eust moult fait que fol, à ce que il avoient leur seigneur occis : et il me dit que vraiement il ne l'eust mie refusé. Et sachiez que il ne demoura [2] pour autre chose, que pource que il disoient que le roy estoit le plus ferme Crestien que en peust trouver; et cest exemple en moustroient, à ce que quant il se partoient de la herberge, il prenoit sa croiz à terre et seignoient tout son cors; et disoient que, se Mahommet leur eust tant de meschief sou-

[1] *Apaié:* content.— [2] Que ce dessein n'échoua.

fert à faire, il ne le creussent jamez [1]; et disoient que, se celle gent fesoient soudanc de li, il les occiroit touz, ou il devendroient Crestiens.

Après ce que les couvenances furent acordées du roy et des amiraus et jurées, fu acordé que il nous déliverroient de l'Ascension[2], et que si tost comme Damiete seroit délivrée aus amiraus, en déliverroit le cors le roy et les riches homes qui avec li estoient, aussi comme il est devant dit. Le jeudi au soir, ceulz qui menoient nos iiij galies vindrent ancrer nos iiij galies en mi le flum, devant le pont de Damiete, et firent tendre j paveillon devant le pont, là où le roy descendi.

Au solleil levant, mon seigneur Geffroy de Sargines ala en la ville, et fist rendre la ville aus amiraus. Sur les tours de la ville mistrent les enseignes au soudanc.

[1] Si Mahomet eut souffert qu'on leur eût fait tant de maux, ils ne croiraient plus en lui. — [2] *Lisez* : le lendemain de l'Ascension.

Les chevaliers sarrazins se mistrent en la ville et commencèrent à boivre des vins, et furent maintenant touz ivres [1], dont l'un d'eulz vint à nostre galie et traït s'espée toute ensanglantée, et dit que endroit de li [2] avoit tué vj de nos gens. Avant que Damiete feust rendue, avoit l'en recueilli la royne en nos nez et toute nostre gens qui estoient en Damiete, fors que les malades qui estoient en Damiete. Les Sarrazins les devoient garder par leur serement : il les tuèrent touz. Les engins le roy, que il devoient garder aussi, il les décopèrent par pièces; et les pors salés que il devoient garder, pource que il ne manjuent point de porc, il ne les gardèrent pas; ainçois firent j lit de bacons [3] et j autre de gens mors, et mistrent le feu dedans; et y ot si grant feu que il dura le vendredi, le samedi et le dymanche.

Le roy et nous que il durent délivrer

[1] Et furent bientôt tous ivres. —[2] Que, pour sa part, il, etc. — [3] *Bacon :* chair de porc.

dès le solleil levant, il nous tindrent jusques à solleil couchant; ne onques n'i mangasmes, ne les amiraus aussi; ainçois furent en desputoison tout le jour; et disoit j amiraut pour ceulz qui estoient de sa partie : « Seigneurs, se vous me voulez » croire, moy et ceulz qui sont ci de ma » partie, nous occirrons le roy et ces riches » homes qui ci sont; car desà quarante » ans n'avons mès garde [1], car leurs en» fans sont petitz et nous avons Damiete » devers nous, par quoy nous le poons » faire plus seurement. » J autre Sarrazin qui avoit non Sebreci, qui estoit nez de Mortaig [2], disoit encontre et disoit ainsi : « se nous occions le roy, après ce » que nous avons occi le soudanc, on dira » que les Égypciens sont les plus mauvèses » gens et les plus desloiaus qui soient ou » monde. » Et cil qui vouloit que en nous

[1] Nous n'aurons plus de crainte. — [2] *Lisez*: De Mortaingne, c'est-à-dire, de Mauritanie.

oceist, disoit encontre : « il est bien voir [1]
» que nous sommes trop malement défait
» de nostre soudanc que nous avons tué ;
» car nous sommes alés contre le comman-
» demant Mahommet, qui nous commande
» que nous gardons le nostre seigneur aussi
» comme la prunelle de nostre œil*; et vesci
» en cest livre le commandement tout es-
» cript. Or escoutez, fait il, l'autre com-
» mandement Mahommet qui vient après ».
Il leur tournoit j foillet ou livre que il
tenoit, et leur moustroit l'autre comman-
demant Mahommet, qui estoit tel : « En
» l'asseurement de la foy occi l'ennemi de
» la loy **. Or gardez comment nous avons
» mesfait contre les commandemens Ma-
» hommet, de ce que nous avons tué nos-
» tre seigneur, et encore ferons nous pis

[1] *Voir* : vrai.

* Ceci doit être une tradition de Mahomet, recueillie par quelqu'un de ses disciples.

** Mahomet, dans le *Coran*, parle ainsi à ses compagnons : « Combattez les infidèles jusqu'à

» se nous ne tuons le roy, quelque asseu-» rement que nous li aions donné; car c'est » le plus fort ennemi que la loy paiennime » est[1]. » Nostre mort fu presque acordée; dont il avint ainsi, que j amiraut qui estoit nostre adversaire, cuida que en nous deust touz occirre, et vint sus le flum, et commença à crier en sarrazinnois à ceulz qui les galies menoient, et osta sa touaille de sa teste et leur fist j signe de sa touaille; et maintenant il nous désancrèrent[2] et nous remenèrent bien une grant lieue arières vers Babiloine. Lors cuidames nous estre touz perdus, et y ot maint lermes[3] plorées.

Aussi comme Dieu voult, qui n'oublie pas les siens, il fu acordé, entour solleil

ce qu'il n'y ait plus lieu aux disputes; combattez jusqu'à ce que la religion de Dieu domine seule sur la terre. » (Voy. le *Coran*, Sourate VIII, vers 39, cité dans l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet du duc de Blacas*, *t.* 1, p. 298.)

[1] *Lisez :* ait. — [2] Sur le champ ils levèrent nos ancres. — [3] *Lermes* : larmes.

couchant, que nous serions délivrez. Lors nous ramena l'en, et mist l'en nos iiij galies à terre. Nous requeismes que en nous lessast aler. Il nous dirent qne non feroient jusques à ce que nous eussions mangé ; « car ce seroit honte aus amiraus, » se vous partiés de nos prisons à jeun. » Et nous requeismes que en nous donnast la viande [1] et nous mangerions; et il nous distrent que en l'estoit alé querre en l'ost. Les viandes que il nous donnèrent, ce furent begues de fourmages [2] qui estoient roties au solleil, pource que les vers n'i venissent, et oefs durs cuis de iiij jours ou de v, et, pour honneur de nous, en les avoit fait peindre par dehors de diverses couleurs.

En nous mist à terre et en alames vers le

[1] Le mot *viande* est employé dans nos vieux auteurs dans son acception primitive de vivres en général ; de même qu'on dit encore en italien *le vivande*. — [2] *Begues de fourmages* : beignets de fromage.

roy, qu'il amenoient du paveillon là où il l'avoient tenu vers le flum, et venoient bien xx. mil Sarrazins, les espées ceintes; touz après li, à pié. Ou flum devant le roy avoit une galie de Genevois [1], là où il ne paroit que j seul home desus. Maintenant que il vit le roy sur le flum, il sonna un siblet [2], et au son du siblet saillirent bien de la sente de la galie [3] iiij. xx arbalestriers bien appareillés, les arbalestres montées, et mistrent maintenant les carriaus en coche. Tantost comme les Sarrazins le virent, il touchèrent en fuie aussi comme berbis; que onques n'en demoura avec le roy, fors que ii ou iij. Il getèrent une planche à terre pour requeillir le roy et le conte d'Anjou, son frère, et mon seigneur Geffroy de Sergines, et mon seigneur Phelippe de Annemos, et le maréchal de France que en appeloit Don Meis,

[1] *Lisez* : Génois. — [2] *Siblet* : sifflet. Ce mot s'est conservé dans le patois mâconnais. — [3] Du fond de cale.

et le mestre de la Trinité * et moy. Le conte de Poitiers il retindrent en prison jusques à tant que le roy leur eust fait paier les ij. c mil livres que il leur devoit faire paier, avant que il partisist du flum, pour leur rançon.

Le samedi devant l'Ascension [1], le quel samedi est lendemain que nous feumes délivrés, vindrent prenre congié du roy le conte de Flandres et le conte de Soissons, et pluseurs des autres riches homes qui furent prins ès galies. Le roy leur dit ainsi, que il li sembloit que il feroient bien, se il attendoient jusques à ce que le conte de Poitiers, son frère, feust délivrés. Et il distrent que il n'avoient pooir; car les galies estoient toutes appareillées. En leurs galies montèrent et s'en vindrent en France, et

* Nicolas, général de l'ordre des Mathurins, que l'on appelait en ce temps-là l'ordre des Anes, *eo quòd asinos equitabant, non equos*, ainsi que porte une vieille chronique de l'an 1198. Ce général mourut l'an 1256.

[1] *Lisez* : Après l'Ascension.

en àmenèrent avec eulz le bon conte Perron de Bretaingne, qui estoit si malade que il ne vesqui puis [1] que iij semainnes et mourut sus mer. L'en commença à fere le paiement le samedi au matin, et y mist l'en au paiement faire le samedi et le dymanche toute jour jusques à la nuit, que on les paioit à la balance, et valoit chascune balance x. mil livres. Quant ce vint le dymanche au vespre [2], les gens le roy qui fesoient le paiement, mandèrent au roy que il leur failloit [3] bien xxx. mil livres; que avec le roy n'avoit que le roy de Cezile et le maréchal de France, le menistre de la Trinité et moy, et touz les autres estoient au paiement fere. Lors dis je au roy que il seroit bon que il envoiast querre le commandeur et le maréchal du Temple, car le mestre estoit mort; et que il leur requiest que il li prestassent xxx. mil livres pour délivrer son frère. Le roy les envoia querre, et me dit le roy que je leur

[1] Qu'il ne vécut depuis. — [2] *Vespre* : soir. — [3] *Failloit* : manquait.

deisse. Quant je leur oy dit, frère Estienne d'Otricourt, qui estoit commandeur du Temple, me dit ainsi : « Sire de Joinville, » ce conseil que vous donnés n'est ne bon, » ne rèsonnable; car vous savès que nous » recevons les commandes [1] en tel manière, » que par nos seremens nous ne les poons » délivrer mès que à ceulz qui les nous » baillent. » Assés y ot de dures paroles et de félonnesses [2] entre moy et li. Et lors parla frère Renaut de Vichiers, qui estoit maréchal du Temple, et dit ainsi : « Sire, » lessiés ester la tençon [3] du seigneur de » Joinville et de nostre commandeur; car, » aussi comme nostre commandeur dit, » nous ne pourrions riens bailler que nous » ne feussiens parjures; et de ce que le sé- » neschal vous loe que, ce [4] nous ne vous en » voulon prester, que vous en preignés, » ne dit-il pas moult grans merveilles, et » vous en ferés volenté [5], et se vous pre-

[1] *Commandes* : commanderies.—[2] *Félonnesses* : outrageantes.— [3] Sire, ne faites nulle attention à la dispute, etc. — [4] *Lisez* : se.—[5] *Lisez* : vostre volenté.

» nez du nostre, nous avons bien tant du » vostre en Acre, que vous nous desdo- » magerés bien. » Je dis au roy que je iroie, se il vouloit; et il le me commenda. Je m'en alé en une des galies du Temple, en la mestre galie; et quant je voulz descendre en la sente de la galie, là où le trésor estoit, je demandé au commandeur du Temple que il venist veoir ce que je penroie; et il n'i deigna onques venir. Le maréchal dit que il venroit veoir la force que je li feroie. Si tost comme je fu avalé [1] là où le trésor estoit, je demandé au trésorier du Temple, qui là estoit, que il me baillast les clefz d'une huche qui estoit devant moy; et il, qui me vit mègre et descharné de la maladie, et en l'abit que je avoie esté en prison, dit que il ne m'en bailleroit nulles. Et je regardé une coignée qui gisoit illec, si la levai et dis que je feroie la clefz [2] le roy [3]. Quant le maréchal vit ce, si me

[1] *Avalé :* descendu. — [2] *Suppléez :* de par. — [3] Que je mettrais le coffre en pièces.

prist par le poing et me dit : « Sire, nous » véons bien que c'est force que vous nous » fêtes, et nous vous ferons bailler les clefz. » Lors commanda au trésorier que en les me baillast. Et quant le maréchal ot dit au trésorier qui je estoie, et il en fu moult esbahi. Je trouvai que celle huche que je ouvri, estoit à Nichole de Choisi, j serjant le roi. Je getai hors ce d'argent que je y trouvai, et me lessoient ou chief de nostre vessel [1] qui m'avoit amené. Et pris le maréchal de France et le lessai avec l'argent, et sus la galie mis le menistre de la Trinité. Le maréchal tendoit l'argent au menistre, et le menistre le me bailloit ou vessel là où je estoie. Quant nous venimes vers la galie le roy, et je commençai à hucher au roy [2] : « Sire, sire, esgardés comment je suis garni. » Et le saint home

[1] *Il faut peut-être lire* : et me le laissèrent transporter au chef de nostre vaissel, etc. — [2] *Hucher au Roy* : appeler le Roi.

me vit moult volentiers et moult liement [1]. Nous baillames à ceulz qui fesoient le paiement, ce que j'avoie aporté. Quant le paiement fu fait, le conseil le roy qui le paiement avoit fait, vint à li, et li distrent que les Sarrazins ne vouloient délivrer son frère jusques à tant que il eussent l'argent par devers eulz. Aucuns du conseil y ot qui ne louoient mie le roy, que il leur délivrast les deniers jusques à tant que il r'eust son frère. Et le roy respondi que il leur déliverroit, car il leur avoit couvent; et il li retenissent les seues couvenances [2], se il cuidoient bien faire. Lors dit mon seigneur Phelippe de Damoes [3] au roy, que on avoit forconté [4] aus Sarrazins une balance de x. mil livres. Et le roy se courrouça trop fort, et dit que il vouloit que en leur rendist les x. mil li-

[1] *Liement* : joyeusement. — [2] Et qu'ils accomplissent fidèlement sa promesse. — [3] Édition de du Cange : *Phelippes de Montfort*. — [4] Qu'on avait fraudé le compte des Sarrasins d'une, etc.

vres, pource que il leur avoit couvent à paier les ij. c. mil livres, avant que il partisist du flum. Et lors je passé mon seigneur Phelippe sus le pié, et dis au roy qu'il ne le creust pas, car il ne disoit pas voir; car les Sarrazins estoient les plus forconteurs [1] qui feussent au monde : et mon seigneur Phelippe dit que je disoie voir; car il ne le disoit que par moquerie. Et le roy dit que male encontre [2] eust tele moquerie: « Et vous commant, dit le roy à » mon seigneur Phelippe, sur la foy que » me devez, comme mon home que vous » estes, que se les x. mil livres ne sont » paiés, que vous les facez paier. »

Moult de gens avoient loué au roy que il se traisist en sa nef qui l'attendoit en mer, pour li oster des mains aus Sarrazins. Onques le roy ne volt nullui croire, ainçois disoit que il ne partiroit du flum aussi

[1] Les plus grands trompeurs en fait de compte. — [2] Mauvaise rencontre, malheur.

comme il l'avoit couvent, tant que il leur eust paié ij. c mil livres. Si tost comme le paiement fu fait, le roy, sans ce que nulz ne l'en prioit, nous dit que désore mez estoit son serement quitez [1], et que nous nous partissions de là et alissons en la nef qui estoit en la mer. Lors s'esmut nostre galie, et alames bien une grant lieue avant que l'un ne parla à l'autre, pour la méseaise que nous avions du conte de Poitiers. Lors vint mon seigneur Phelippe de Monfort en j galion, et escria au roy : « Sire, sire, parlez à vostre frère » le conte de Poitiers, qui est en cel » autre vessel. » Lors s'escria le roy : « Alume, alume * » ; et si fist l'en. Lors fu

[1] *Quites* : rempli.

* Du Cange dit que ce mot signifie *allume la chandelle* ; il fonde son opinion sur un passage de Hugues de Bersi qui vivait sous le règne de saint Louis, dans la description qu'il fait de l'usage de la boussole de ce temps-là, en son poème intitulé : *la Bible au seigneur de Berse* ;

la joie si grant comme elle pot estre plus entre nous.

Le roy entra en sa nef, et nous aussi. J povre pecherre [1] ala dire à la contesse de Poitiers qu'il avoit veu le conte de Poitiers délivré, et elle li fist donner xx livres de parisis.

Je ne weil pas oublier aucunes besoignes qui avindrent en Égypte tandis que nous y étions. Tout premier, je vous dirai de mon seigneur Gauchier de Chasteillon, que j chevalier qui avoit non mon seigneur Jehan de Monson, me conta que il vit mon seigneur de Chasteillon en une rue qui estoit ou kasel là où le roy fu pris, et passoit celle rue toute droite par mi le kasel, si que en véoit les champs d'une part et d'autre. En celle rue estoit monseigneur Gaucher de Chas-

il dit que, dans l'obscurité de la nuit, les marins, pour ne pas s'égarer de leur route, faisaient allumer une chandelle pour regarder de temps en temps l'aiguille.

[1] *Pecherre* : pêcheur.

teillon, l'espée ou poing toute nue. Quant il véoit que les Turs se metoient par mi celle rue, il leur couroit sus, l'espée ou poing, et les flatoit hors du kasel; et au fuir que les Turs faisoient devant li, il, qui traioient aussi bien devant comme darière, le couvrirent tous de pylez. Quant il les avoit chaciez hors du kasel, il se desflichoit de ces pyles qu'il avoit sur li et remetoit sa cote à armes desus li, et se dressoit sus ses estriers et estendoit les bras à tout l'espée, et crioit : « Chasteillon, chevalier! où » sont mi preudhome?» Quant il se retournoit et il véoit que les Turs estoient entrés par l'autre chief [1], il leur recouroit sus, l'espée ou poing, et les en chaçoit; et ainsi fist par iij foiz en la manière desus dite. Qant l'amiraut des galies m'ot amené devers ceulz qui furent pris à terre, je enquis à ceulz qui estoient entour li; ne onques ne trouvai qui me deist comment il fut pris

[1] Par l'autre bout de la rue.

fors que tant que mon seigneur Jehan Foninons [1] le bon chevalier, me dit que, quant en l'amenoit pris vers la Massourre, il trouva j Turc qui estoit monté sur le cheval de mon seigneur Gauchier de Chasteillon, et estoit la culière toute sanglante du cheval, et il li demanda que il avoit fait de celi à qui le cheval estoit, et li respondi que il li avoit copé la gorge tout à cheval, si comme il apparut à la culière qui en estoit ensanglantée du sanc.

Il avoit j moult vaillant home en l'ost, qui avoit à non monseigneur Jaque de Castel *, évesque de Soissons. Quant il vit que nos gens s'en revenoit vers Damiete, il, qui avoit grant desirrier de aler à Dieu, ne s'en voult pas revenir à la terre dont il estoit né; ainçois se hasta d'aler avec Dieu, et feri des esperons et assembla aus Turs

[1] Édition de du Cange : *Jehan Frumons.*

* Le nom de ce prélat était *Jacques du Chastel*, comme le donne l'édition citée dans la note précédente.

tout seul, qui à leur espées l'occistrent [1] et le mistrent en la compaingnie Dieu ou nombre des Martirs.

En dementres que le roy attendoit le paiement que sa gent fesoient aus Turs pour la délivrance de son frère le conte de Poitiers, j Sarrazin, moult bien atiré et moult léal home de cors [2], vint au roy et li présenta lait pris en pos [3] et fleurs de diverses manières, de par les enfans de Nasac qui avoit esté soudanc de Babiloine, et li fist le présent en françois et li roy li demanda où il avoit apris françois, et il dit que il avoit été Crestian; et le roy li dit: « Alez-vous-en; que à vous ne parlerai je » plus. » Je le traïs d'une part et li demandai son couvine; et il me dit qu'il avoit esté né de Provins, et que il estoit venu en Égypte avec le roy Jehan [4], et que il estoit

[1] Avec leurs épées le tuèrent. — [2] *Bien atiré*: bien mis de sa personne. — [3] Édition de du Cange: *Et présenta du lard prins en potz*, etc. — [4] Jean de Brienne, roi de Jérusalem.

marié en Égypte et grant riche home. Et je li diz : « Ne savez vous pas bien que se » vous mouriés en ce point, que vous iriez » en enfer; » et il dit : « Oyl ». Car il estoit » certein que nulle [1] n'estoit si bone comme » la Crestienne; mès je doute [2], se je aloie » vers vous, la povreté là où je seroie et le » reproche; toute jour me diroit l'en : véez » ci le Renoié; si aime miex vivre riche » et aise, que je me meisse en tel point » comme je vois. » Et je li dis que le reproche seroit plus grant au jour du jugement là où chascun verroit son mesfait, que ne seroit ce que il me contoit. Moult de bones paroles li diz, qui guèrez ne valurent : ainsi se départy de moy, n'onqnes puis ne le vi.

Or avez oy ci-devant les grans persécucions que le roy et nous souffrimes, les quiex persécucions la royne n'en eschapa pas, si comme vous orrez ci-après. Car

[1] *Lisez* : nulle loi. — [2] Mais je crains.

iij jours devant ce que elle acouchast, li vindrent les nouvelles que le roy estoit pris; des quiex nouvelles elle fu si effréé, que, toutes les foiz que elle se dormoit en son lit, il li sembloit que toute sa chambre feust pleinne de Sarrazins, et s'escrioit: « Aidiés, aidiés. » Et pource que l'enfant ne feust périz, dont elle estoit grosse, elle fesoit gesir devant son lit j chevalier ancien de l'aage de iiij. xx ans, qui la tenoit par la main; toutes les foiz que la royne s'escrioit, il disoit: « Dame, n'aiés garde; » car je sui ci. » Avant qu'elle feust accouchiée, elle fist wuidier hors [1] toute sa chambre, fors que le chevalier, et s'agenoilla devant li et li requist j don; et le chevalier li otroia par son serement, et elle li dit: « Je vous demande, fist-elle, par la foy que » vous m'avez baillée, que se les Sarrazins » prennent ceste ville, que vous me copez

[1] Elle fit sortir tous ceux qui étaient dans sa chambre.

» la teste avant qu'il me preignent. » Et le chevalier respondi : « Soiés certeinne » que je le ferai volentiers ; car je l'avoie » jà bien enpensé[1] que vous occiroie, avant » qu'il nous eussent pris. »

La royne acoucha d'un filz, qui ot à non Jehan ; et l'appelloit l'en Tritan [2], pour la grant douleur là où il fu né. Le jour meismes que elle fu acouchée, li dit l'en que ceulz de Pise et de Gènes s'en vouloient fuir, et les autres communes. Lendemain que elle fu acouchiée, elle les manda touz devant son lit, si que la chambre fu toute pleinne : « Seigneurs, pour Dieu merci, » ne lessiés pas ceste ville; car vous véez » que mon seigneur le roy seroit perdu et » touz ceulz qui sont pris, se elle estoit » perdue; et si ne vous plet, si vous preingne pitié de ceste chiétive qui ci gist, » que vous attendés tant que je soie rele-

[1] Je l'avais déjà bien résolu. — [2] *Lisez :* Tristan.

» vée ». Et il respondirent : « Dame, comment ferons nous ce; que nous mourons » de faim en ceste ville »? Et elle leur dit que jà par famine ne s'en iroient ; « car je » ferai acheter toutes les viandes en ceste » ville, et vous retieing touz dès orendroit [1] » aus despens du roy ». Il se conseillèrent » et revindrent à li, et li otroièrent que il demourroient volentiers; et la royne, que Diex absoille, fist acheter toutes les viandes de la ville, qui li coustèrent iij. c. lx mil livres et plus. Avant son terme la couvint relever, pour la cité que il couvenoit rendre aus Sarrazins. En Acre s'en vint la royne, pour attendre le roy.

Tandis que le roy attendoit la délivrance son frère, envoia le roy frère Raoul, le Frère Preescheur à j amiral qui avoit à non Faracataie [2], l'un des plus loiaus Sarrazins que je veisse onques : et li demanda que il se merveilloit moult comment li et les autres amiraus soufrirent comment en li

[1] Dès à présent. — [2] Le véritable nom de cet émir était : *Fares-eddin Octaï*.

avoit ses trèves si villeinnement rompues; car en li avoit tué les malades que il devoient garder aussi; et du merrien de ses engins et avoient ars les malades et les chars salées de porc que il devoient garder aussi. Faracataie respondi à frère Raoul et dit : « Frère Raoul, dites au roy que par » ma loy je n'i puis mettre conseil, et ce » poise moy [1]; et li dites, de par moy, » que il ne face nul semblant que il li » anuie [2], tandis que il est en nostre main; » car mort seroit »; et il loa que si tost comme il venroit en Acre, que il li en souvieingne.

Quant le roy vint en sa nef, il ne trouva onques que sa gent li eussent riens appareillé, ne lit, ne robes; ainçois li couvint gesir, tant que nous fumes en Acre, sur les materas [3] que le soudanc li avoit baillez; et vesti les robes que le soudanc li avoit fet bailler et tailler, qui estoit de sa-

[1] Et cela me pèse. — [2] Que cela lui fasse de la peine. — [3] *Materas* : matelats.

met noir, forré de vair et de griz, et y avoit grant foison de noiaus [1] touz d'or.

Tandis que nous fumes [2] par vj jours, je, qui estoie malade, me séoie touzjours de coste le roy; et lors me conta il comment il avoit esté pris, et comment il avoit pourchacié sa reançon [3] et la nostre, par l'aide de Dieu; et me fist conter comment je avoie esté pris en l'yaue. Et après il me dit que je devoie grant gré savoir à Nostre-Seigneur, quant il m'avoit délivré de si grans périlz. Moult regretoit la mort du conte d'Artois son frère, et disoit que moult enuis se fu souffert [4] de li venir veoir, comme le conte de Poitiers, que il ne le feust venu veoir ès galies.

Du conte d'Anjou qui estoit en sa nef, se pleingnoit aussi à moy, qui nulle compaingnie ne li tenoit [5]. J jour, demanda

[1] *Noiaus* : boutons. — [2] *Il faut lire* : tandis que nous fûmes en mer. — [3] Procuré sa délivrance. — [4] Bien malgré lui, il se fût abstenu. — [5] De ce qu'il ne lui tenait pas compagnie.

que le conte d'Anjou faisoit, et en li dit que il jouoit aus tables à mon seigneur Gautier d'Anemoes [1]; et il ala là tout chancelant pour la flebesce de sa maladie, et prist les dez et les tables et les geta en la mer, et se courouça moult fort à son frère de ce que il s'étoit si tost pris à jouer aus deiz : mais mon seigneur Gautier en fu le miex paié, car il geta touz les deniers qui estoient sus le tablier, dont il y avoit grant foison, en son geron, et les emporta*.

Ci après orrez de pluseurs persécucions et tribulacions que j'oy en Acre, des quiex Dieu, à qui je m'atendoie et à qui je m'attens, me délivra. Et ces choses ferai-je escrire, pour ce que cil qui les orront, aient fiance en Dieu en leur persécucions et tribulacions; et Dieu leur aidera aussi comme il fist à moy.

[1] Édition de du Cange : *Gaultier de Nemours.*

* Dans l'édition citée dans la note précédente, il est dit que saint Louis *gecta tous ses deniers* (de Gaultier de Nemours) *qu'il vit sur les tabliers, après les dez et les tables en la mer.*

Or disons donc que, quant le roy vint en Acre, toutes les processions d'Acre li vindrent à l'encontre recevoir jusques à la mer à moult grant joie *. L'en amena [1] j palefroi. Si tost comme je fu monté sus, le cuer me failli; et je dis à celi qui le palefroy m'avoit amené, que il me tenist que je ne cheisse : à grant peinne me monta l'en les degrez de la sale le roy. Je me assis à une fenestre, et j enfant delez moi, et avoit entour x ans de aage, qui avoit à nom Berthelemin, et estoit filz bertart [2] à mon seigneur Ami de Monbeliart [3], seigneur de Monfaucon. En dementres que je séoie illec là où nul ne se prenoit garde de moy, là me vint j vallet en une cote ver-

* Tout ce qui est rapporté jusqu'à la ligne 4 de la page 285 se trouve, à quelques différences près, dans l'édition de P. de Rieux, et manque dans celle de du Cange.

[1] *Lisez* : l'en m'amena. — [2] *Bertart* : bâtard. — [3] Édition de Pierre de Rieux : *amé de Montbelliar*, etc.

meille à deux roies [1] jaunes; et me salua et me demanda se je le cognoissai, et je li dis : nanin. Et il me dit que il estoit d'Oiselain [2] le chastel mon oncle; et je li demandai à qui il estoit, et il me dit que il n'estoit à nullui et que il demourroit avec moy, se je vouloie; et je dis que je le vouloie moult bien. Il m'ala maintenant [3] querre coifes blanches et me peigna moult bien. Et lors m'envoia querre le roy pour manger avec li; et je y alai à tout le corcet que l'en m'avoit fait en la prison, des rongneures de mon couvertouer; et mon couvertouer lessai à Barthelemin l'enfant, et iiij aunes de camelin que l'en m'avoit donné pour Dieu, en la prison. Guillemin, mon nouviau varlet, vint trencher devant moy, et pourchassa de la viande [4] à l'enfant tant comme nous mangames.

[1] *Roies* : raies. — [2] Édition de P. de Rieux : *Il estoit natif du chasteau Deseler*, etc. — [3] Sur-le-champ. — [4] Et procura des vivres.

Mon varlet novel me dit que il m'avoit pourchacié j hostel tout delez les bains, pour moy laver de l'ordure et de la sueur que j'avoie aportée de la prison. Quant ce vint le soir que je fus ou baing, le cuer me failli et me pasmai, et à grant peinne m'en traït l'en hors du baing jusques à mon lit. Lendemain j vieil chevalier qui avoit non mon seigneur Pierre de Bourbonne [1], me vint veoir; et je le reting entour moy; il m'apleja [2] en la ville ce qu'il me failli pour vestir et pour moy atourner [3]. Quant je me fu harée [4], bien iiij jours après ce que nous fumes venuz, je alai veoir le roy, et m'enchoisonna [5] et me dit que je n'avoie pas bien fet quantje avoie tant tardé à li veoir, et me commenda si chier comme j'avoie s'amour, que mangasse avec li

[1] Édition de P. de Rieux : *Pierre de Bourbrainne*. — [2] *Apleja* : cautionna. — [3] *Atourner* : équiper. — [4] Quand je me fus équipé. — [5] *Enchoisonna* : fit des reproches.

adès [1] et au soir et au matin, jusques à tant que il eust arée que nous ferions [2], ou d'aler en France ou de demourer. Je dis au roy que mon seigneur Pierre de Courcenay me devoit iiij. c livres de mes gajes, les quiex il ne me vouloit paier. Et le roy me respondi que il me feroit bien paier des deniers que il devoit, au seigneur de Courcenay; et si fist-il par le conseil mon seigneur Pierre de Bourbone. Nous preismes xl livres pour nos despens, et le remenant commandames à garder au commandeur du palais du Temple. Quant ce vint que j'oi despendu les xl livres, je envoiai le père Jehan Caym de Sainte-Manehost [3], que je avoie retenu outremer, pour querre autres xl livres. Le commandeur li respondi que il n'avoit denier du mien, et que il ne me congnoissoit. Je alai à frère Renaut de Vichiers, qui estoit mestre du

[1] *Adès* : maintenant. — [2] Qu'il eût résolu ce que nous ferions. — [3] De Sainte-Menehould.

Temple par l'aide du roy, pour la courtoisie que il avoit faite en la prison, dont je vous ai parlé, et me plainz à li du commandeur du palais qui mes deniers ne me vouloit rendre, que je li avoie commandéz. Quant il oy ce, il s'esfréa fort, et me dit : « Sire de Joinville, je vous aime moult, mès soiés certein, que, se vous ne vous voulez souffrir de ceste demande [1], je ne vous aimeré jamez; car vous voulés fere entendant aus gens [2] que nos frères sont larrons ». Et je li dis que je ne me soufferroie jà, se Dieu plet. En ceste mesaise de cuer je fus iiij jours, comme cil qui n'avoit plus de touz deniers pour despendre. Après ces iiij jours, le mestre vint vers moy tout riant, et me dit que il avoit retrouvé mes deniers. La manière comment ils furent trouvés, ce fu pource que il avoit changé le commandeur du pa-

[1] Vous désister de cette demande. — [2] Faire entendre aux gens.

lais et l'avoit envoié à j cazel que en appelle le Saffran; et cil me rendi mes deniers.

L'évesque d'Acre qui lors estoit, qui avoit esté né de Provins, me fist prester la meson au curé de Saint Michiel. Je avoie retenu Caym de Sainte-Manehot, qui moult bien me servi ij ans, miex que home que j'eusse oncques entour moy. Or estoit ainsi, que il avoit une logète à mon chevès, par où l'en entroit ou moustier [1]. Or avint ainsi que une contenue me [2] prist, par quoy j'alai au lit, et toute ma mesnie aussi ; ne oncques j jour toute jour je n'oy oncques qui me peust aidier ne lever, ne je n'attendoie que la mort, par j signe qui m'estoit delez l'oreille; car il n'estoit nul jour que l'en n'aportast bien xx mors ou plus au moustier; et de mon lit toutes les foiz que on les apportoit, je ouoie chanter : *Libera me, Domine.* Lors

[1] Dans l'église.— [2] *Contenue* : fièvre continue.

je plorai et rendi graces à Dieu, et li dis ainsi : « Sire, aouré soies tu de ceste sou- » fraite que tu me fez [1] ; car mains bobans [2] » ai eulz [3] à moy chaucier et à moy lever ! » Et te pri, sire, que tu m'aides et me » délivres de ceste maladie, moy et ma » gent.

Aprés ces choses je requis à Guillemin mon nouvel escuier *, et si fist-il ; et trouvai que il m'avoit bien doumagé de x livres de tournois et de plus ; et me dit, quant je li demandai, que il les me rendroit, quant il pourroit. Je li donné congié, et li dis que je li donnoie ce que il me devoit, car il l'avoit bien déservi [4]. Je trouvai par les chevaliers de Bourgoingne,

[1] De cette nécessité où tu m'as réduit. — [2] *Bobans* : domestiques de luxe. — [3] *Lisez* : Ai eus.

* Il y a visiblement une lacune dans cet endroit ; mais elle sera suffisamment remplie si l'on ajoute : Qu'il me rendit l'argent que je lui avais confié.

[4] Mérité.

quant il revindrent de prison, que il l'avoient amené en leur compaignie, que c'estoit le plus courtois lierres [1] qui onques feust; car, quant il failloit à aucun chevalier coutel ou courroie, gans ou esperons, ou autre chose, il l'aloit enbler et puis si li donnoit.

En ce point que le roy estoit en Acre, se prirent les frères le roy à jouer aus deiz; et jouoit le conte de Poitiers si courtoisement, que quant il avoit gaaingné, il fesoit ouvrir la sale et fesoit appeler les gentilzhomes et les gentilzfemmes, se nulz en y avoit, et donnoit à poingnées aussi bien les siens deniers comme il fesoit ceulz que il avoit gaingnés; et quant il avoit perdu, il achetoit par esme les deniers à ceulz à qui il avoit enjoué [2], et à son frère le conte d'Anjou et aus autres; et donnoit tout et le sien et l'autrui.

En ce point que nous estions en Acre,

[1] *Lierre* : larron. — [2] Avec qui il avait joué.

envoia le roy querre ses frères et le conte de Flandres et les autres riches homes, à j dymanche, et leur dit ainsi : « Seigneurs, » ma dame la royne ma mère m'a mandé et » prié tant comme elle peut, que je m'en » voise en France, car mon royaume est » en grant péril ; car je n'ai ne pèz ne trèves » au roy d'Angleterre. Cil de ceste terre à » qui j'ai parlé m'ont dit, si je m'en vois, » ceste terre est perdue ; car il s'en venront » touz en Acre [1] après moy, pource que » nulz n'i osera demourer à si pou de gent. » Si vous pri, fist-il, que vous y pensez ; » et pource que la besoingne est grosse, » je vous donne respit de moy respondre » ce que bon vous semblera, jusques à » d'ui en viij jours *. » Et me dit ainsi,

[1] *C'est-à-dire* : tous ceux qui sont en Acre.

* Tout ce qui suit, jusqu'au paragraphe suivant, manque dans l'édition de du Cange. Il y a visiblement une lacune en cet endroit du manuscrit ; mais on voit assez par la suite, qu'il s'agit ici de l'entretien du sire de Joinville

que il n'entendoit mie comment li roys eust pooir de demourer, et me proia moult à certes que je m'en vousisse venir en sa nef. Et je li respondi que je n'en avoie pooir; car je n'avoie riens ainsi comme il le savoit, pource que j'avoie tout perdu en l'yaue là où j'avoie esté pris. Et ceste response ne li fis je pas pour ce que je ne feusse moult volentiers alé avec li, mèz que pour une parole que mon seigneur de Bollainmont[1], mon cousin germain, que Diex absoille, me dit, quant je m'en alai outre mer : « Vous en alez outre mer, fist-il, or » vous prenés garde au revenir; car nulz » chevaliers, ne povres ne richez, ne peut » revenir que il ne scet[2] honni, se il laisse » en la main des Sarrazins le peuple menu » Notre-Seigneur, en laquelle compaingnie » il est alé. » Le légat se courouça à moy, et me dit que je ne le deusse pas avoir refusé.

avec le légat, sur la proposition que le Roi vient de faire.

[1] Plus loin : *Boulaincourt*. — [2] *Scet* : soit.

Le dymanche après revenimes devant le roy; et lors demanda le roy à ses frères et aus autres barons et au conte de Flandres, quel conseil il li donroient, ou de s'alée ou de sa demourée. Il respondirent touz que il avoient chargié à mon seigneur Guion Malvoisin le conseil que il vouloient donner au roy. Le roy li commanda que il deist ce que il li avoient chargié; et il dit ainsi : « Sire, vos » frères et les riches homes qui ci sont, ont » regardé à vostre estat, et ont veu que » vous n'avez pooir de demourer en ceste » païs, à l'onneur de vous ne de vostre rè- » gne [1]; que de tous les chevaliers qui vin- » drent en vostre compaingnie, dont vous » en amenates en Cypre ij. mil et viij cens, » il n'en a pas en c. ville cent de re- » menant [2]. Si vous loent il, Sire, que » vous en alez en France, et pourchaciés » gens et deniers, par quoy vous puissés » hastivement revenir en cest païs vous

[1] *Règne* : royaume. — [2] *Remenant* : reste.

» venger des ennemis de Dieu, qui vous » ont tenu en leur prison. » Le roy ne se voult pas tenir à ce que mon seigneur Gui Malvoisin avoit dit; ains demanda au conte d'Anjou, au conte de Poitiers et au conte de Flandres, et à pluseurs autres riches homes qui séoient emprès eulz; et tuit s'acordèrent à mon seigneur Gui Malvoisin. Le légat demanda au conte Jehan de Japhe, qui séoit emprès eulz, que il li sembloit de ces choses. Le conte de Japhe li proia qu'il se soufrist de celle demande: « pource, fist-il, que mes chastiaus sont en marche[1], et, se je loe au roy la demourée, l'en cuideroit que ce feust pour mon proufit ». Lors li demanda le roy, si à certes comme il pot, que il deist ce que il li en sembloit. Et il li dit que se il pooit tant faire que il pooit heberge tenir aus chans dedans j an, que il feroit sa grant honneur, se il de-

[1] Le comte de Jaffa les pria de s'abstenir de cette demande, parce que, dit-il, mes châteaux sont sur la frontière, etc.

mouroit. Lors demanda le légat à ceulz qui séoient après le conte de Japhe; et touz s'acordèrent à mon seigneur Gui Malvoisin. Je estoie bien le quatorzième assis encontre le légat. Il me demanda que il m'en sembloit; et je li respondi que je m'acordoie bien au conte de Japhe. Et le légat me dit tout couroucié, comment ce pourroit estre que le roy peut tenir heberges à si pou de gent comme il avoit. Et je li respondi aussi comme couroucié, pource que il me sembloit que il le disoit pour moy atteinner [1] : « Sire, et je vous le dirai, puisqu'il » vous plest. L'en dit, sire, je ne sai ce » c'est voir, que le roy n'a encore despendu » nulz de ses deniers, ne mès que [2] des » deniers aus Clers; si mette le roy ses » deniers en despense, et envoit le roy » querre chevaliers en la Morée et outre » mer; et quant l'en orra nouvelles que » le roy donne bien largement, chevaliers

[1] *Atteinner :* piquer. — [2] *Ne mès que :* ni rien autre chose, sinon.

» li venront de toutes pars, par quoy il pourra » tenir heberges dedans j an, se Dieu » plet; et par sa demourée seront délivrez » les povres prisonniers qui ont esté pris ou » servise Dieu et ou sien, qui jamès n'en » istront[1], se li roys s'en va. » Il n'avoit nul illec qui n'eust de ses prochains amis en la prison, par quoy nulz ne me reprist; ainçois se pristrent touz à plorer. Après moy, demanda le légat à mon seigneur Guillaume de Biaumont, qui lors estoit maréchal de France; et il dit que j'avoie moult bien dit; « et vous dirai reson pour quoy. » Mon seigneur Jehan de Biaumont le bon chevalier, qui estoit son oncle et avoit grant talent [2] de retourner en France, l'escria moult félonnessement [3], et li dit : « orde longaingne [4], que voulez-vous dire? raséez-vous tout quoy [5]. » Le roy li dit:

[1] Qui jamais ne sortiront de captivité. — [2] *Talent* : désir. — [3] Le reprit en termes injurieux. — [4] *Orde longaigne* : sale excrément. — [5] Asseyez-vous, sans parler davantage.

Mesire Jehan, vous fètes mal, lessiés li dire.—Certes, sire, non ferai. » Il le couvint taire. Ne nulz ne s'acorda oncques puis à moy, ne mès que le sire de Chatenai [1].

Lors nous dit le roy : « Seigneurs, je vous ai bien oys, et je vous respondré de ce que il me pléra à fère, de hui en viij jours. » Quant nous fumes partis d'illec, et l'assaut me commence de toutes pars : « Or est fol, sire de Joinville, li roys, s'il ne vous croit contre tout le conseil du royaume de France. » Quant les tables furent mises, le roy de lez li au manger [2], là où il me fesoit touzjours séoir, et ses frères n'i estoient. Onques ne parla à moy tant comme le manger dura ; ce que il n'avoit pas accoustumé que il ne gardat [3] touzjours à moy en mangant ; et je cuidoie vraiement que il feust courroucié à moy, pource que je dis que il n'avoit encore

[1] *On doit peut-être lire :* le roy me fist seoir de lez li au manger. — [3] *Gardat* : regardât.

despendu nulz de ses deniers, et que il despendoit largement. Tandis que le roy oy ses grâces, je alai à une fenestre ferrée qui estoit en une reculée [1] devers le chevet du lit le roy; et tenoie mes bras parmi les fers de la fenestre, et pensoie que se le roy s'en venoit en France, que je m'en iroie vers le prince d'Antioche, qui me tenoit pour parent, et qui m'avoit envoié querre, jusques à tant que une autre alé [2] me venist ou pays par quoy les prisonniers feussent délivré, selonc le conseil que le sire de Boulaincourt m'avoit donné. En ce point que je estoie illec, le roy se vint apuyer à mes espaules, et me tint ses ij mains sur la teste; et je cuidai que ce feust mon seigneur Phelippe d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le conseil que je lui avoie donné; et dis

[1] A une fenêtre grillée qui était dans une embrasure. — [2] *Lisez :* alée, *c'est-à-dire :* passage, armée de croisés.

ainsi : « lessiés moy en pez, mon seigneur Phelippe. » Par mal avanture, au tourner que je fiz ma teste, la main le roy me cheï par mi le visage, et cognu que c'estoit le roy, à une esmeraude que il avoit en son doy; et il me dit : « Tenez-vous tout quoy; car je vous weil demander comment vous feustes si hardi que vous, qui estes j joennes hons, m'osastes loer ma demourée, encontre touz les grans hommes et les sages de France qui me looient m'alée. Sire, fis-je, avoie la mauvestié en mon cuer, si ne vous loeroie je à nul fuer que vous la feissiés *. Dites-vous, fist-il, que je feroie que mauvaiz se je m'en aloie? Si m'aist Diex[1], Sire, fis-je, oyl. Et il me dit : se je demeure, demourrez-vous? Et je li dis que oyl, se je puis

* Le sire de Joinville veut apparemment dire ici : « J'étais persuadé que le retour en France était mauvais; ainsi je ne vous conseillerais en nulle manière que vous prissiez ce parti. »

[1] *Si m'aist Diex* : si Dieu m'aide.

ne du mien ne de l'autruy [1]. Or soiés tout aise, dit il, car je vous sai moult bon gré de ce que vous m'avez loé; mès ne le dites à nullui, toute celle semainne. » Je fus plus aise de celle parole, et me deffendoie plus hardiement contre ceulz qui m'assailloient. En appelle les paisans du pais, poulains*. Si me manda mon seigneur Pierre d'Avalon, que je me deffendisse vers ceulz qui m'apeloient poulain, et leur deisse que

[1] *Il me semble qu'il faut lire :* Se je puis sans rien espargner ne du mien ne de l'autruy.

* Enfants nés d'une mère européenne et d'un père syrien. L'auteur de la vie de Louis-le-Gros explique la force de ce mot au chapitre 24. *Pul ani dicuntur qui de patre syriano et mâtre francigenâ generantur.* Le sire de Joinville dit que l'on appelait poulains les paysans de la Terre-Sainte, et que ce terme passait pour une injure de son temps. Je crois qu'il tire son origine du mot *Pouille*, parce que plusieurs femmes de ce pays s'étaient fixées dans la Terre-Sainte.

j'amoie miex estre poulain que roncin recreu*, aussi comme il estoient.

A l'autre dymanche, revenimes touz devant le roy; et quant le roy vit que nous feusmes touz venus, si seigna sa bouche[1], et nous dit ainsi (après ce que il ot appelé l'aide du Saint-Esperit, si comme je l'entent : car ma dame ma mère me dit que toute foiz que je voudroie dire aucune chose, que je appelasse l'aide du Saint-Esperit, et que je seignasse ma bouche). La parole le roy fut telle : « Seigneurs, » fist-il, je vous merci moult à tous ceulz » qui m'ont loé m'alée en France, et si rens » graces aussi à ceulz qui m'ont loé ma

* C'est-à-dire, *qui se confessait vaincu*. C'est la force de ce mot *recreu* qui est tiré de l'usage des duels ; car, quand l'un des combattants se voyait terrassé par son ennemi ; et qu'il reconnaissait ne pouvoir plus combattre, il lui avouait qu'il était *recreant* ou *recreu*, en sorte que le sire de Joinville repousse ici l'injure par l'injure : comme on le traitait de *poulain*, il appelait ces seigneurs chevaliers *recreus*.

[1] Il fit le signe de la croix sur sa bouche.

» demourée; mès je me suis avisé que, se
» je demeure, je n'i voy point de péril que
» mon royaume se perde ; car ma dame la
» royne a bien gent pour le deffendre; et
» ai regardé aussi que les barons de cest
» païs dient, se je m'en voiz, que le royaume
» de Jérusalem est perdu, que nulz n'i
» osera demourer après moy. Si ai re-
» gardé que à nul feur je ne lèroie le
» royaume de Jerusalem perdre, lequel
» je suis venu pour garder et pour con-
» querre; si est mon conseil tel que je sui
» demouré comme à orendroit [1]. Si dis-je
» à vous, riches hommes que ci estes, et à
» touz autres chevaliers qui vourront de-
» meurer avec moy, que vous veignez
» parler à moy hardiement; et je vous don-
» rai tant, que la coulpe [2] n'iert pas moie [3],
» mès vostre, se vous ne voulez demourer*».

[1] Comme je fais à présent. On dit encore *orendra* en patois lyonnais et beaujolais pour *maintenant*. — [2] *Coulpe* : faute. — [3] *Moie* : mienne.—

* Comparez ce récit avec celui de Guillaume de Nangis, page 220.

Moult en y ot qui oirent ceste parole, qui furent esbahiz; et moult en y ot qui plorèrent.

Le roy ordena, si comme l'en di, que ses frères retournèrent en France. Je ne sai se ce fu à leur requeste, ou par la volenté du roy. Ceste parole que le roy dit de sa demourée, ce fu entour la Saint-Jehan. Or avint ainsi que le jour de la Saint-Jacque, quel pelerin je estoie [1] et qui maint biens m'avoit fait, le roy fu revenu en sa chambre de la messe, et appela son conseil, qui estoit demouré avec li; c'est à savoir, mon seigneur Pierre le Chamberlain [*] qui fut le plus loial homme et le plus droiturier que je veisse onques en hostel de roy; mon seigneur Geffroy de Sergines, le bon chevalier et le preu-

[1] Duquel j'étais pélerin, etc.

[*] Pierre de Nemours, ou de Ville-Beon, chambellan de France sous Saint-Louis, avec lequel il fit le voyage de Tunis où il mourut. Il fut inhumé à ses pieds en l'abbaye de Saint-Denis.

domme, mon seigneur Giles le Brun, et bon chevalier et preudomme, cui [1] li roys avoit donné la connestablie de France après la mort mon seigneur Hymbert de Biau jeu le preudomme. A ceulz parla le roy en tel manière tout haut, aussi comme en couroussant : « Seigneurs, il a jà j an [2]
» que l'en scet ma demourée, ne je n'ai
» encore oy nouvelles que vous m'aiés
» retenu nulz chevaliers. Sire, firent-il,
» nous n'en poons mais, car chascun se
» fait si chier, pource que ils s'en welent
» aler en leur païs, que nous ne leur ose-
» rions donner ce que il demandent. Et
» qui, fist li roys, trouverrés à meilleur
» marché ? Certes, Sire, firent-il, le sénes-
» chal de Champaingne; mèz nous ne li
» oserions donner ce qu'il demande ». Je estoie en mi la chambre le roy, et oy ces paroles. Lors dit le roy : « appelez-moy le
» séneschal ? » Je alai à li et m'agenoillé

[1] *Cui :* à qui. — [2] *Lisez :* il y a jà un mois.

devant li; et il me fist seoir, et me dit ainsi : « Séneschal, vous savés que je vous » ai moult amé, et ma gent me dient que » il vous treuvent dur; comment est-ce? » Sire, fiz-je, je n'en puis maiz; car vous » savez que je fu pris en l'yaue, et ne me » demoura onques riens que je ne perdisse » tout ce que j'avoie ». Et il me demanda que je demandoie; et je dis que je demandoie ij mil livres jusques à Pasques, pour les ij pars de l'année. « Or me dites, » fist-il, avez-vous barguigné nulz chevaliers? Et je dis : oyl, mon seigneur Pierre » de Pontmolain, li tiers à banière, qui » coustent iiij c livres jusques à Pasque ». Et il conta par ses doiz. « Ce sont, fist-il, » mil ij c. livres que vos nouviaus chevaliers » cousteront. Or regardez, sire, fiz-je, se » il me couvendra bien viij. c livres pour » moy monter et pour moy armer, et pour » mes chevaliers donner à manger; car » vous ne voulés pas que nous mangiens » en vostre ostel. Lors dit à sa gent : Vrai-

» ment, fist-il, je ne voi ci point d'ou-
» trage [1]; et je vous retiens, fist-il à moy ».

Après ces choses atirèrent les frères au roy leur navie [2], et les autres riches homes qui estoient en Acre. Au partir que il firent d'Acre, le conte de Poitiers empronta joiaus à ceulz qui s'alèrent en France; et à nous qui demourames en donna bien et largement. Moult me prièrent l'un frère et l'autre que je me preisse garde du roy, et me disoient que il n'i demouroit nullui en qui il s'atendissent tant. Quant le conte d'Anjou vit que requeillir le couvendroit en la nef [3], il mena tel deul que touz s'en merveillèrent; et toute voiz s'en vint il en France.*

Il ne tarda pas grandemant après ce que les frères le roy furent partis d'Acre, que les messages l'empereur Ferri [4] vindrent

[1] *Outrage :* excès.— [2] *Navie :* flotte.— [3] Qu'ils seraient obligés de s'embarquer.

* Tout ce qui est rapporté en ce paragraphe manqne dans l'édition de du Cange.

[4] Frédéric II.

au roy et li apportèrent lettre de créance, et dirent au roy que l'empereur les avoit envoiés pour nostre délivrance. Au roy moustrèrent lettres que l'empereur envoioit au soudanc qui mort estoit; ce que l'empereur ne cuidoit pas; et li mandoit l'empereur que il creust ses messages de la délivrance le roy. Moult de gens distrent que il ne nous feust pas mestier que les messages nous eussent trouvez en la prison; car l'en cuidoit que l'empereur eust envoié ses messages, plus pour nous encombrer que pour délivrer. Les messages nous trouvèrent délivrés; si s'en alèrent.

Tandis que le roy étoit en Acre, envoia le soudanc de Damas * ses messages au roy, et se plaint moult à li des amiraus de Egypte, qui avoient son cousin le soudanc tué; et promist au roy que se il li vouloit aidier, que il li déliverroit le royau-

* Ce sultan de Damas et d'Alep se nommait *Nasser*.

me de Jérusalem, qui estoit en sa main. Le roy ot conseil que il feroit response au soudanc de Damas par ses messages propres, les quiex il envoya au soudanc. Avec les messages qui là alèrent, ala frère Yves le Breton de l'ordre des Frères preescheurs, qui savoit le sarrazinnois. Tandis que il aloient de leur hostel à l'ostel du soudanc, frère Yves vit une femme vieille qui traversoit par mi la rue, et portoit en sa main destre une escuellée pleinne de feu, et en la senestre une phiole pleinne d'yaue. Frère Yves ly demanda : « que veus-tu de » ce faire? ». Elle li respondi qu'elle vouloit du feu ardoir paradis, et de l'yaue esteindre enfer, que jamèz n'en feust point. Et il li demanda : « pourquoy veus-tu ce » faire? » « Pource que je ne weil que nulz » face jamès bien pour le guerredon [1] de » paradis avoir, ne pour la poour d'enfer; » mèz proprement pour l'amour de Dieu

[1] *Guerredon :* récompense.

» avoir, qui tant vaut et qui tout le bien » nous peut faire ».

Jehan li Ermin, qui estoit artillier le roy, ala lors à Damas pour acheter cornes et glus [1] pour faire arbalestres, et vit j vieil home moult ancien seoir sur les estaus de Damas. Ce vieil home l'apela et li demanda se il estoit Crestien; et il li dit: oyl. Et il li dit : « Moult vous devez haïr » entre vous Crestiens, que j'ai veu tele » foiz que le roy Baudoin de Jérusalem, » qui fu mezeaus, desconfit Salehadin, » et n'avoit que iij. c homes à armes, et » Salehadin iij milliers : or estes tel mené » par vos péchiés, que nous vous prenons » aval les chans comme bestes. » Lors li dit Jehan l'Ermin que il se devoit bien taire des péchiez aus Crestiens, pour les péchiez que les Sarrazins fesoient, qui moult sont plus grant. Et le Sarrazin respondi que folement avoit respondu. Et Jehan li demanda pour quoy. Et il li dit que il li

[1] *Cornes et glus* : colle et glu.

diroit; mès il li feroit avant une demande, et li demanda se il avoit nul enfant : et il li dit : oyl, j fils. Et il li demanda du quel il li anuieroit plus, se en li donnoit une bufe [1] ou à son filz : et il li dit que il seroit plus couroucié de son fil, se il le feroit [2], que de li. « Or te faiz, dit le Sarrazin, ma response en tel manière ; que, » entre vous Crestiens, estes filz de Dieu, et » de son non de Crist estes appelez Crestians ; et tele courtoisie vous fet que il » vous a baillez enseigneurs, par quoy vous » congnoissiés quant vous faites le bien et » quant vous faites le mal : dont Dieu vous » sceit pire gré d'un petit péché, quant » vous le faites, que il ne fait à nous d'un » grant, qui n'en congnoissous point, et qui » sommes aveugles ; que nous cuidons estre » quite de touz nos péchiez, se nous nous » poons laver en yaue avant que nous mourriens, pource que Mahommet nous dit » à la mort que par yaue serions sauf. »

[1] *Bufe* : soufflet. — [2] *Feroit* : frappoit.

Jehan l'Ermin estoit en ma compaingnie, puis que je reving d'outre mer que je m'en aloie à Paris. Aussi comme nous mangions ou paveillon, une grande tourbe de povres gens nous demandoient pour Dieu et fesoient grànt noise. J de nos gens qui là estoit, commanda et dit à j de nos vallès: « Liéve sus et chace hors ces povres. A! » fist Jehan l'Ermin, vous avez trop mal dit; » car, se le roy de France nous envoioit » maintenant par ses messages à chascun » c mars d'argent, nous ne les chace» rions pas hors et vous chaciés ceulz en» voié [1] qui vous offrent qui vous dour» ront [2] quanque l'en vous peut donner; » c'est à savoir que il vous demandent que » vous leur donnez pour Dieu; c'est à » entendre que vous leur donnez du vostre » et ils vous dourront Dieu. Et Dieu le dit » de sa bouche, que il ot povoir de li don» ner à nous; et dient les Sainz que les

[1] *Ceulz envoyé* : ces envoyés. — [2] *Dourront* : donneront.

» povres nous peuvent acorder à li, en tel » manière que, ainsi comme l'yaue esteint le » feu, l'aumosne estaint le péché. Si ne » vous avieigne jamès, dit Jehan, que vous » chaciés les povres ensus [1]; mès donnés » leur, et Dieu vous donra *. »

Tandis que le roy demouroit en Acre, vindrent les messages au vieil de la Montaingne à li. Quant le roy revint de sa messe, il les fist venir devant li. Le roy les fist asseoir en tel manière, que il y avoit j amiral devant, bien vestu et bien atourné, et darières son amiral avoit j bachcler [2] bien atourné, qui tenoit iij coutiaus en son poing, dont l'un entroit où manche de l'autre; pource que, se l'amiral eust été refusé, il eust présenté au roy ces iij coutiaus pour li deffier.

[1] Hors de votre maison.

* Dans l'édition de du Cange, la réponse de la vieille femme, qui se trouve plus haut, est un peu plus développée, et les deux conversations de Pierre l'Ermin manquent.

[2] *Bacheler* : jeune homme.

Darière celi qui tenoit les iij coutiaus, avoit j autre qui tenoit j bouqueran [1] entorteillé entour son bras, que il eust aussi présenté au roy pour li ensevelir, se il eust refusée la requeste au vieil de la Montaigne *.

Le roy dit à l'amiral que il li deist sa volenté; et l'amiral li bailla unes lettres de créance, et dit ainsi : « Mes sire envoie à » vous demander se vous le cognoissiés. »; et le roy respondi que il ne le congnoissoit point, car il ne l'avoit onques veu; mèz il avoit bien oy parler de li. « Et quant » vous avez oy parler de mon Seigneur, je » me merveille moult que vous ne li avez » envoié tant du vostre que vous l'eussiez » retenu à ami, aussi comme l'empereur » d'Alemaingne, le roy de Honguerie, le sou-

[1] *Bouqueran* : bougran, toile de coton très-fine.

* Dans l'édition de du Cange les deux circonstances curieuses des couteaux et de la pièce de toile manquent.

» danc de Babiloinne et les autres li font touz » les ans; pource que il sont certeins que il » ne pevent vivre mèz que tant [1] comme il » plèra à mon seigneur, et se ce ne vous » plèt à faire, si le faites acquiter du treu [2] » que il doit à l'Ospital [3] et au Temple, et » il se tendra apaié de vous. » Au Temple et à l'Ospital il rendoit lors treu, pource que il ne doutoient riens les Assacis, pource que le vieil de la Montaingne n'i peut riens gaaigner, se il fesoit tuer le mestre du Temple ou de l'Ospital; car il savoit bien que, se il en feist j tuer, l'en y remeist tantost j autre aussi bon; et pour ce ne vouloit il pas perdre les Assacis en lieu là où il ne peut riens gaaingner. Le roy respondi à l'amiral, que il venist à la relevée.

Quant l'amiral fu revenu, il trouva que le roy séoit en tele manière, que le mestre de l'Ospital estoit d'une part, et le mestre du Temple d'autre. Lors li dit le roy,

[1] *Que tant* : qu'autant. — [2] *Treu* : tribut. — [3] *L'Ospital* : l'ordre de Saint-Jean de l'Hôpital.

que il li redeist ce que il li avoit dit au matin; et il dit que il n'avoit pas conseil du redire, mèz que devant ceulz [1] qui estoient au matin avec le roy. Lors li distrent les ij mestres : « Nous vous commandons que vous le dites. » Et il leur dit que il leur diroit, puis que il le commandoient. Lors firent dire les ij mestres, en sarrazinnois, que il venist lendemain parler à eulz en l'Ospital; et il si fist.

Lors li firent dire les ij mestres que moult estoit hardi leur seigneur, quant il avoit osé mander au roy, si dures paroles; et li firent dire, que ce ne feust pour l'amour du roy en quel message il estoient venus [2], que il les feissent noier en l'orde [3] mer d'Acre, en despit de leur Seigneur : « Et » vous commandons que vous en r'alez vers » vostre seigneur, et dedens quinzainne

[1] Sinon devant ceux. — [2] Il faut apparemment lire : Auquel message il estoient venus; *c'est-à-dire*, auprès duquel ils étaient venus en qualité d'envoyés. — [3] *Orde* : sale, pleine d'*ordure*.

» vous soiés ci-arrière [1], et apportez au » roy tiex lettres et tiex joiaus, de par » vostre seigneur, dont le roy se tieingne » apaiez et que il vous en sache bon gré. »

Dedens la quinzeinne revindrent les messages le vieil en Acre, et apportèrent au roy la chemise d vieil, et distrent au roy, de par le roy, que c'estoit sénefiance que aussi comme la chemise est plus près du cors que nul autre vestement, aussi veult le viex tenir le roy plus près à amour que nul autre roy. Et il li envoia son anel, qui estoit de moult fin or*, là où son nom estoit escript, et li manda que par son anel respousoit il le roy [2]; que il vouloit que dès lors en feussent avant tout un. Entre les

[1] Vous soyez ici de retour. — [2] *Respousoit*: épousait.

* Cet anneau servait de sceau. Voyez sur les sceaux orientaux de cette époque, les *Monuments arabes, persans et turcs du duc de Blacas*, t. 1, p. 6, et sur celui du Vieux de la Montagne la note 2 de la même page.

autres joiaus que il envoie au roy, li envoi j oliphant de cristal moult bien fait et une beste que l'en appelle orafle[1], de cristal, aussi peint de diverses manières de cristal, et jeuz de tables et de eschez; et toutes ces choses estoient fleuretées de ambre, et estoit l'ambre lié sur le cristal à beles vignetes de bon or fin. Et sachiez que si tost comme les messages ouvrirent leur escrins là où ces choses estoient, il sembla que toute la chambre feust embausmé, si souef fléroient[2].

Le roy renvoya ces messages au vieil, et li renvoia grant foison de joiaus, escarlates, coupes d'or et frains d'argent; et, avec les messages, y envoya frère Yves le Breton, qui savoit le sarrazinnois; et trouva que le vieil de la Montaingne ne créoit pas en Mahommet, ainçois créoit en la

[1] *Il faut peut-être lire* : Que l'on appelle giraffe. Dans l'édition de du Cange il n'est pas question d'*orafle* ni de *giraffe*; mais de *figures d'hommes de diverses façons de cristal*, etc. — [2] Tant l'odeur en était agréable.

loy de Haali, qui fu oncle Mahommet. Ce Haali mist Mahommet en l'onneur là où il fu ; et quant Mahommet se fu mis en la seigneurie du peuple, si desputa son oncle, et l'esloigna de li; et Haali, quant il vit ce, si traït à li du peuple ce que il pot avoir, et leur aprist une autre créance que à Mahommet n'avoit enseignée [1]: dont encore il est ainsi, que touz ceulz qui croient en la loy Haali, dient que ceulz qui croient en la loi Mahommet, sont mescréant; et aussi touz ceulz qui croient en la loy Mahommet, dient que touz ceulz qui croient en la loy Haali sont mescréant.

L'un des poins de la loy Haali est que quant j homme se fait tuer pour faire le commandement son seigneur, que l'ame de li en va en plus aisié [2] cors qu'elle n'estoit devant; et pour ce ne font force li Assacis d'eulz faire tuer [3], quant leur sei-

[1] Que le peuple n'avait pas apprise avec Mahomet. — [2] *Aisié* : heureux. — [3] Et pour cela les Assassins n'hésitent point à se faire tuer.

gneur leur commande, pource que il croient que il seront assez plus aise quant il seront mors, que il n'estoient devant.

L'autre point si est tel, que il ne croient que nulz ne peut mourir que jeusques au jour que il li est jugé; et ce ne doit nulz croire, car Dieu a pooir d'alongier nos vies et d'acourcir. Et en cesti point croient les Béduyns, et pour ce ne se weulent armer; quant ils vount ès batailles; car il cuideroient faire contre le commendemant de leur loy; et quant il maudient leurs enfans, si leur dient ainsi: « maudit soies-tu comme le Franc, qui s'arme pour paour de mort »!

Frère Yves trouva j livre au chevès du lit au Vieil, là où il avoit escript pluseurs paroles que Nostre-Seigneur dit à Saint Père, quant il aloit par terre [1]. Et frère Yves li dit: « ha! pour Dieu, sire, lisiés » souvent ce livre; car ce sont trop bo-

[1] A saint Pierre, quand il était sur la terre.

» nes paroles. » Et il dit que si faisoit-il :
« car j'ai moult chier mon seigneur Saint
» Père ; car, en l'encommencement du mon-
» de, l'ame de Abel, quant il fu tué, vint
» ou cors de Noë ; et quant Noë fu mort,
» si revint ou cors de Habraham, et du
» cors Habraham, quant il morut, vint ou
» cors Saint Pierre quant Dieu vint en
» terre. » Quant frère Yves oy ce, il li
moustra que sa créance n'estoit pas bonne, et li enseigna moult de bones paroles : mès il ne le volt croire ; et ces choses moustra frère Yves au roy, quant il fu revenu à nous. Quant le viex chevauchoit, il avoit j crieur devant li qui portoit une hache danoise à lonc manche tout couvert d'argent, à tout plein de coutiaus ferus ou manche[1], et crioit : « tournés-vous[2] de devant celi qui porte la mort des roys entre ses mains. »

[1] Le manche plein de couteaux aiguisés. —
[2] Détournez-vous.

Je vous avoie oublié à dire la response que le roy fist au soudanc de Damas, qui fu tele, que il n'avoit conseil d'aler à li, jusques à tant que il sceut se les amiraus de l'Égypte li acorderoient sa trève que il avoient rompue, et que il en envoieroit à eulz; et, se il ne vouloient adrecier [1] la trève que il li avoient rompue, il li aideroit à venger volentiers [2] de son cousin le soudanc de Babiloinne, que il li avoient tué.

Tandis que le roy estoit en Acre, il envoya mon seigneur Jehan de Valenciennes en Egypte, lequel requist aus amiraus, que les outrages que il avoient faiz au roy et les doumages, que il les rendissent [3]. Et il li distrent que si feroient il moult volentiers, mès que le roy se vousist alier à eulz contre le Soudanc de Damas. Mon seigneur Jehan de Valenciennes [4] les blas-

[1] *Adrecier* : rétablir.—[2] *Suppléez* : la mort.— [3] Qu'ils les réparasseut.—[4] Édition de du Cange: *Jehan de Vallance;* mais cette leçon est fautive.

ma moult des grans outrages que il avoient faiz au roy, qui sont devant nommez; et leur loa que bon seroit que pour le cuer le roy adebonnairir [1] devers eulz, que il li envoiassent touz les chevaliers que il tenoient en prison. Et il si firent; et d'aboundant li envoièrent touz les os le conte Gautier de Brienne, pour mettre en terre benoite [2]. Quant mon seigneur Jehan de Valenciennes fu revenu en Acre à tout ij. c chevaliers que il ramena de prison, sanz l'autre peuple, ma dame de Soiete*, qui estoit cousine le conte Gautier et seur mon seigneur Gautier seigneur de Rinel, cui fille Jehan sire de Joinville prist puis [3]

[1] *Adebonnairir* : rendre bon. - [2] *Benoite* : bénite.

* Marguerite de Resnel, princesse de Sajette ou Sidon, nièce de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, puis empereur de Constantinople. D'après les *Assises de Jérusalem*, cette princesse avait le droit de battre monnaie.

[3] Prit depuis.

à femme[1] que il revint d'outre-mer; la quelle dame de Soiette prist les os au conte Gautier et les fist ensevelir à l'Ospital en Acre, et fist faire le servise en tel manière, que chascun chevalier offri j cierge et j denier d'argent, et le roy offri j cierge et j besant, tout des deniers ma dame de Soiette; dont l'en se merveilla moult quant le roy fist ce: car l'en n'avoit onques veu offrir que de ses deniers; mèz il le fist par sa courtoisie.

Entre les chevaliers que mon seigneur Jehan de Valenciennes ramena, je en y trouvai bien xl de la cour de Champaingne: je leur fiz tailler cotes et hargaus de vert[2], et les menai devant le roy, et li priai que il vousist tant fère que il demourassent avec li. Le roy oy que il demandoient[3], et il se tut. Et j chevalier de son conseil dit que je ne fesoie pas bien quant je

[1] Que Jehan, sire de Joinville, épousa depuis qu'il, etc. — [2] *Hargaus de vert* : surcots fourrés de vair. — [3] Ce qu'ils demandaient.

aportoie tiex nouvelles au roy, là où il avoit bien vij. mil livrées d'outrage. Et je li dis que par male avanture en peust-il parler, et que entre nous de Champaingne avions bien perdu xxx. v chevaliers touz banière portans, de la cort de Champaingne, et je dis : « le roy ne fera pas bien, se il vous en croit, au besoing que il a de chevaliers. » Après celle parole je commensai moult forment à plorer; et le roy me dit que je me teusse, et il leur donroit quant que je li avoit demandé. Le roy les receut tout aussi comme je voz [1], et les mist en ma bataille.

Le roy respondi que il ne feroit nulle trèves à eulz, se il ne li envoioit toutes les testes des Crestiens qui pendoient entour les murs d'Acre *, dès le tens que le conte

[1] *Voz* : voulus.

* Édition de du Cange : *sur les murs du Quasserе* (Grand-Caire). Il y a évidemment dans le texte que nous suivons, une faute de copiste. Les têtes des Francs ne pouvaient pas être ex-

de Bar et le conte de Monfort furent prins; et se il ne li envoioient touz les enfans qui avoient esté prins petis et estoient renoiés, et se il ne li quitoient les ij. c. mil livres que il leur devoit encore. Avec les messages aus amiraus d'Égypte, envoya le roy mon seigneur Jehan de Valenciennes, vaillant home et sage.

posées autour des murs d'Acre, puisque cette ville était alors au pouvoir des Chrétiens. Il faut donc substituer à ce nom celui du Grand-Caire, sur les murs duquel, selon Makrizi, les têtes des Chrétiens pris avec le comte de Bar, en 1239, et le comte de Montfort, à la bataille de Gaza, en 1244, et à celle de Mansourah, furent exposées, chacune au bout d'une lance. Le manuscrit de Lucques ne dit rien de cette demande de Saint-Louis.

FIN DU TOME PREMIER.





